UNE TOURMENTE DE NEIGE

Par Léon Tolstoï



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Une tourmente de neige Par Léon Tolstoï

Une tourmente de neige

I

Vers sept heures du soir, après avoir bu du thé, je quittai le relais. J'ai oublié son nom, mais c'était, je m'en souviens, dans le territoire des Kosaks du Don, près de Novotcherkask.

Il commençait déjà à faire nuit lorsque, me serrant dans ma chouba et m'abritant sous le tablier, je m'assis à côté d'Aliochka dans le traîneau. Derrière la maison du relais, il semblait qu'il fît doux et calme. Quoiqu'on ne vît pas tomber la neige, pas une étoile n'apparaissait, et le ciel bas pesait, rendu plus noir par le contraste, sur la plaine blanche de neige qui s'étendait devant nous.

À peine avions-nous dépassé les indécises silhouettes de moulins dont l'un battait gauchement de ses grandes ailes, et quitté le village, je remarquai que la route devenait de plus en plus malaisée et obstruée de neige. Le vent se

mit à souffler plus fort à ma gauche, éclaboussant les flancs, la queue et la crinière des chevaux, soulevant sans répit et éparpillant la neige déchirée par les patins du traîneau et foulée par les sabots de nos bêtes.

Leurs clochettes se moururent. Un petit courant d'air froid, s'insinuant par quelque ouverture de la manche, me glaça le dos, et je me rappelais le conseil que le maître de poste m'avait donné de ne point partir encore, de peur d'errer toute la nuit et de geler en route.

– N'allons-nous pas nous perdre ? dis-je au yamchtchik.

Ne recevant pas de réponse, je lui posai une question plus catégorique :

– Yamchtchik, arriverons-nous jusqu'au prochain relais ? Ne nous égarerons-nous pas ?

– Dieu le sait ! me répondit-il sans tourner la tête. Vois comme la tourmente fait rage ! On ne voit plus la route. Dieu ! petit père !

– Mais dis-moi nettement si, oui ou non, tu espères me conduire au prochain relais, repris-je ;

y arriverons-nous ?

– Nous devons y arriver... dit le yamchtchik.

Il ajouta quelques paroles que le vent m'empêche d'entendre.

Retourner, je ne le voulais pas ; mais, d'un autre côté, errer toute la nuit, par un froid à geler, en pleine tourmente de neige, dans une steppe dénudée comme l'était cette partie du territoire des Kosaks du Don, cela manquait de gaieté.

De plus, quoique, dans cette obscurité, je ne pusse pas bien examiner le yamchtchik, je ne sais pourquoi il me déplaisait et ne m'inspirait pas la moindre confiance. Il était assis au milieu du traîneau ; sa taille était trop haute, sa voix trop nonchalante, son bonnet, un grand bonnet dont le sommet ballottait, n'était point d'un yamchtchik ; il stimulait ses chevaux, non point à la manière usitée, mais en tenant les guides dans les deux mains et comme un laquais qui aurait pris la place du cocher ; et surtout ses oreilles qu'il cachait sous un foulard... Bref, il ne me plaisait guère, et ce dos rébarbatif et voûté que je voyais devant moi ne me présageait rien de bon.

– Pour moi, dit Aliochka, il vaudrait mieux retourner ; il n'y a rien d'amusant à s'égarer.

– Dieu ! Petit père ! vois-tu quelle tourmente ? On ne voit plus trace de route. Ça vous aveugle les yeux... Dieu ! Petit père ! grognait le yamchtchik.

Un quart d'heure ne s'était pas encore écoulé, lorsque le yamchtchik arrêta ses chevaux, confia les guides à Aliochka, retira gauchement ses jambes de son siège, et, faisant craquer la neige sous ses grandes bottes, se mit en quête de la route.

– Eh bien ! où vas-tu ? Nous nous sommes donc perdus ? lui criai-je.

Mais le yamchtchik ne me répondit pas ; il détourna son visage pour l'abriter du vent qui lui frappait dans les yeux, et s'en alla à la découverte.

– Eh bien ! quoi ? as-tu trouvé ? lui dis-je, lorsqu'il fut de retour.

– Rien ! me répondit-il brusquement, avec une impatience nuancée de dépit, comme s'il avait

perdu la route par ma faute.

Et, glissant lentement ses grandes jambes dans sa chancelière, il disposa les guides dans ses moufles gelées.

– Qu'allons-nous faire, maintenant ? demandai-je lorsque nous nous fûmes remis en route.

– Et que faire ? Allons où Dieu nous poussera.

Nous recommençâmes à courir du même petit trot, tantôt sur la croûte glacée qui craquait, tantôt sur la neige qui s'éparpillait et qui, en dépit du froid, fondait presque aussitôt sur le cou. Le tourbillon d'en bas allait toujours en augmentant, et d'en haut commençait à tomber une neige rare et sèche.

Il était clair que nous allions Dieu savait où, car, après un quart d'heure de marche, nous n'avions pas rencontré une seule borne de verste.

– Eh bien ! qu'en penses-tu ? fis-je au yamchtchik. Arriverons-nous jusqu'au relais ?

– Auquel ? Nous regagnerons celui que nous venons de quitter, si nous laissons les chevaux

libres ; ils nous ramèneront. Quant à l'autre, c'est peu probable, et nous risquons de nous perdre.

– Eh bien ! retournons alors, dis-je, puisque...

– Retourner, alors ? répéta le yamchtchik.

– Mais oui ! mais oui ! retourner.

Il rendit les brides, et les chevaux coururent plus vite. Quoique je n'eusse point senti le traîneau tourner, le vent changea ; bientôt, à travers la neige, nous aperçûmes des moulins.

Le yamchtchik recouvra un peu d'énergie et se mit à causer.

– Il n'y a pas longtemps, disait-il, c'était aussi par une tourmente, ils venaient de l'autre relais, et ils se virent obligés de coucher dans les meules... Ils ne furent rendus que le matin... Il est heureux encore qu'ils aient trouvé des meules, car autrement ils se seraient tous gelés : il faisait un froid !... Songez que, malgré les meules, un d'eux s'est gelé les pieds et qu'il est mort en trois semaines.

– Mais à présent, le froid est supportable, il fait plus doux, fis-je : on pourrait peut-être aller.

– Doux, oui, il fait doux, mais la tourmente !... Maintenant que nous lui tournons le dos, elle nous semble moins terrible, mais elle fait rage toujours. On pourrait l'affronter avec un *coullier*[1] ou quelque autre, parti à ses risques et périls ; car ce n'est pas peu de chose que de geler son voyageur : comment pourrais-je répondre de Votre Honneur ?

II

En ce moment on entendit derrière nous les clochettes de plusieurs troïkas : elles nous eurent bientôt rejoints.

– C'est la cloche des coulliers, dit mon yamchtchik, il n'y en a qu'une seule de ce genre au relais.

La cloche de la première troïka rendait en effet un son remarquablement joli. Le vent nous

[1] Pour courrier.

l’apportait très clairement, pur, sonore, grave et légèrement tremblée. Comme je l’appris par la suite, c’était une invention de chasseur : trois clochettes, une grande au milieu, avec un son qu’on appelle *cramoisi*,[1] et deux petites, choisies dans la tierce. Cet accord de tierces et de quinte tremblée qui résonnaient dans l’air était d’un effet singulièrement saisissant et d’une étrange beauté au milieu de cette steppe solitaire et désolée.

– C’est la poste qui court, dit mon yamchtchik, quand la première troïka fut à côté de nous... Et dans quel état se trouve la route ? Peut-on passer ? cria-t-il au dernier des yamchtchiks.

Mais celui-ci stimula ses chevaux sans répondre.

Les sons de la cloche s’éteignirent brusquement, emportés par le vent, aussitôt que la poste nous eût dépassés.

Sans doute mon yamchtchik éprouva quelque honte :

---

[1] Traduction littérale.

– Et si nous allions, barine ? me dit-il. D'autres y ont bien passé. Et d'ailleurs leur trace est toute fraîche.

J'y consens ; nous faisons de nouveau face au vent, et nous glissons en avant dans la neige profonde. J'examine la route par côté, pour ne point perdre la trace laissée par les traîneaux de poste.

Pendant deux verstes, cette trace apparaît visiblement ; puis je ne remarque plus qu'une légère inégalité à l'endroit où ont mordu les patins. Bientôt il me devient impossible de rien distinguer : est-ce la trace des traîneaux ? Est-ce tout simplement une couche de neige amoncelée par le vent ? Mes yeux se fatiguent de cette fuite monotone de la neige sur les arbres, et je me mets à regarder droit devant moi.

La troisième borne de verste, nous la voyons encore, mais la quatrième se dérobe. Et, comme auparavant, nous allons dans le vent et contre le vent, à droite et à gauche, nous égarant si bien, que le yamchtchik prétend que nous sommes fourvoyés à droite, moi je soutiens que c'est à

gauche, tandis qu'Aliochka démontre que nous tournons le dos au but.

À plusieurs reprises nous nous arrêtons. Le yamchtchik dégage ses grands pieds et part à la recherche de la route, mais sans succès. Moi-même je me dirige du côté où je pensais la retrouver ; je fais six pas contre le vent, et j'acquiers la certitude que partout la neige étend ses blanches couches uniformes, et que la route n'existait que dans mon imagination.

Je me retournai : plus de traîneau.

Je me mis à crier : « Yamchtchik ! Aliochka ! » mais je sentais que ces cris, à peine sortis de ma bouche, le vent aussitôt les emportait quelque part dans le vide. Je courus à l'endroit où j'avais laissé le traîneau : il n'était plus là. J'allai plus loin, rien. Je rougis de me rappeler le cri désespéré, suraigu, que je poussai encore une fois : « Yamchtchik ! » tandis que le yamchtchik était à deux pas. Il surgit tout à coup devant moi, avec sa figure noire, un petit knout, son grand bonnet incliné sur le côté, et me conduisit au traîneau.

– Estimons-nous heureux qu'il fasse doux, dit-il ; car s'il gelait, malheur à nous !... Dieu ! Petit père !...

– Laisse aller les chevaux, ils nous ramèneront, dis-je en remontant dans le traîneau. Nous ramèneront-ils, eh ! yamchtchik ?

– Mais sans doute.

Il lâcha les guides, fouetta trois fois de son knout le *korennaïa*,[1] et nous partîmes au hasard. Nous fîmes ainsi une demi-lieue.

Soudain, devant nous, retentit le son bien connu de la clochette de chasseur. C'étaient les trois troïkas de tout à l'heure, qui venaient maintenant à notre rencontre ; elles avaient déjà rendu la poste, et s'en retournaient au relais, avec des chevaux de rechange attachés par derrière.

La troïka du courrier, dont les grands chevaux faisaient sonner la sonnette de chasseur, volait en tête. Le yamchtchik gourmandait ses chevaux avec entrain. Dans le traîneau du milieu,

[1] Cheval du milieu.

maintenant vide, s'étaient assis deux autres yamchtchiks, qui parlaient gaiement et à voix haute. L'un d'eux fumait la pipe ; une étincelle qui pétilla au vent éclaira une partie de son visage.

En le regardant, je me sentis honteux d'avoir peur, et mon yamchtchik eut sans doute la même impression, car nous dîmes tous deux en même temps : « Suivons-les ! »

III

Sans même laisser passer la troisième troïka, mon yamchtchik tourna, mais si gauchement qu'il heurta du brancard les chevaux attachés.

Trois de ceux-ci, faisant un saut de côté, rompirent leur longe et s'échappèrent.

– Vois-tu ce diable louche, qui ne voit pas où il conduit... sur les gens ! Diable !... cria d'une voix enrouée et chevrotante un yamchtchik vieux et petit, autant que j'en pus juger d'après sa voix

et son extérieur, celui qui conduisait la troïka de derrière.

Il sortit vivement du traîneau et courut après les chevaux, tout en continuant de proférer contre mon yamchtchik de grossières et violentes injures.

Mais les chevaux n'étaient pas d'humeur à se laisser prendre. Un instant après, yamchtchiks et chevaux avaient disparu dans le blanc brouillard de la tourmente.

La voix du vieux retentit.

– Wassili-i-i !... amène-moi l'isabelle, car autrement on ne les rattra-a-apera pas !

Un de ses compagnons, un gars de très haute taille, sauta du traîneau, détacha et monta un des chevaux de sa troïka, puis, faisant craquer la neige, disparut au galop dans la même direction.

Nous, cependant, avec les deux autres troïkas, nous suivîmes celle du courrier qui, sonnant de sa clochette, courait en avant d'un trot relevé, et nous nous enfonçâmes dans la plaine sans route.

– Oh oui ! il les rattrapera, dit mon

yamchtchik, en parlant du vieux qui s'était jeté à la poursuite des chevaux échappés... S'il ne les a pas encore rejoints, c'est que ce sont des chevaux emballés, et ils l'entraîneront à tel endroit que... il n'en sortira pas !

Depuis que mon yamchtchik trottait derrière la poste, il devenait plus gai et plus expansif ; et moi, n'ayant pas encore envie de dormir, je m'empressai d'en profiter.

Je me mis à le questionner : d'où venait-il ? qui était-il ? J'appris bientôt qu'il était de mon pays, du gouvernement de Tonia. C'était un serf du village de Kirpitchnoïé. Le peu de terre qu'il y possédait ne rapportait presque plus rien depuis le choléra. Il avait deux frères, le plus jeune était soldat. Ils n'avaient de pain que jusqu'à la Noël, et travaillaient comme ils pouvaient pour vivre. Le cadet, marié, dirigeait la maison. Quant à mon yamchtchik, il était veuf. Chaque année, il venait de leur village des *artels*[1] de yamchtchiks. Lui n'avait jamais auparavant fait ce métier, et c'était

[1] Artel (association coopérative).

pour venir en aide à son frère qu'il s'était engagé à la poste. Il vivait là, grâce à Dieu, pour cent vingt roubles en papier par an, dont cent qu'il envoyait à sa famille... Cette vie lui conviendrait assez : « Seulement, les coulliers sont trop méchants, et le monde est toujours à gronder par ici. »

– Pourquoi donc m'injuriait-il, ce yamchtchik-là ? Dieu ! Petit père ! Est-ce que je les lui ai fait partir exprès, ses chevaux ? Suis-je donc un brigand ? Pourquoi est-il allé à leur poursuite ? ils seraient bien revenus tout seuls. Il fatiguera ses chevaux et se perdra lui-même, répétait le petit moujik de Dieu.

– Qu'est-ce donc qui noircit, là-bas ? demandai-je en remarquant un point noir dans le lointain.

– Mais c'est un *oboze*[1]. Voilà comment il fait bon marcher, continua-t-il quand nous arrivâmes plus près des grandes charrettes, couvertes de bâches et roulant à la file... Regarde donc, on ne

[1] Convoi de traîneaux ou de charrettes.

voit pas un homme, tous dorment. Le cheval intelligent sait lui-même où il faut aller ; rien ne le ferait dévier... Et nous aussi, fit-il, nous connaissons cela.

Le spectacle était étrange, de ces immenses charrettes, entièrement recouvertes de bâches, et blanches de neige jusqu'aux roues, et qui marchaient toutes seules. Dans la première charrette seulement, deux doigts soulevèrent un peu la bâche neigeuse ; un bonnet en sortit quand nos clochettes résonnèrent auprès de l'oboze.

Un grand cheval pie, le cou allongé, le dos tendu, s'avançait d'un pas égal sur la route unie ; il balançait, sous la *douga*[1] blanchie, sa tête et sa crinière épaisse ; quand nous fûmes à côté de lui, il dressa l'une de ses oreilles que la neige avait obstruée.

Après avoir roulé une demi-heure, le yamchtchik se tourna vers moi.

– Eh bien ! qu'en pensez-vous, barine ?

---

[1] Pièce de bois recourbée qui joint les deux brancards par-dessus la tête du cheval.

Marchons-nous bien droit ?

– Je ne sais pas, répondis-je.

– Le vent soufflait d'abord par ici, le voilà maintenant par là... Non, nous n'allons pas du bon côté, nous errons encore, conclut-il d'une voix tout à fait tranquille.

On voyait que, malgré sa peur, il se sentait pleinement rassuré – en compagnie la mort est belle – depuis que nous allions en nombre ; et puis, il ne conduisait plus, il n'avait plus charge d'âmes. C'était de son air le plus calme qu'il relevait les erreurs des yamchtchiks, comme si la chose ne l'eût pas du tout regardé.

Je remarquai effectivement que parfois la troïka de tête m'apparaissait de profil, tantôt à gauche, tantôt à droite ; il me parut même que nous tournions sur un petit espace. Du reste, ce pouvait être une pure illusion de mes sens ; c'était ainsi qu'il me semblait parfois que la première troïka montait ou descendait une pente, alors que la steppe était partout uniforme.

Au bout de quelque temps, je crus apercevoir

au loin, sur l'horizon, une longue ligne noire et mouvante, et bientôt je reconnus clairement ce même oboze que nous avions dépassé. La neige couvrait toujours les roues bruissantes, dont quelques-unes ne roulaient plus ; les gens dormaient toujours sous les bâches, et le premier cheval, élargissant ses narines, flairait la route et dressait l'oreille comme tantôt.

– Vois-tu comme nous avons tourné sur place ? Nous voici revenus au même point, dit mon yamchtchik mécontent. Les chevaux des coulliers sont de bons chevaux, ils peuvent les fatiguer ainsi sans but, tandis que les nôtres seront certainement fourbus, si nous marchons de la sorte toute la nuit.

Il toussota.

– Retirons-nous donc, barine, de cette compagnie.

– Pourquoi ? Nous arriverons bien quelque part.

– Où donc arriverons-nous ? Nous allons passer la nuit dans la steppe... Vois comme cela

tournoie !

J’étais surpris que, bien qu’ayant visiblement perdu la route et ne sachant plus où il allait, le yamchtchik de tête, loin de rien faire pour se retrouver, poussât des cris joyeux sans ralentir sa course, mais je ne voulais pas les quitter.

– Suis-les ! dis-je.

Mon yamchtchik obéit, mais en stimulant son cheval avec encore moins d’entrain qu’auparavant ; et il n’engagea plus de conversation.

IV

Cependant la tourmente devenait de plus en plus forte. D’en haut la neige tombait aussi, sèche et menue. Il commençait, semblait-il, à geler ; un froid plus vif piquait le nez et les joues ; plus fréquemment, sous la chouba, s’insinuait un petit courant d’air glacé, et bien vite nous nous serrions dans nos fourrures. Parfois le traîneau

heurtait contre de petites pierres nues et gelées, d'où la neige avait été balayée.

Comme j'en étais à ma sixième centaine de verstes sans m'être arrêté une seule fois pour coucher, et bien que l'issue de notre fourvoiement m'intéressât fort, je fermai les yeux malgré moi et je m'assoupis. Une fois, en ouvrant la paupière, je fus frappé, à ce qu'il me sembla d'abord, par une lumière intense qui éclairait la plaine blanche ; l'horizon s'était élargi, le ciel bas et noir disparut tout à coup ; je voyais les raies blanches et obliques de la neige tremblante ; les silhouettes des troïkas de l'avant apparaissaient plus nettement. Je regardai en haut, les nuages semblaient s'être dispersés, et la neige tombante couvrait entièrement le ciel.

Pendant que je dormais, la lune s'était levée ; à travers la neige et les nuages transparents, sa clarté brillait, froide et vive. Je ne voyais distinctement que mon traîneau, mes chevaux, le yamchtchik et les trois troïkas ; dans la première, celle du courrier, se tenait toujours, assis sur le siège, un seul yamchtchik qui menait au trot

rapide ; deux yamchtchiks occupaient la seconde, lâchant les guides et se faisant un abri de leurs caftans, ils ne cessaient point de fumer la pipe, à en juger d'après les étincelles. On n'apercevait personne dans la troisième troïka ; le yamchtchik dormait évidemment au milieu.

Lorsque je me réveillai, je vis pourtant le premier yamchtchik arrêter ses chevaux et se mettre en quête de la route. Nous fîmes halte. Le vent grondait avec plus de violence ; une masse effroyable de neige tourbillonnait dans l'air. La lueur de la lune, voilée par la tourmente, me montrait la petite silhouette du yamchtchik qui, un grand knout à la main, sondait devant lui la neige, puis, après des allées et venues, se rapprochant du traîneau dans l'obscure clarté, se remettait d'un bond sur son siège ; et de nouveau j'entendis, dans le souffle monotone du vent, les cris aigus du postillon et le tintement des clochettes.

Toutes les fois que le yamchtchik de la première troïka partait à la recherche de la route ou de meules, une voix dégagée s'élevait du

second traîneau ; c'était l'un des deux yamchtchiks qui lui criait à tue-tête :

– Écoute, Ignachka[1] ! on a tourné trop à gauche, prends donc à droite !

Ou bien :

– Qu'as-tu donc à tourner sur place ? Cours sur la neige telle quelle, et tu arriveras pour sûr.

Ou encore :

– Va donc à droite, à droite, mon frère ! Vois-tu là-bas ce point noir ? c'est sans doute une borne.

Ou :

– Peut-on s'égarer de la sorte ? Pourquoi t'égares-tu ? Détèle donc le pie et laisse-le aller en avant, il te ramènera certainement sur la route, et cela vaudra beaucoup mieux.

Quant à dételer son propre cheval, quant à chercher lui-même la route par la neige, il s'en serait bien gardé ; il ne mettait même pas le nez

[1] Diminutif d'Ignat.

hors de son caftan. Et lorsque, en réponse à un de ses conseils, Ignachka lui cria de passer devant, puisqu'il savait de quel côté se diriger, le conseiller riposta que, s'il avait eu avec lui des chevaux de coullier, il serait en effet allé en avant et qu'il aurait certainement retrouvé la route, « tandis que mes chevaux, ajouta-t-il, ne marcheraient pas en tête pendant la tourmente : ce ne sont point des chevaux à cela ».

– Alors ne m'ennuie pas davantage, répondit Ignachka, en sifflant gaiement ses chevaux.

Le second moujik, assis dans le traîneau avec le conseilleur, n'adressait pas une seule parole à Ignachka et ne se mêlait en rien de cette affaire, bien qu'il ne dormît pas encore, à en juger par sa pipe inextinguible et par la conversation cadencée et ininterrompue que j'entendais pendant les haltes. Il racontait un conte.

Une fois seulement, comme Ignachka s'arrêtait pour la sixième ou septième fois, il manifesta son dépit de voir interrompre le plaisir de la course.

– Eh ! lui cria-t-il. Qu'as-tu à t'arrêter encore ?

Crois-tu qu'il veut trouver le chemin ?... Une tourmente, on te dit ! À cette heure, l'arpenteur lui-même ne découvrirait pas la route. Il vaudrait mieux aller tant que nos chevaux nous porteront. Faut espérer que nous ne gèlerons pas jusqu'à la mort. Va toujours.

– C'est cela ! Et le postillon qui, l'an dernier, a gelé jusqu'à la mort ? répondit mon yamchtchik.

Celui de la troisième troïka dormait toujours. Une fois, pendant un arrêt, le conseilleur le héla :

– Philippe ! Eh ! Philippe !

Et, ne recevant pas de réponse, il remarqua :

– Ne se serait-il pas gelé ? Ignachka, tu devrais aller voir.

Ignachka, qui trouvait du temps pour tout, s'approcha du traîneau et secoua le dormeur.

– Voilà dans quel état l'a mis une seule bouteille de vodka... Si tu es gelé, dis-le alors ? fit-il en le secouant de plus belle.

Le dormeur poussa un grognement entrecoupé d'injures.

– Il vit, frères, dit Ignachka, qui revint prendre sa place en avant et de nouveau fit trotter ses bêtes, et même si rapidement que le petit cheval de gauche de ma troïka, sans cesse fouetté sur la croupe, tressautait souvent d'un petit galop maladroit.

V

Il devait être à peu près minuit, lorsque le petit vieux et Wassili revinrent avec les chevaux. Comment avaient-ils pu les rattraper, au milieu d'une steppe dénudée, par une tourmente aussi sombre ? C'est ce que je n'ai jamais pu comprendre.

Le petit vieux, agitant ses coudes et ses jambes, trottait sur le korennaïa[1]. Il avait attaché à la bride les autres chevaux. Quand nous fûmes

[1] Les trois chevaux d'une troïka s'appellent : celui du milieu, *korennaïa*, les deux de flanc *pristiajnaïa.*

de front, il recommença à injurier mon yamchtchik.

– Vois-tu ce diable louche ? Vrai !

– Eh ! oncle Mitritch ! cria le conteur du second traîneau. Es-tu vivant ? Viens près de nous.

Mais le vieux était trop occupé à dévider ses injures pour répondre. Lorsqu'il lui sembla que le compte y était, il s'approcha du second traîneau.

– Tu les as donc rattrapés ? lui demanda-t-on ?

– Et comment donc ? Certainement !

On le vit abaisser sa poitrine sur le dos du cheval, puis il sauta sur la neige, courut au traîneau sans s'arrêter et s'y laissa tomber en enjambant le rebord.

Le grand Wassili reprit, sans mot dire, sa place dans le traîneau de tête avec Ignachka et l'aida à chercher la route.

– Est-il mal embouché ! Dieu ! Petit père !

Longtemps, longtemps nous glissons sans nous arrêter à travers ces déserts blancs, dans la

clarté froide, transparente et vacillante de la tourmente. J'ouvre les yeux, toujours ce même bonnet grossier et ce dos couverts de neige, et cette même douga basse, sous laquelle, entre le cuir des brides, se balance, toujours à la même distance, la tête du korennaïa, avec sa crinière noire que le vent soulève à temps égaux d'un seul côté. Par delà le dos, à droite, apparaît toujours le même pristiajnaïa bai, à la queue nouée court, et le palonnier qui frappe régulièrement le traîneau. En bas, toujours la même neige fine que les patins déchirent, et que le vent, qui la balaye obstinément, emporte toujours de mon côté. En avant, courent toujours les mêmes troïkas. À droite et à gauche, tout est blanc, tout file devant les yeux.

C'est en vain que l'œil cherche un objet nouveau : pas une borne, pas une meule, rien, rien. Tout est blanc partout, blanc et immobile. Tantôt, l'horizon paraît indéfiniment reculé, tantôt il se resserre à deux pas. Tantôt un mur blanc et haut surgit subitement à droite et court le long du traîneau, tantôt il disparaît pour reparaître à l'avant ; il fuit, il fuit et de nouveau s'évanouit.

Regardes-tu en l'air, il te semble voir clair au premier moment, et qu'à travers le brouillard les petites étoiles scintillent. Mais les petites étoiles s'enfuient plus haut, plus haut, loin de ton regard, et tu ne vois plus que la neige qui tombe sur ton visage et sur le col de ta chouba. Immobile et uni, le ciel est partout clair et blanc, sans couleur.

On dirait que le vent change de direction. Tantôt soufflant de face, il remplit les yeux de neige ; tant soufflant de biais, il rabat rageusement sur la tête le col de la chouba, et, comme par moquerie, en soufflette le visage ; ou bien il chante par derrière dans quelque fissure. On entend les craquements légers et continus des sabots et des patins, et le tintement mourant des clochettes, alors que nous glissons dans la neige profonde.

Parfois, quand nous allons contre le vent, quand nos traîneaux courent sur la terre gelée et nue, nous distinguons nettement le sifflement aigu d'Ignat, et les trilles de la sonnerie qui s'allient à la quinte tremblée ; cette musique égaie tout à coup la morne solitude, puis,

redevenant uniforme, accompagne, avec une justesse insupportable, un motif, toujours le même, qui malgré moi chante dans ma tête.

Un de mes pieds commençait à se geler ; lorsque je me tournais pour me couvrir mieux, la neige, tombée sur mon col et sur mon bonnet, me coulait dans le dos et me faisait frissonner ; mais en somme, dans ma chouba attiédie par ma propre chaleur, je ne souffrais point trop du froid, et je me laissais aller au sommeil.

VI

Images et souvenirs défilaient rapidement devant moi.

« Le conseiller, qui crie toujours du second traîneau, quel moujik doit-ce être ?... Il doit être roux, fort, les jambes courtes, pensé-je, et semblable à Fédor Philippitch, notre vieux sommelier... »

Et je revois aussitôt l’escalier de notre grande

maison, et cinq dvorovi qui, marchant péniblement, traînent un piano avec des serviettes. Je revois Fédor Philippitch qui, ayant retroussé les manches de son veston en nankin, porte une pédale, court en avant, ouvre les portes, pousse, tire par la serviette, se faufile entre les jambes, gêne tout le monde et, d'une voix affairée, ne cesse de crier :

– Tirez de votre côté, les premiers ! C'est bien cela, la queue en l'air... en l'air ; passe-la donc dans la porte, c'est cela !...

– Mais permettez, Fédor Philippitch... remarque timidement le jardinier, écrasé contre la rampe, tout rouge d'efforts, usant ses dernières forces à soutenir un coin du piano.

Mais Fédor Philippitch n'en continue pas moins son manège.

« Quoi ! me dis-je, se croit-il donc utile, indispensable à l'œuvre commune, ou bien est-il tout simplement heureux que Dieu lui ait fait don d'une faconde hardie et tranchante qu'il a plaisir à étaler ? C'est probablement cela. »

Puis, je ne sais comment, un étang m'apparaît. Les dvorovi, fatigués, dans l'eau jusqu'aux genoux, tirent un filet. Fédor Philippitch est encore là ; un arrosoir à la main, criant après chacun, il court sur le bord ; parfois il s'approche pour saisir dans le filet les carassins[1] d'or pour vider l'eau trouble et puiser de l'eau fraîche...

Mais voici qu'il est midi, au mois de juillet. Sur l'herbe qu'on vient de faucher dans le jardin, sous les rayons brûlants et droits du soleil, je vais sans but. Je suis encore très jeune ; il me manque quelque chose, et je désire quelque chose. Je me dirige du côté de l'étang, vers ma place favorite, entre le parterre bordé d'églantiers et l'allée de sapins, et je me couche...

Je me rappelle mes impressions, alors qu'étendu là j'apercevais, à travers les tiges rouges et épineuses des églantiers, la terre sèche et noire, le miroir bleu tendre de l'étang. C'était un sentiment de satisfaction naïve mêlée de mélancolie. Autour de moi, tout était beau ; cette

[1] Nom vulgaire du poisson dit *cyprinus carassius.*

beauté agissait si vivement sur moi, qu'il me semblait que j'étais beau moi-même. Une seule chose me chagrinait, c'était que nul ne s'émerveillât de me voir ainsi.

Il fait chaud. J'essaie de m'endormir pour me soulager, mais les mouches, les insupportables mouches ne me laissent pas, même ici, une minute de répit. Elles accourent en foule, s'obstinent contre moi, et me sautent du front sur les mains avec un bruit de petits os. Les abeilles bourdonnent, pas loin de moi, juste au plus fort de la chaleur ; des papillons aux ailes jaunes, comme fanés, voltigent d'une herbe à l'autre.

Je regarde en haut : les yeux me font mal, le soleil brille trop ; à travers le feuillage clairsemé du bouleau frisé qui doucement balance dans l'air ses branches au-dessus de moi, le soleil paraît plus chaud encore. Je me couvre la figure d'un mouchoir. Le temps est lourd, les mouches semblent collées à ma main toute moite.

Dans la profondeur d'un églantier, deux moineaux ont remué. L'un d'eux saute par terre, à une archine de moi, fait semblant de piquer

deux fois le sol avec force, puis s'envole, frôlant les branches, et poussant un joyeux cri. L'autre saute aussi sur la terre, remue sa petite queue, regarde autour de lui, et, prompt comme une flèche, rejoint en piaillant son compagnon.

Sur l'étang, retentissent des coups de battoir sur le linge humide, et ces coups vont s'épandant au ras de l'eau sur la surface de l'étang. On entend des rires et des voix et le clapotement des baigneurs. Un coup de vent secoue la cime des bouleaux, là-bas, au loin ; puis il se rapproche, il courbe l'herbe, et voilà que sur leurs branches remuent et tremblent les feuilles des églantiers.

Jusqu'à moi arrive le courant d'air frais, il soulève les coins de mon mouchoir, et chatouille délicieusement mon visage en sueur. Par l'ouverture du mouchoir soulevé s'insinue une mouche qui volette, effrayée, auprès de ma bouche humide. Des branches sèches me font mal au dos. Non, je ne puis plus rester ici. Il faut que j'aille me baigner.

Voilà que tout près de la haie, j'entends des pas précipités et des cris de femmes épouvantées.

– Ah ! mes petits pères ! mais qu'est-ce donc ? Et pas un homme !

– Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? demandai-je, en quittant mon abri, à la femme dvorovi qui, toute sanglotante, passe en courant auprès de moi.

Pour toute réponse elle se retourne, agite ses mains, puis continue sa course. Retenant de la main son fichu qui tombait de sa tête, sautillant et traînant son pied chaussé d'un bas de coton, la vieille Matréna, une femme de cent cinq ans, court aussi vers l'étang. Et je vois encore courir deux petites filles qui se tiennent l'une l'autre, et derrière elles, accroché à leurs jupons, un gamin de dix ans, affublé du veston de son père.

– Qu'est-il arrivé ? demandai-je.

– Un moujik s'est noyé.

– Où ?

– Dans l'étang.

– Quel moujik ? Un des nôtres ?

– Non, un passant.

Le *coutcher*[1] Ivan, traînant ses grandes bottes dans l'herbe fauchée, et l'épais gérant Iakov, soufflant péniblement, se hâtent vers l'étang. Moi je les suis.

Je me souviens qu'une voix intérieure me disait : « Voilà, jette-toi à l'eau, retire le moujik, sauve-le, et tout le monde t'admirera. » Être admiré, c'est tout ce que je désirais.

– Où donc ? Où ? demandé-je à la foule des dvorovi qui se sont rassemblés sur le bord.

– Là, au milieu, près de l'autre rive, presque à côté du bain, dit une blanchisseuse en entassant le linge humide sur sa palanche. Je le vois qui pique une tête ; il se montre, et de nouveau s'enfonce ; il reparaît encore et tout à coup s'écrie : « Je me noie, mes frères ! » Puis de nouveau il disparaît. On ne voyait que de petites bulles. Alors je m'aperçois qu'un moujik est en train de se noyer, et je me mets à crier : « Mes petits pères, un moujik se noie ! »

Et la blanchisseuse, chargeant la palanche sur

[1] Cocher.

son épaule et se balançant sur ses hanches, prit le sentier qui s'éloignait de l'étang.

– Vois-tu quel péché ? disait, avec désespoir, Yakov Ivanov, le gérant ; je vais avoir maille à partir avec la justice du bailli. Ça n'en finira plus.

Un moujik tenant une faux se fraye un passage à travers la foule des babas, des enfants et des vieillards groupés sur l'autre rive. Il suspend sa faux à une branche et se déshabille lentement.

– Où, où donc s'est-il noyé ? insisté-je, désireux de me jeter à l'eau et d'accomplir quelque chose d'extraordinaire.

Mais on me montre la surface tout unie de l'étang que frôle, par moments, le vent qui passe. Je n'arrive pas à comprendre comment il s'est noyé. L'eau s'est refermée sur lui, aussi uniforme, aussi belle, aussi indifférente, et toute pailletée d'étincelles d'or par le soleil de midi. Et il me semble que je ne peux rien faire, que je n'étonnerai personne, d'autant plus que je nage mal et que le moujik retire déjà sa chemise pour se précipiter.

Tous le regardent avec un espoir mêlé d'angoisse ; mais, à peine entré dans l'eau jusqu'aux épaules, le moujik s'en retourne lentement et remet sa chemise, il ne sait pas nager.

Les gens ne cessent d'accourir ; la foule augmente de plus en plus, mais personne ne vient au secours du noyé. Les derniers arrivés prodiguent des conseils, poussent des ah ! portent sur leur visage une expression d'effroi et de désespoir, tandis que les autres s'asseyent fatigués de rester debout sur le bord, ou prennent le parti de s'en aller.

La vieille Matréna demande à sa fille si elle a bien fermé le poêle ; le gamin revêtu du veston de son père s'applique consciencieusement à jeter des pierres dans l'eau.

Mais voici qu'aboyant et se retournant avec étonnement derrière lui, accourt de la maison Trésorka, le chien de Fédor Philippitch. Son maître descend lui-même la colline, on l'entend crier, bientôt il apparaît derrière la haie d'églantiers.

– Que faites-vous donc ? crie-t-il en ôtant sa veste sans cesser de courir. Un homme se noie, et ils restent plantés là ! Donne-moi une corde.

Tous regardent avec une expression d'espoir et d'effroi Fédor Philippitch, pendant qu'appuyé sur l'épaule d'un dvorovi il déchausse avec la pointe d'un pied le talon de l'autre.

– C'est là, à l'endroit où la foule est amassée ; là, un peu à droite du cytise, Fédor Philippitch ! Voilà, c'est là ! disait quelqu'un.

– Je le sais, répond-il, avec un froncement de sourcils occasionné sans doute par les gestes de pudeur effarouchée des babas.

Il ôte sa chemise, sa petite croix qu'il donne à l'apprenti jardinier debout devant lui dans une attitude de respect, puis, marchant vivement sur l'herbe fauchée, il s'approche de l'étang.

Trésorka, surpris de la vivacité des mouvements de son maître, s'arrête et, tout en mâchant quelques petites herbes de la rive, il l'interroge du regard : tout à coup il jappe joyeusement et s'élance dans l'eau avec lui.

Au premier moment, on ne voit rien que de l'écume et des gouttes d'eau qui rejaillissent jusqu'à nous. Mais bientôt Fédor Philippitch, envoyant les mains avec grâce, élevant et abaissant son dos en cadence, nage vers l'autre bord, rapidement, à grandes brassées, tandis que Trésorka, ayant bu un coup, s'en retourne à la hâte ; il s'égoutte près de la foule et se roule dans l'herbe. Comme Fédor Philippitch approche de la rive opposée, deux coutchers apparaissent auprès du cytise avec un grand filet emmanché d'un bâton.

Le nageur lève, je ne sais pourquoi, ses mains en l'air, plonge une fois, deux fois, trois fois, rejetant de l'eau par la bouche après chaque plongeon et secouant élégamment ses cheveux sans répondre aux questions qu'on lui adresse de tous les côtés. Enfin il prend pied sur la rive et, autant que je puis le voir, donne des ordres pour dérouler le filet.

On retire le filet, mais on n'y trouve rien que de la vase et quelques petits carassins qui frétillent. Comme on jette de nouveau le filet, je

fais le tour de l'autre côté.

On n'entend que la voix de Fédor Philippitch donnant ses ordres, le clapotement dans l'eau de la corde mouillée et des soupirs de terreur. Le filet ruisselant, noué à son aile droite, de plus en plus sort de l'eau, plus chargé d'herbes à mesure.

– Maintenant, tirez tous ensemble ! crie la voix de Fédor Philippitch.

Le filet apparaît tout humide.

– Il vient quelque chose de lourd, frères ! dit quelqu'un.

Déjà, mouillant et froissant le gazon, les mailles où frétillent des carassins se traînent sur le bord.

Et voici qu'à travers l'eau troublée et remuée, on distingue dans le filet quelque chose de blanc : faible, mais très distinct dans le grand silence de mort, un soupir de terreur s'élève de la foule.

– Tire... ensemble... sur le sec... tire ! fait la voix résolue de Fédor Philippitch.

Et le noyé est tiré jusqu'auprès du cytise.

Puis je vois ma bonne vieille tante en robe de soie, avec une ombrelle lilas à franges qui, je ne sais pourquoi, jure terriblement avec ce simple tableau de mort ; elle est tout près de pleurer. Je me rappelle son expression de désenchantement en voyant que tout remède est inutile ; je me rappelle la tristesse nuancée de malaise que j'éprouvai lorsque, avec le naïf égoïsme de la tendresse, elle me dit :

– Viens, mon ami. Oh ! c'est affreux ! Et toi qui te baignes et qui nages toujours seul !

Je me rappelle comment le soleil ardent et clair brûlait la terre sèche et poudroyante sous les pieds, comment il se jouait sur le miroir de l'étang. De grandes carpes se battaient près du bord ; au milieu, des bandes de petits poissons agitaient la surface de l'eau ; en haut, tout en haut dans le ciel, un milan tournoyait au-dessus de canards qui clapotaient et s'ébattaient dans les joncs. Des nuages blancs, des nuages échevelés d'orage se massaient à l'horizon ; la vase ramenée sur le bord par le filet s'écoulait goutte à goutte. Et de nouveau j'entends les coups de

battoir qui s’égrènent au loin sur l’étang.

Mais ce battoir retentit comme retentiraient deux battoirs accordés dans une tierce, et ces sons me tourmentent, m’oppressent, d’autant plus que ce battoir est une cloche, et que Fédor Philippitch ne le fera pas taire. Et ce battoir, comme un instrument de torture, serre mon pied qui gèle...

Je m’endors.

Je fus réveillé, à ce qu’il me sembla, par la vitesse de notre course. Deux voix causaient tout près de moi.

– Entends-tu, Ignat ! Eh ! Ignat ! disait la voix de mon yamchtchik, prends mon voyageur ; tu dois, dans tous les cas, faire le voyage ; moi, pourquoi fatiguer inutilement mes chevaux ? Prends-le !

La voix d’Ignat répondit presque à mes côtés :

– Et quel intérêt ai-je à me charger de ton voyageur ?... M’offres-tu un demi-*chtof*[1] *?*

---

[1] Un *chtof* est une mesure d’eau-de-vie qui vaut à peu près un litre et demi.

– Oh ! un demi-chtof !... Un verre, encore !

– Vois-tu ? Un verre ! crie un autre. Fatiguer des chevaux pour un verre !

J'ouvre les yeux ; toujours la même neige insupportable qui tourbillonne et danse devant les yeux, les mêmes yamchtchiks, les mêmes chevaux. Mais cette fois j'aperçois un traîneau à mes côtés. Mon yamchtchik a rejoint Ignat, et, pendant assez longtemps, nous marchons de front. Malgré la voix qui, de l'autre traîneau, conseille de ne pas prendre moins d'un demi-chtof, Ignat arrête tout à coup la troïka.

– Transborde, soit ! Tu as de la chance. Demain, à notre retour, tu m'offriras un verre. As-tu beaucoup de bagages ?

Mon yamchtchik, avec une vivacité qui n'était pas dans sa nature, saute sur la neige, me salue, et me prie de me transporter dans le traîneau d'Ignat. Moi j'y consens ; mais on voit que le petit moujik de Dieu est si content qu'il voudrait déverser sur quelqu'un l'excès de sa joie reconnaissante. Il salue et remercie Aliochka et Ignachka.

– Eh bien ! grâce à Dieu, voilà qui est bien. Car autrement que serait-ce donc, Dieu ! petit père ? Nous marchons pendant tout une demi-nuit sans savoir nous-mêmes où nous allons. Lui il vous mènera au but, petit père barine, sans compter que mes chevaux ne peuvent pas aller plus loin.

Et il se mit à sortir mes bagages du traîneau avec une activité fiévreuse.

Pendant qu'on transbordait mes effets, moi, résistant au vent qui me soulevait presque, je m'accrochai au second traîneau. Ce traîneau, surtout du côté du vent, contre lequel les yamchtchiks s'abritaient de leurs caftans, était aux trois-quarts couvert de neige, tandis que derrière les caftans on se sentait plus à son aise.

Le petit vieillard était étendu, les jambes allongées, et le conteur poursuivait son récit : « Dans ce même temps, lorsque le général, au nom du roi, c'est-à-dire, venait, c'est-à-dire, voir Marie dans sa prison, Marie lui dit : Général, je n'ai pas besoin de toi, et je ne puis pas t'aimer ; et... c'est-à-dire, tu n'es pas un amoureux pour

moi ; mon amoureux, c'est le prince.

– Au même moment... allait-il continuer.

Mais, en m'apercevant, il se tut pour l'instant, et se mit à activer le fourneau de sa pipe.

– Quoi, barine ! vous êtes venu écouter notre petit conte ? dit celui que j'appelais le conseilleur.

– Mais il fait bon chez vous, dis-je.

– Que voulez-vous ? on ne s'ennuie pas, on oublie ses pensées, au moins !

– Eh bien ! savez-vous où nous sommes maintenant ?

Cette question semble déplaire aux yamchtchiks.

– Eh ! qui le sait, où nous sommes ? Peut-être sommes-nous chez les Kalmouks ! répondit le conseilleur.

– Et que ferons-nous alors ? demandai-je.

– Et que faire ? Voilà, nous allons ; peut-être nous en sortirons-nous, fit-il d'un ton mécontent.

– Eh bien ! si nous ne nous en sortons pas, et

si les chevaux s’arrêtent en pleine tourmente, que faire alors ?

– Et que faire ? Rien.

– Mais nous gèlerons !

– Mais certainement ! Car on ne voit même pas de meules, maintenant. C’est que nous sommes tout à fait chez les Kalmouks. L’important, c’est de s’orienter d’après la neige.

– Et tu as peur de geler, barine ? dit le petit vieux d’une voix qui tremblait.

Quoiqu’il eût tout l’air de me railler un peu, on voyait aisément qu’il était glacé jusqu’aux moelles.

– Oui, il fait rudement froid, dis-je.

– Eh ! barine ! fais comme moi. Cours un peu, et tu te réchaufferas.

– Cours derrière le traîneau, c’est l’essentiel, fit le conseilleur.

VII

– Venez, tout est prêt, me cria Aliochka du premier traîneau.

La tourmente était si forte, que c'est à peine si, en baissant tout à fait et en retenant de mes deux mains les pans de mon manteau, je pus, à travers la neige en mouvement que le vent soulevait de dessous mes pieds, faire les quelques pas qui me séparaient du traîneau. Mon ancien yamchtchik était déjà à genoux au milieu de son traîneau vide, mais, en m'apercevant, il ôta son grand bonnet ; le vent agita furieusement ses cheveux ; puis il me demanda un pourboire. Il n'espérait sans doute pas que je ne lui donnerais rien, car mon refus ne le chagrina pas du tout. Il ne m'en remercia pas moins, renfonça son bonnet sur sa tête, et me dit :

– Eh bien ! que Dieu vous aide, barine...

Puis il tira ses guides en sifflotant, et s'éloigna de nous.

Aussitôt après, Ignachka, lui aussi, fouettait à tour de bras et excitait ses chevaux. De nouveau le bruit du craquement des sabots, les cris, les sons de la clochette, couvrirent le hurlement du vent, qu'on entendait plus distinctement lorsque nous étions arrêtés.

Environ un quart d'heure après le transbordement, comme je ne dormais pas, je m'amusai à examiner la silhouette de mon nouvel yamchtchik et de ses chevaux. Ignachka était solidement campé ; il touchait, menaçait du knout, criait, frappait du pied ; puis, se penchant en avant, il arrangeait l'avaloire du korennaïa, qui tournait constamment à droite.

Ignachka était d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, à ce qu'il me parut. Par-dessus son touloupe, il portait un caftan sans ceinture, dont le col était presque rabattu, et son cou se voyait tout nu. Ses bottes n'étaient pas en feutre, mais en cuir. Il ne cessait d'ôter et de remettre son petit bonnet. Ses oreilles n'étaient abritées que par ses cheveux. Tous ses mouvements dénotaient non seulement de l'énergie, mais

encore, et surtout, me semblait-il, la volonté d'en avoir. Pourtant, plus nous allions, plus il cherchait à se mettre à l'aise ; il s'agitait sur son siège, frappait du pied, parlait tantôt à moi, tantôt à Aliochka, et je voyais bien qu'il craignait de perdre son assurance.

Il y avait de quoi : bien que les chevaux fussent vigoureux, la route à chaque pas devenait de plus en plus pénible ; et on pouvait remarquer qu'ils couraient avec moins d'entrain. Il fallait déjà user du fouet, et le korennaïa, un fort et grand cheval, à la crinière dure, avait déjà butté deux fois : aussitôt, comme effrayé, il avait tiré en avant en relevant sa tête échevelée presqu'au niveau de la clochette. Le pristiajnaïa de droite, que j'observais involontairement, tout en balançant la longue houppe en cuir de son avaloire, ne tendait plus les traits, il réclamait le knout ; mais comme un bon, comme un ardent cheval qu'il était, il semblait se dépiter de sa faiblesse : il baissait et relevait la tête avec colère, comme pour demander le stimulant de la bride.

De fait, l'intensité de la gelée et la violence de

la tourmente vont s'accroissant terriblement. Les chevaux mollissent, la route se fait plus rude ; nous ignorons absolument où nous sommes, où nous allons, et si nous arriverons, non plus même au relais, mais dans n'importe quel abri. Quelle cruelle ironie d'ouïr la clochette tinter si allègrement, et Ignachka crier avec tant d'assurance et de désinvolture, comme si nous étions à nous promener par une belle et froide journée de soleil, pendant la fête, à travers les rues de quelque village ! Et qu'il est étrange de penser que nous allions sans savoir où d'une pareille vitesse !

Ignachka se met à chanter d'une voix suraiguë de fausset, mais si sonore, avec des pauses pendant lesquelles il sifflote, qu'on aurait honte d'avoir peur en l'écoutant.

– Hé-hey ! Qu'as-tu donc à hurler, Ignat ? fit la voix du conseilleur. Arrête pour un moment.

– Qu'y a-t-il ?

– Arrê-ê-ête !

Ignat s'arrêta. Tout redevint silencieux ; le

vent se remit à gronder et à siffler, et la neige, en tournoyant, tomba plus dru dans le traîneau. Le conseilleur s'approcha de nous.

– Eh bien ! qu'y a-t-il ?

– Mais comment, qu'y a-t-il ? Où aller ?

– Qui le sait ?

– As-tu donc les pieds gelés, que tu les remues ?

– Ils sont tout à fait engourdis.

– Tu devrais te mettre en quête. Vois-tu ce feu là-bas ? Ce doit être un campement de Kalmouks. Tu aurais bientôt fait de te chauffer les pieds.

– C'est bien. Tiens donc un peu mes chevaux...

Et Ignat se mit à courir dans la direction désignée.

– Il faut regarder, chercher, et l'on trouve. Car autrement pourquoi aller à l'aveuglette ? me disait le conseilleur. Vois-tu comme il a échauffé les chevaux.

Pendant tout le temps que dura l'absence

d’Ignat, – et ce temps fut si long qu’un moment je le crus égaré, – le conseilleur m’apprenait avec assurance, et d’un ton calme, comment il faut agir pendant une tourmente, que le mieux serait de dételer le cheval, et de le laisser aller, et que, par Dieu, il mènerait droit au but. Ou bien il me racontait comment on peut aussi s’orienter d’après les étoiles, et comment, si c’était lui qui se fût trouvé en tête, nous serions arrivés depuis longtemps.

– Eh bien ! qu’y a-t-il ? demanda-t-il à Ignat qui arrivait, fendant péniblement la neige dans laquelle il enfonçait presque jusqu’aux genoux.

– Il y a bien un campement, répondit Ignat essoufflé. Mais quel est-il ? Il est probable, frères, que nous nous sommes égarés du côté de la propriété Prolgovskaïa. Il faut prendre à gauche.

– Que chante-t-il là ?... Ce sont nos campements situés derrière le relais, répondit le conseilleur.

– Mais je te dis que non !

– J’ai fort bien vu et je sais ce que je dis ; c’est bien comme je dis. Et si ce n’est pas cela, alors ce doit être la propriété Tamichevsko. Il faut donc prendre à droite, et nous tomberons juste sur le grand pont, après la huitième verste.

– Mais on te dit que non ! Je l’ai bien vu, répondit Ignat avec humeur.

– Eh ! frère !... Et tu es encore un yamchtchik !

– Oui, un yamchtchik !... Cherche donc toi-même !

– Mais qu’ai-je besoin de chercher ? Je le sais bien sans cela.

Ignat, visiblement, se fâchait. Sans répondre, il sauta sur son siège, et toucha.

– Vois-tu mes pieds, comme ils sont engourdis ! Impossible de les réchauffer, dit-il à Aliochka en continuant de plus belle à frapper des pieds, et à enlever la neige qui s’était glissée dans ses bottes.

J’avais une terrible envie de dormir.

VIII

« Gèlerai-je ? pensai-je dans mon assoupissement. On dit que, lorsqu'on gèle, cela commence toujours par le sommeil. Il vaudrait mieux me noyer que de geler, et qu'on me retire à l'aide d'un filet. Mais d'ailleurs cela m'est égal : se noyer, se geler, pourvu que ce bâton ne me tracasse plus le dos, et que je puisse enfin dormir ! »

Je m'assoupis un moment.

« Comment finira tout cela ? dis-je tout à coup en moi-même, en ouvrant pour un instant les yeux sur l'espace tout blanc. Comment donc cela finira-t-il, si nous ne trouvons pas de meules et si les chevaux s'arrêtent, ce qui ne va pas tarder, semble-t-il ? Nous gèlerons tous. »

Je vous avoue que, malgré un peu de peur, le désir de voir se produire quelque chose d'extraordinaire et d'un peu tragique était en moi plus intense que cette peur. Il me semblait que ce

ne serait pas mal si, vers le matin, les chevaux nous avaient d'eux-mêmes entraînés dans quelque village inconnu et lointain, à demi-gelés, ou même quelques-uns de nous tout à fait gelés. Et, dans ce sens, mes rêves, avec une clarté, une rapidité étranges, défilaient devant moi.

Les chevaux s'arrêtent. La neige nous envahit de plus en plus, et voilà qu'on ne voit plus de notre attelage que la douga et les oreilles des chevaux. Mais tout à coup Ignachka surgit de la neige avec sa troïka, et passe auprès de nous. Nous le supplions, nous lui crions de nous prendre avec lui, mais le vent emporte la voix. Ignachka sourit, gourmande ses chevaux, sifflote, et disparaît dans un gouffre profond couvert de neige. Le petit vieux saute sur un cheval, fait aller ses coudes, veut galoper mais ne peut pas bouger de place. Mon ancien yamchtchik au grand bonnet se jette sur lui, l'arrache de cheval et l'enfouit sous la neige.

– Tu es un sorcier ! crie-t-il, un insulteur. C'est toi qui nous perdrais.

Mais le petit vieux crève de sa tête la neige

amoncelée. C’est moins un petit vieux qu’un lièvre : il s’éloigne de nous. Tous les chiens sont à ses trousses. Le conseilleur, qui est Fédor Philippitch, ordonne qu’on se mette en rond, sans souci que la neige nous recouvre, car nous aurons chaud. En effet, nous avons chaud et nous nous trouvons bien. On a soif seulement. Je prends mon nécessaire, je distribue à tout le monde du rhum et du sucre, et je bois moi-même avec grand plaisir. Le conteur dit une histoire d’arc-en-ciel sous notre plafond de neige.

– Et maintenant faisons-nous chacun une chambre dans la neige et dormons ! dis-je.

La neige est molle et chaude comme de la fourrure. Je me fais une chambre et je veux y pénétrer ; mais Fédor Philippitch, qui a vu de l’argent dans mon nécessaire, me dit : « Arrête ! Donne l’argent ! Il faut mourir en tous cas. » Et il me saisit par le pied. Je donne l’argent, et demande seulement qu’on me laisse tranquille. Mais eux ne croient pas que ce soit là tout mon argent : ils veulent me tuer. Je saisis la main du petit vieux et, avec une volupté indéfinissable, je

me mets à la baiser. La main du petit vieux est tendre et sucrée ; il la retire d'abord, puis finit par me l'abandonner, et il me caresse même de la main libre.

Cependant Fédor Philippitch s'approche et me menace.

Je cours dans ma chambre, mais ce n'est plus une chambre, c'est un long et blanc corridor ; quelqu'un me retient par les jambes. Je m'arrache à cette étreinte. Dans les mains de celui qui me tenait sont restés mes habits et une partie de ma peau : mais je ne sens que du froid et de la honte, d'autant plus de honte que ma tante, avec son ombrelle et sa petite pharmacie homéopathique, vient à ma rencontre au bras du noyé. Ils rient, et ne comprennent pas les signes que je leur fais. Je m'élance dans la troïka, mes pieds traînent sur la neige ; mais le petit vieux me poursuit en faisant aller ses coudes. Il est déjà tout près, lorsque j'entends devant moi tinter deux cloches, et je sais que je serai sauvé si j'arrive jusque-là. Les cloches tintent de plus en plus distinctement, mais le petit vieux m'atteint, et de toute sa masse

s’abat sur mon visage, de sorte que les cloches s’entendent à peine. Je saisis de nouveau sa main pour la baiser ; mais le petit vieux n’est plus le petit vieux, c’est le noyé... Et il crie : « Ignachka, arrête, voilà les meules d’Akhmedka, me semble-t-il ; va donc voir ! » Cela devient trop effrayant : non, il vaut mieux que je me réveille...

J’ouvre les yeux. Le vent a rejeté sur mon visage un pan du manteau d’Aliochka. Mon genou est découvert. Nous glissons sur la terre, sans neige à cet endroit, et la tierce de la sonnette résonne clairement dans l’air, mariée à la quinte tremblée.

Je cherche du regard les meules ; mais au lieu de meules, je vois, de mes yeux ouverts, une maison avec un balcon et le mur crénelé d’un fort. Cela ne m’intéresse guère d’examiner attentivement cette maison et ce fort : ce que je désire surtout, c’est d’apercevoir le corridor blanc, où je courais, c’est d’entendre le tintement de la cloche d’église, et de baiser la main du petit vieux. Je referme les yeux et me rendors.

IX

Je dormais profondément. Mais la tierce de la clochette sonnait sans répit, et je la voyais dans mon rêve sous la forme tantôt d'un chien qui se jetait sur moi, tantôt d'un orgue dont j'étais moi-même un des tuyaux, tantôt d'un vers français que j'étais en train de composer. Parfois, il me semble que cette tierce est une sorte d'instrument de torture qui ne cesse de me serrer le talon droit : la douleur est si forte, que je me réveille et que j'ouvre les yeux en me frottant le pied. Il commençait à se geler.

La nuit était toujours lumineuse, trouble et blanche. La même course nous emportait ; le même Ignachka était assis de côté, et frappait du pied ; le même pristiajnaïa, allongeant son cou et relevant à peine ses jambes, trottait dans la neige profonde, et balançait à chaque saut la houppe de son avaloire.

– La tête du korennaïa, avec la crinière au

vent, faisant tour à tour se tendre et fléchir les guides enfilées à la douga, se balançait en mesure. Mais tout cela, plus qu'avant, était couvert de neige. La neige tournoyait devant nous, s'amoncelait par côté sur les patins, montait jusqu'aux genoux des chevaux, et, par en haut, blanchissait les épaules et les bonnets.

Le vent soufflait tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, jouant avec les cols, le pan du caftan d'Ignachka, la crinière du pristiajnaïa, hurlant sur la douga et entre les brancards.

Le froid sévissait de plus en plus. À peine exposais-je un peu mon visage à l'air, que la neige sèche et gelée et tourbillonnante m'entrait dans les cils, dans le nez, la bouche, et s'insinuait dans mon dos. Je regarde autour de moi : tout est blanc, clair et neigeux. Rien qu'une lumière trouble et rien que la neige. Je me sens sérieusement effrayé.

Aliochka dormait à nos pieds dans le fond du traîneau. Tout son dos disparaissait sous une épaisse couche de neige. Ignachka, lui, ne se désolait guère ; il tirait constamment sur les

guides, stimulait les chevaux et frappait des pieds. La clochette rendait toujours son même son étrange ; les chevaux anhelaient, mais ils continuaient à courir, multipliant les faux pas et ralentissant leur allure.

Ignachka sursauta de nouveau, fit un geste de sa main gantée d'une moufle et se mit à chanter de sa voix suraiguë et forcée. Sans terminer sa chanson, il arrêta la troïka, rejeta les guides sur son siège, et descendit. Le vent hurlait de plus belle, la neige tombait, plus furieuse, sur les choubas. Je me retournai ; la troisième troïka n'était plus derrière nous : « Elle se sera attardée en route », pensai-je. Auprès du second traîneau, à travers le brouillard neigeux, on voyait le petit vieux qui battait des semelles.

Ignachka fit trois pas, s'assit sur la neige, se déceintura, et ôta ses bottes.

– Que fais-tu là ? demandai-je.

– Je me déchausse un moment, car j'ai les pieds tout gelés, me répondit-il.

Et il continua son manège.

Je me sentais glacé lorsque je sortais mon cou de ma chouba pour voir ce qu'il faisait. Je me tenais droit, les yeux fixés sur le pristiajnaïa, lequel, en écartant une jambe, agitait, avec une lassitude maladive, sa queue nouée et neigeuse. La secousse qu'imprima Ignachka au traîneau en remontant sur son siège acheva de me réveiller.

– Où sommes-nous maintenant ? demandai-je. Arriverons-nous avant le jour, au moins ?

– Soyez tranquille, nous vous mènerons au but, maintenant que mes pieds se sont bien réchauffés.

Il toucha. La cloche retentit, le traîneau reprit sa marche cadencée, et le vent siffla sous les patins. De nouveau, nous voguions sur cette mer infinie de clarté.

X

Je m'endormis encore. Lorsque Aliochka, en me heurtant de son pied, me réveilla, et que

j’ouvris les yeux, il faisait jour déjà. On eût dit que le froid était encore plus vif que pendant la nuit. La neige avait cessé de tomber, mais un vent violent et sec continuait à soulever la poussière blanche dans la plaine, et surtout sous les sabots des chevaux et les patins des troïkas.

Du côté de l’Orient, étincela le ciel bleu foncé, sur lequel ressortaient, de plus en plus apparentes, des bandes obliques d’un beau ton orangé. Au-dessus de nos têtes, à travers de blancs nuages errants, transparaissait l’azur d’un bleu tendre. À gauche, des nues flottaient, lumineuses et légères. Aussi loin que le regard pouvait s’étendre, on ne voyait que la neige accumulée au loin par couches profondes. Nul vestige d’hommes, ni de traîneaux, ni de fauves. Les contours et les couleurs du yamchtchik et des chevaux se dessinaient avec netteté, profilant sur le fond éblouissant leurs silhouettes précises.

Le bord du bonnet bleu marin d’Ignachka, son col, ses cheveux et jusqu’à ses bottes, tout était blanc ; le traîneau était entièrement envahi. La neige recouvrait la partie droite de la tête et du

garrot du korennaïa gris, montait jusqu'aux genoux du pristiajnaïa, et plaquait par endroits sa croupe en sueur, aux poils frisés. La petite houppe se balançait, battant la mesure de tous les airs qui me venaient en tête, au gré des mouvements du cheval. On ne devinait sa fatigue qu'à ses oreilles tombantes, à son ventre tour à tour contracté et soulevé. Un seul objet arrêtait l'attention : c'était la borne de verste, au pied de laquelle le vent amoncelait sans cesse la neige tourbillonnante et éparpillée.

J'étais émerveillé de voir les mêmes chevaux courir toute une nuit, pendant douze heures, sans savoir où, sans s'arrêter, et arriver cependant au but.

Notre clochette semblait tinter plus joyeusement. Ignat s'était essoufflé à force de crier ; par derrière, on entendait haleter les chevaux et sonner les sonnettes de la troïka où se trouvaient le petit vieux et le conseilleur ; mais celle du yamchtchik endormi avait complètement disparu.

Après une demi-verste de route, nous

remarquons les traces toutes fraîches d'un traîneau avec son attelage ; et, çà et là, des gouttes de sang d'un cheval blessé.

– C'est Philippe, vois-tu ? il nous a dépassés ! dit Ignachka.

Voilà que surgit, au bord du chemin, presque enfouie sous la neige, une maisonnette avec une enseigne. Près du cabaret, se tenait une troïka de chevaux gris, frisés par la sueur, jambes écartées et têtes basses. Devant la porte, un passage avait été frayé, et la pioche était encore là, toute droite. Mais le vent balayait toujours le toit et faisait danser la neige.

Sur le seuil, au bruit de nos clochettes, apparut un grand yamchtchik rouge et roux, un verre de vin à la main, et criant quelque chose.

Ignachka se retourna vers moi et me demanda la permission de faire halte. Alors seulement j'aperçus son visage pour la première fois.

XI

Ce visage n'était point sec, basané, pourvu d'un nez droit, comme je m'y attendais d'après ses cheveux et sa carrure : c'était un museau rond, jovial, avec un nez épaté, une grande bouche et des yeux bleu clair. Ses joues et son cou étaient rouges comme si on venait de les frictionner avec un morceau de drap. Ses sourcils, ses longs cils et le duvet qui couvrait le bas de son visage étaient tout à fait blancs de neige.

Une demi-verste seulement nous séparait du relais. Nous nous arrêtâmes.

– Va, mais reviens vite, lui dis-je.

– Dans un instant, répondit Ignachka qui sauta de son siège et s'avança vers Philippe.

– Donne, frère, dit-il, en ôtant la moufle de sa main droite, et en la jetant avec le knout sur la neige.

Puis, rejetant sa tête en arrière, il but d'un seul trait le petit verre de vodka qu'on lui tendait.

Le cabaretier, sans doute un Cosaque en retraite, avec un demi-chtof dans sa main, sortit de la maisonnette.

– Qui en veut ? fit-il.

Le grand Wassili, un moujik maigre et blondasse, avec une barbiche de bouc, et le conseilleur ventripotent, une épaisse barbe filasse formant collier autour de son visage, s'approchèrent, et vidèrent chacun un petit verre. Le petit vieux se joignit au groupe de buveurs, mais personne ne lui offrit rien, et il retourna vers ses chevaux attachés derrière le traîneau, il se mit à leur caresser le dos et la croupe.

Le petit vieux était bien comme je l'avais imaginé : petit, maigriot, le visage ridé et bleui, la barbiche rare, un petit nez pointu, et des dents jaunes et usées. Son bonnet était tout neuf, mais son touloupe était défraîchi, sali par le goudron, et déchiré aux épaules et sur le devant ; il s'arrêtait au-dessus des genoux ; ses culottes étaient serrées dans les bottes. Lui-même il était courbé et ratatiné, et, tout en tremblant de sa tête et de ses genoux, il faisait je ne sais quoi auprès

de son traîneau ; visiblement il essayait de se réchauffer.

– Eh bien ! Mitritch ! Prends donc un peu de vodka ; cela te réchaufferait bien, lui cria le conseilleur.

Mitritch tressaillit ; il rajusta l'avaloire du cheval, la douga, et vint à moi.

– Eh bien ! barine, dit-il en ôtant son bonnet de dessus ses cheveux gris et en me saluant humblement, nous avons erré toute la nuit avec vous, à chercher la route. Ne me payerez-vous pas au moins un petit verre ? Vraiment, petit père, Votre Excellence ! Car autrement, impossible de me réchauffer, ajouta-t-il avec un sourire obséquieux.

Je lui donnai vingt-cinq kopeks. Le cabaretier apporta un verre et servit le petit vieux, qui, s'étant débarrassé de sa moufle et de son knout, tendit vers le verre sa petite main hâlée, ridée et un peu bleuie. Mais son gros doigt, comme étranger, ne lui obéissait pas ; il ne pouvait pas retenir son verre ; il le renversa et le laissa tomber par terre.

Tous les yamchtchiks éclatèrent de rire.

– Vois-tu Mitritch, comme il est gelé ? Il ne peut plus tenir entre ses mains de la vodka.

Mais Mitritch était très chagriné d'avoir renversé son verre.

On lui en remplit cependant un autre, qu'on lui versa dans la bouche. Aussitôt il devint joyeux, courut au cabaret, alluma sa pipe, montra ses dents usées et jaunes ; il jurait à chaque mot. Après avoir vidé le dernier verre, les moujiks regagnèrent leurs troïkas, et nous repartîmes.

La neige étincelait, de plus en plus blanche, et son éclat blessait les yeux. Les bandes d'un pourpre orangé s'élevaient toujours davantage, et s'étendaient, plus lumineuses, dans l'azur profond. Même l'orbe rouge du soleil apparut à l'horizon au travers des nuages gris.

Sur la route, auprès du relais, les traces de roues apparurent nettes, jaunâtres, avec des ornières. On se sentait léger et frais dans cet air dense et glacé.

Ma troïka volait ; la tête du korennaïa et son

cou, dont la crinière s'éparpillait sur la donga, se balançaient d'un mouvement court et rapide au-dessous de la clochette, dont le battant ne battait plus, mais rasait les parois. Les bons pristiajnaïas, tendant tous deux les traits gelés, galopaient énergiquement ; la houppe les frôlait jusqu'au ventre. Parfois l'un d'eux buttait dans une ornière, et ses efforts pour en sortir me faisaient aller de la neige dans les yeux. Ignachka ténorisait allègrement. La gelée sèche craquait sous les patins. Derrière nous, comme à la fête, tintaient les deux clochettes, et l'on entendait les cris des yamchtchiks ivres.

Je me retournai. Les pristiajnaïas gris et frisés, allongeant le cou, retenant leur souffle, et la bride en désordre, trottaient sur la neige. Philippe, faisait claquer son knout et arrangeait son bonnet. Le petit vieux, les pieds en l'air comme avant, était étendu au milieu du traîneau.

Deux minutes après, les troïkas firent craquer le plancher devant la maison du relais, et Ignachka, tournant vers moi son visage hérissé de glaçons et soufflant le froid, me dit tout content :

– Nous vous avons mené, tout de même, barine !

Le petit cierge

Conte de Pâques

Cette histoire s’est passée dans une terre seigneuriale. Il en était des seigneurs d’alors comme de ceux d’aujourd’hui : les uns avaient pitié des malheureux parce qu’ils craignaient Dieu et songeaient à leur heure dernière, les autres étaient des hommes durs qui semblaient nés pour le malheur d’autrui et dont il n’est resté qu’un souvenir amer ; mais plus mauvais encore étaient ces parvenus que la fortune tirait parfois de la valetaille pour les élever au-dessus des autres. Le château dont nous parlons avait pour intendant un de ces parvenus. Le domaine était vaste, le sol fertile, riche en forêts et en prairies bien arrosées, et les paysans qui devaient y travailler y auraient vécu heureux et en parfait accord avec leurs maîtres, si la méchanceté de l’intendant n’y avait mis obstacle.

Il n’était auparavant qu’un simple serf sur un autre domaine ; mais il ne fut pas plus tôt élevé à la charge d’intendant, qu’il foula aux pieds les pauvres paysans. Il avait une famille, composée

de sa femme et de deux filles, et depuis longtemps il avait, comme on dit, fait son petit magot. Il pouvait mener une vie tranquille et aisée à l'abri de tout souci, si la passion de l'envie ne l'avait rendu rapace et cruel.

Il commença par restreindre les franchises des paysans, qu'il surchargea de corvées. Il établit une tuilerie, et hommes et femmes furent astreints à un travail accablant ; il vendait sa brique et en tirait un beau profit. Les paysans, révoltés de se voir ainsi cruellement exploités, essayèrent de se plaindre à leur seigneur ; ils firent exprès le voyage de Moscou, mais le seigneur n'écouta pas leurs plaintes, et loin d'obtenir un adoucissement à leurs peines, ils subirent la vengeance de l'intendant qui n'avait pas tardé à apprendre leur démarche. Ils eurent à supporter un redoublement d'exactions et de cruautés, et, pour comble de malheur, il se trouvait parmi eux de faux frères qui dénoncèrent leurs compagnons de servitude, de sorte que personne n'osait plus se fier même à son ami. L'inquiétude et l'effroi régnaient partout et la fureur du mal ne faisait qu'augmenter chez l'intendant.

On le craignait comme une bête fauve ; quand il apparaissait dans un village, tout le monde s'enfuyait comme devant le loup ; on se cachait où l'on pouvait pour se mettre à l'abri des brutalités de cet homme.

La peur qu'on avait de lui l'aigrissait encore davantage, excitait son ressentiment et développait dans son cœur une haine profonde. Alors les corvées se multipliaient, les coups pleuvaient de plus belle sur les pauvres martyrs. Souvent un meurtre débarrasse soudain le monde de la présence d'un tel monstre. Cette pensée hantait les paysans, elle faisait souvent le sujet de leurs secrets entretiens. Quand ils se rencontraient deux ou trois dans un lieu écarté, le plus décidé se laissait aller à dire : « Souffrirons-nous que cet impie continue à vivre pour nous tourmenter ? Non, finissons-en d'un coup. Ce n'est pas un péché que de tuer un tel démon. » Un jour de la semaine sainte, l'intendant avait envoyé les paysans à la forêt. Ceux-ci s'étaient réunis en un cercle familier pour prendre leur repas de midi ; la conversation s'engagea sur le même sujet.

« Frères, qu'allons-nous devenir ? disaient quelques-uns d'entre eux, nous ne pouvons plus vivre ainsi. Le cruel nous foule aux pieds ; il nous épuise jusqu'à la moelle des os. Nous ne connaissons plus la paix du foyer domestique ; jour et nuit, les femmes comme les hommes n'ont plus aucun repos, il querelle sur tout, et pour un rien qui n'est pas à sa guise, il nous fait donner le knout. Semen, le pauvre idiot, est mort des coups qu'il a reçus ; Anisim est encore aux fers ! Qu'est-ce qui nous retient ? Pourquoi ménagerions-nous ce démon ? Il viendra tantôt à cheval, et aura bientôt trouvé un motif pour nous quereller. Si nous sommes des hommes, nous le tirerons à bas de sa monture, et un coup de hache fera son affaire et nous donnera le repos. Nous l'enfouirons comme un chien dans la forêt sans qu'on en retrouve de traces. Avant tout, notre mot d'ordre sera : « Unis comme un seul homme ! mort au traître ! »

Ainsi parla Wassili Minajew. Il avait à se plaindre plus que tout autre, car il sentait le knout au moins une fois la semaine, et l'intendant lui avait enlevé sa femme de force pour en faire sa

cuisinière.

Tel était le plan des paysans tous unis pour se venger.

Vers le soir l'intendant apparut, en effet ; il promena autour de lui son regard malveillant et trouva aussitôt le grief qu'il cherchait. Contrairement à ses ordres, il y avait un jeune tilleul parmi les arbres abattus.

– Je vous avais dit qu'il ne fallait pas toucher aux tilleuls. Qui est celui qui a coupé ce tilleul ? Son nom, ou tous auront le knout !

En même temps son œil allait rapidement d'un groupe de travailleurs à l'autre, pour découvrir celui qui avait commis la faute. Un des paysans lui montra un de ses camarades nommé Sidor. D'un coup l'intendant ensanglanta le visage du pauvre homme ; puis, ne voulant pas manquer non plus l'occasion d'exercer sa rage sur Wassili, il le cingla plusieurs fois de sa tartara, sous prétexte que son tas de bois n'était pas aussi grand que ceux de autres.

Les paysans le laissèrent s'en retourner

tranquillement chez lui.

Le soir, ils étaient de nouveau réunis. Wassili apostropha durement ses frères.

– Vil troupeau ! leur dit-il, non, vous n'êtes pas des hommes. Unis comme des frères, disiez-vous !... Le tyran se montre... et voilà vos résolutions envolées ! Ainsi firent les moineaux quand ils se réunirent pour conspirer contre le vautour. « Tous pour un ! Mort aux traîtres », criaient-ils à l'envi. Le vautour fond sur eux, et chacun de s'enfuir derrière les orties. Mais, prompt comme l'éclair, l'oiseau pose sa serre sur l'un d'eux et remonte avec lui dans les airs. Les moineaux épargnés voletaient effarés, en se demandant : « Qui a-t-il pris ? qui a-t-il pris ? Ah ! il a pris Vantka. C'est bien fait. Vantka ne méritait pas mieux ! »

« C'est ainsi que vous faites : « Mort aux traîtres ! » dites-vous, et chacun s'empresse de trahir ! Quand notre bourreau a frappé Sidor au visage, vous deviez agir comme un seul homme, et nos maux auraient enfin eu un terme.

« Mais vous, vous criez tant que vous pouvez :

“Soyons unis... mort aux traîtres”, et quand notre bourreau se montre, il n’y a plus personne ! »

Maintes fois, les paysans avaient tenu de semblables discours, car cette pensée de se débarrasser de l’intendant en lui ôtant la vie persistait dans leur cœur.

Les derniers jours de la semaine sainte, le cruel intendant fit annoncer qu’on allait semer l’avoine dans les champs seigneuriaux et qu’il fallait immédiatement se mettre à la charrue. Ce fut pour les paysans une nouvelle douleur ; réunis chez Wassili, le jour du vendredi saint, ils parlaient, plus excités que jamais, de leur conjuration.

– Puisqu’il outrage Dieu, en voulant nous faire commettre un si grand péché, disaient-ils, rien ne doit plus nous retenir. Finissons-en avec lui d’un seul coup.

Pierre Michejew prit à son tour la parole.

C’était un homme tranquille et paisible que Pierre Michejew. Il n’approuvait pas les desseins homicides de ses frères, et secouait tristement la

tête en entendant leurs projets criminels.

– C'est un grand péché, leur dit-il, de parler comme vous le faites. Malheur à celui qui cause la perte d'une âme ! c'est un des plus grands crimes. Envoyer une âme à la damnation éternelle, certes, cela vous sera facile ; mais combien la vôtre n'aura-t-elle pas à souffrir ensuite en punition d'un tel crime ? Si l'intendant offense le Ciel par ses forfaits, attendez ; un jour ou l'autre, il trouvera sa punition. Pour nous, ce que nous avons à faire, c'est de souffrir en prenant patience.

Une telle douceur excita chez Wassili une colère furieuse.

– Qu'est-ce qu'il marmotte là ? s'écria-t-il. Toujours sa vieille chanson. C'est un grand péché que de tuer un homme ! Nous n'avons pas besoin que tu nous le dises ; les petits enfants mêmes le savent, mais il y a homme et homme, et Dieu peut-il vouloir que cet impie, cet assassin de tes frères, ce chien maudit continue de vivre ! Quand un chien est enragé, on le tue, pour se préserver de ses morsures. Si nous laissons vivre celui-ci,

c’en est fait de nous ; ne voyez-vous pas qu’il a médité notre perte ? Si nous commettons un crime, ce sera pour délivrer nos frères, et tous ils prieront pour que cela ne nous soit pas imputé à mal. À quoi sert-il de discuter plus longtemps ? Voulez-vous attendre qu’il nous ait anéantis ?... Quel radotage nous fais-tu là, Michejew ? Crois-tu qu’en allant au travail le saint jour où Notre-Seigneur Jésus-Christ est ressuscité, notre péché sera moindre ?

Michejew répliqua :

– Pourquoi n’irions-nous pas ? Pour moi, si l’on nous y envoie, j’obéirai : ce ne sera pas pour moi que je travaillerai, et Dieu saura bien à qui en faire porter la peine. Avant tout, gardons la crainte de Dieu dans nos cœurs. Voyez-vous, mes amis, je ne prétends pas vous donner des conseils de moi-même, et si la loi de Dieu nous enseignait qu’un mal peut en détruire un autre, je me joindrais à vous pour agir ; mais Dieu commande tout autre chose. Vous croyez extirper le mal de la terre, mais vous-mêmes vous en gardez les racines dans vos cœurs. Tuer un de ses

semblables n’est pas une action sensée ; le sang rejaillit sur le meurtrier et lui laisse une trace ineffaçable ; vous croyez dans votre illusion chasser le mal, sans vous apercevoir que c’est le mal qui vous fait agir ; comme dit le proverbe : « Regardez la misère en face, et elle baissera les yeux. »

Ce discours ébranla l’auditoire. Les uns inclinaient à suivre les sages conseils du pieux Michejew, et voulaient patienter plutôt que de commettre un si grand péché ; les autres écoutaient les excitations de Wassili.

Quand arriva le jour de Pâques, les paysans célébrèrent la fête suivant la vieille coutume. Vers le soir, le starosta, ou l’ancien du village, se présenta, accompagné des greffiers de la commune seigneuriale et dit :

– Michel Semenowitch, notre haut intendant, ordonne et fait savoir à tous que demain on plantera la charrue dans les champs de Monseigneur pour y ensemencer l’avoine.

Le starosta et les clercs firent ainsi le tour du village, désignant à chacun l’endroit où il devait

semer.

Les pauvres paysans dévorèrent leurs larmes en silence, aucun n'osa tenter une résistance ouverte. Le lendemain, ils se trouvèrent tous avec leur charrue à l'endroit désigné, et l'âme navrée, ils durent se mettre au travail. Pendant que les cloches sonnaient à toute volée pour la messe du matin, et que, de tous côtés, les fidèles, en habits de fête, se rendaient joyeusement à l'église, Michel Semenowitch, le mauvais intendant, dormait encore d'un profond sommeil ; il s'éveilla assez tard ; à peine hors du lit, il courut voir ce qui se passait dans le domaine, cherchant qui il pourrait quereller. Sa femme était en compagnie de sa fille, dans le cabinet de toilette.

Devant la maison, un valet les attendait avec la voiture attelée ; les deux femmes y montèrent bientôt pour aller à l'église. Une heure après, elles étaient de retour et Michel Semenowitch rentrait aussi. Une servante avait préparé le samovar, et l'on se mit à table.

Michel Semenowitch prit une tasse de thé, alluma sa pipe et fit appeler le starosta.

– Eh bien ! comment vont les choses ? lui demanda-t-il ; as-tu exécuté mes ordres ? Les paysans sont-ils à la charrue ?

– J'ai fait comme vous me l'aviez commandé, Michel Semenowitch.

– C'est bien ; t'ont-ils obéi ?

– Tous, je les ai conduits chacun à la place qu'ils doivent labourer.

– Tu les a conduits ! Mais ces fainéants travaillent-ils, au moins ? Va-t'en voir ce qu'ils font, et dis-leur que j'irai tantôt voir moi-même ce qu'ils ont fait. J'entends qu'à deux ils aient fait au moins *une dessjatine*, et gare, si l'ouvrage n'est pas bon. Si je trouve un coupable, ce n'est pas la sainteté du jour qui me retiendra !

– Vos volontés sont des ordres.

Le starosta allait s'éloigner à la hâte, mais Michel Semenowitch le rappela. Malgré tout, le cruel intendant n'était pas tranquille ; il s'agitait comme s'il eût été sur des épines. Sa langue tournait entre ses dents, il avait encore quelque chose à dire et qui l'embarrassait. Il fit : « En

effet ! » et ajouta :

– Encore un mot. Écoute un peu les discours de ces fainéants et tâche de savoir ce qu'ils disent de moi. Si ces marauds tiennent de méchants propos sur mon compte, tu me les rapporteras fidèlement. Ah ! je les connais, les drôles ! Bien manger et bien boire et s'étendre sur leurs peaux de mouton, voilà ce qu'il leur faut. Qu'on laisse passer le bon moment pour les travaux, cela leur est bien égal. Ainsi donc, écoute bien leurs propos sans en avoir l'air, et rapporte-moi ce que chacun d'eux peut dire. Il faut que je sache tout, jusqu'à la moindre de leurs paroles. Va, ouvre les oreilles et prends garde de me cacher quelque chose.

Le starosta tourna sur ses talons et remonta aussitôt à cheval pour se rendre auprès des paysans.

La femme de Michel, qui avait tout entendu, s'approcha de son mari d'un air tendre et suppliant. C'était une femme d'un caractère doux et dont le cœur souffrait de toutes les cruautés exercées sur de pauvres paysans ; elle les prenait

sous sa protection, et, souvent, elle réussissait à calmer les fureurs de son mari. Elle lui adressa la prière de son cœur angoissé :

– Ami de mon âme, petit Michel, lui dit-elle d'un ton caressant, n'oublie pas que c'est jour de grande fête, le saint jour consacré à Dieu, et ne commets pas un si grand péché. Je t'en prie, mon ami, pour l'amour de Jésus, laisse les paysans libres aujourd'hui.

Mais Michel Semenowitch ne se laissa pas toucher par les paroles de sa femme ; il répondit avec un rire méchant et en la menaçant du doigt :

– Il y a longtemps que tes reins n'ont senti le fouet, cela se voit ; si tu veux me pousser à bout, tu n'as qu'à te mêler ainsi des choses auxquelles tu n'entends rien.

– Mechenka, mon tendre ami, ne repousse pas mon conseil. Si tu savais le mauvais rêve que j'ai fait ! Tu étais si misérable, si misérable ! Oh ! c'était épouvantable ; je t'en prie, ne force pas les paysans à travailler aujourd'hui, un saint jour de fête !

– Par tous les diables, me laisseras-tu tranquille, sotte femme ! N'abuse pas plus longtemps de ma patience et tais-toi, ou sinon ta large bedaine fera connaissance avec le knout ! Ce sera une autre chanson alors !

En disant cela, l'intendant tombait comme un fou furieux sur sa femme et lui appliquait un violent coup sur la bouche avec la tête de sa pipe. Puis il la chassa en lui ordonnant, d'un ton brutal, de faire apporter le dîner.

On lui servit une soupe froide, des piroggis à la viande, un plat de choucroute et de porc rôti, et un pouding à la crème. Il s'en gobergea comme un prince et arrosa le tout d'un bon coup de kirsch. Les piroggis étaient si bons qu'il en mangea même en guise de dessert ; il fit venir ensuite la cuisinière, et, sur son ordre, celle-ci se mit à entonner un couplet joyeux, qu'il accompagna lui-même en pinçant de la guitare à sa façon.

C'est ainsi que cet homme faisait sa digestion, bien dispos, ne se souciant ni de Dieu ni des hommes. Peu à peu ses doigts s'arrêtèrent sur les

cordes de l’instrument, et il se mit à plaisanter avec la jolie cuisinière.

Le retour du starosta mit brusquement fin à ce duo. Ayant fait une profonde révérence, il attendit l’ordre de parler.

– Eh bien ! que font ces drôles ? avancent-ils ? leur tâche sera-t-elle achevée à l’heure fixe ?

– Ils en ont fait déjà plus de la moitié.

– Et la charrue a passé partout ? Il n’y a point de place oubliée ?

– Je n’en ai point su découvrir. Le travail est bon, ils ont peur et...

– Dis-moi un peu, est-ce qu’ils labourent assez profond en remuant bien la terre ?

– C’est une terre légère, elle s’envole comme de la poussière.

L’intendant se tut un moment, absorbé dans sa pensée inquiète.

– C’est bien, reprit-il, mais tu ne me dis pas ce que les paysans pensent de moi. Ils m’arrangent bien sans doute ? Conte-moi un peu leurs jolis

propos.

Le starosta hésitait à répondre, mais l'intendant, avec colère, lui intima l'ordre de parler.

– Je veux que tu me dises tout, s'écria-t-il ; ce ne sont pas tes discours, mais les leurs que je veux entendre. Si tu me dis la vérité, tu auras ta récompense. Mais si tu t'avises de me cacher quoi que ce soit, tu sentiras le knout. Crois-tu que je me gênerai plus avec toi qu'avec les autres ? Allons, Kajuscha, verse-lui un verre d'eau-de-vie pour lui délier la langue.

La cuisinière obéit, versa un plein verre de kirsch et le tendit au starosta. Celui-ci murmura une santé, avala la liqueur d'un seul trait et essuya ses lèvres en se disposant à répondre. « Advienne que pourra, se dit-il en lui-même. Ce n'est pas ma faute si l'on ne chante pas ses louanges ; puisqu'il veut la vérité, il l'entendra. »

Après s'être ainsi donné de courage, il commença :

– Les paysans murmurent, Michel

Semenowitch, ils font entendre des plaintes amères.

– Mais parle donc ! que disent-ils ?

– Les uns disent que tu ne crois pas en Dieu.

L'intendant éclata de rire.

– Quel est celui de ces gueux qui dit cela ?

– Tous le disent. Tu te serais donné au démon, à ce qu'ils prétendent.

L'intendant eut un nouvel éclat de rire.

– Joli ! très joli ! fit-il. Mais explique-toi sur le compte de chacun individuellement. Que disait Waska, par exemple ?

Le starosta avait des parents et des amis qu'il voulait ménager, mais quant à Wassili, il était à couteau tiré avec lui depuis des années.

– Wassili, fit-il sans hésitation, jure et tempête plus que tous les autres.

– Bien ; mais parle, je veux que tu me répètes ses propres paroles.

– Elles sont effrayantes : je tremble rien que d'y penser. Il vous menace et dit qu'un homme

tel que vous ne peut manquer de finir par une mort violente.

– Peste ! comme il y va ! un vrai héros que ce Wassili, fit l'intendant, que cette confidence mettait toujours plus en gaieté. Eh ! parbleu, que tarde-t-il ? Que fait-il à bayer aux corneilles, au lieu de me rompre le cou de suite ? C'est que probablement le vantard ne trouve pas la chose si aisée. Attends un peu, Waska, mon petit Waska, nous reparlerons de cela à nous deux... Passons à un autre... Et ce chien de Tiscka, qu'est-ce qu'il aboie ?

– Tous ont tenu de mauvais discours.

– Oui, mais je te l'ai déjà dit, je veux être renseigné sur chacun en particulier.

– Il me répugne de répéter leurs propos.

– Voyez-vous, quelle délicatesse ! Ah ça ! parleras-tu à la fin ?

– Ils voudraient que la panse vous crève et qu'on en voie sortir les tripes !

Ce propos provoqua un redoublement de gaieté chez l'intendant, qui riait à s'en tenir les

côtes.

– Nous verrons bien qui de moi ou de ces mannequins montrera le premier ses tripes. Qui a dit cela ? Fischka sans doute ?

– Personne n'a dit une bonne parole, tous ont des menaces et des injures à la bouche, c'est à qui en dira le plus.

– Je te crois. Et Petruska Michejew, l'hypocrite, avec ses propos mielleux, m'injurie comme les autres, je pense ?

– Non, Michel Semenowitch, aucun mauvais propos n'est sorti de sa bouche.

– Alors que disait-il ?

– Seul d'entre tous, il restait silencieux. Un fameux original celui-là, vous n'imagineriez jamais ce que j'ai vu ; non, je n'en croyais pas mes yeux.

– Quoi donc ?

– Une chose étrange. Les paysans n'en revenaient pas.

– Bourreau ! auras-tu bientôt fini de me dire ce

que tu as vu ?

– Il labourait sur le flanc de la colline. Comme j'approchais, des accents émus et touchants frappèrent mon oreille. Notre homme chantait un pieux cantique. C'était solennel et merveilleusement beau. Puis, sur le bois de la charrue, entre ses deux cornes, il me sembla voir une petite lumière vacillante...

– Et après ?...

– C'était bien une lumière en effet. Plus j'approchais, plus je la voyais brillante, et je reconnus bientôt... un cierge ! un de ces petits cierges qu'on vend pour cinq kopecks à la porte des églises. Il était fixé sur le bois de la charrue et sa flamme voltigeait, joyeuse, au souffle du vent. Le paysan, dans son sarrau du dimanche, marchait paisiblement derrière la charrue, et poursuivait son vigoureux labeur en chantant le saint cantique du jour de la Résurrection. Devant moi, il a secoué sa charrue, tourné le soc et recommencé un nouveau sillon, et la petite flamme, si claire, brûlait toujours.

– Que t'a-t-il dit ?

– Un mot à peine. En m'apercevant, il m'a fait souhaiter de bonnes Pâques et s'est remis à chanter.

– Et vous n'avez pas échangé d'autres paroles ?

– Non, je ne savais vraiment que lui dire de son action. Les autres paysans riaient et se moquaient de lui. « Pauvre fou, lui disaient-ils, tu as beau psalmodier, tes cantiques n'empêchent pas que tu travailles aujourd'hui ; il t'en faudra des prières et des pénitences pour te laver de ce péché-là ! »

– Et que répondait Michejew ?

– Il s'interrompait, leur répétant les paroles de l'Évangile : « Paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes ; » puis il poussait ses chevaux et recommençait. Et la petite flamme joyeuse se balançait toujours au souffle du vent.

L'intendant ne riait plus, ; il baissait la tête ; la guitare était tombée de ses mains ; une sombre pensée s'était emparée de lui.

Il resta un moment plongé dans un noir

silence, puis, ayant congédié le starosta et la cuisinière, il se hâta de se mettre au lit, où on l'entendit pousser des gémissements et s'agiter comme s'il eût eu à tirer d'une ornière un char de foin embourbé. Sa femme vint, tout inquiète, lui demander ce qu'il avait, mais elle eut beau prier et supplier, elle ne put tirer de lui d'autres mots que ceux-là, qu'il répétait constamment :

– Il m'a vaincu ! quelque chose m'a saisi ; c'est mon tour maintenant !

Sa femme lui adressait de tendres exhortations.

– Reprends courage, mon ami, lui disait-elle, lève-toi, et va congédier ces pauvres paysans. Tout peut se réparer. D'où vient qu'un rien peut ainsi t'abattre, toi qui as commis sans broncher tant d'actions effrayantes ?

– Je suis perdu ! Il m'a vaincu, continuait-il en gémissant. Tâche seulement de t'en tirer saine et sauve ; mon chagrin est trop grand pour que tu puisses le comprendre !

Et dans l'angoisse de son cœur, le malheureux

se tournait et se retournait dans le lit.

Le lendemain il reprit le cours de ses occupations ordinaires ; mais comme il était changé ! Michel Semenowitch était méconnaissable, le chagrin lui rongeait le cœur. Il traîna dès lors sa triste existence en laissant aller les choses à la dérive, et en restant de préférence oisif au logis.

Le seigneur étant venu visiter ses terres, il fit appeler son intendant.

On lui répondit qu'il était malade ; à un nouvel appel il reçut la même réponse, mais il ne tarda pas à savoir que Michel était devenu un ivrogne renforcé, et, du coup, il le dépouilla de sa charge.

Depuis ce moment, Michel Semenowitch mena une vie oisive, et son esprit s'assombrit de plus en plus ; le reste de son avoir s'en alla en boisson, et le malheureux finit par tomber si bas qu'il en vint à dérober à sa femme de vieux draps pour les donner au cabaretier en échange d'un verre d'eau-de-vie.

Les paysans, pour qui il avait été si dur, finirent même par avoir pitié de sa misère, ils lui donnaient de l'argent, pour qu'il pût boire et noyer son chagrin.

Il ne vécut pas longtemps de cette existence bestiale ; au bout d'une année à peine, l'eau-de-vie lui avait donné le coup de la mort.

Histoire vraie

Dieu voit la vérité, mais il ne la dit pas tout de suite.

Dans la ville de Vladimir vivait un jeune marchand du nom d'Aksénov. Il possédait deux boutiques et une maison.

D'un extérieur avenant, Aksénov était blond, frisé, ami de la liesse et des refrains. Dans sa jeunesse, il buvait beaucoup, et quand il avait bu il faisait du tapage. Mais une fois marié, il ne but plus que bien rarement.

Un jour d'été, Aksénov décida de se rendre à la foire de Mijni-Novogorod. Comme il faisait ses adieux aux siens, sa femme lui dit :

– Ivan Dmitriévitch, ne t'en va pas aujourd'hui. J'ai fait un mauvais rêve sur toi.

Aksénov se mit à rire et dit :

– Tu as peur que je ne fasse quelque folie à la foire.

La femme répondit :

– Je ne sais pas au juste moi-même de quoi j'ai peur. Seulement j'ai fait un mauvais rêve. Je

t’ai vu : tu venais de la ville, tu as ôté ton chapeau, et tout à coup j’ai vu ta tête toute blanche.

Aksénov se mit à rire de plus belle.

– Eh bien ! c’est un bon signe. Va, je ferai de bonnes affaires et t’apporterai de beaux cadeaux.

Il prit congé des siens et partit.

À mi-chemin, il rencontra un marchand de sa connaissance et s’arrêta avec lui pour la couchée. Ils prirent le thé ensemble et allèrent se coucher dans deux chambres contiguës. Aksénov n’était pas un grand dormeur. Il se réveilla au milieu de la nuit, et, pour voyager plus à son aise pendant la fraîcheur, il réveilla le *yamschtschik*[1] et lui donna l’ordre d’atteler. Puis il entra dans l’isba toute noire, paya le patron et partit.

Après avoir fait une quarantaine de verstes, il s’arrêta de nouveau pour laisser manger les chevaux, se reposa lui-même dans l’auberge, sortit sur le perron vers l’heure du dîner et fit

[1] Postillon.

préparer le samovar. Il prit une guitare et se mit à jouer. Tout à coup arrive une troïka avec sa sonnette ; un *tchinovnik*[1] en descend avec deux soldats, s'approche d'Aksénov et lui demande qui il est et d'où il vient. Aksénov s'exécute et l'invite à prendre le thé avec lui. Mais le tchinovnik continue à le presser de questions :

– Où a-t-il dormi la nuit dernière ? Était-il seul avec le marchand ? Pourquoi a-t-il quitté l'auberge si précipitamment ?

Aksénov, surpris de cet interrogatoire, raconta ce qui lui était arrivé ; puis il dit :

– Pourquoi m'en demandez-vous si long ? Je ne suis ni un voleur ni un brigand. Je voyage pour mes affaires et on n'a pas à m'interroger.

Alors le tchinovnik appela les soldats et dit :

– Je suis l'*ispravnik*[2], et si je te questionne, c'est parce que le marchand avec lequel tu as passé la nuit dernière a été égorgé. Montre tes effets... Et vous autres, fouillez-le.

---

[1] Fonctionnaire de l'État.

[2] Commissaire de police.

On entra dans l'isba, on prit sa malle avec son sac, on les ouvrit, on chercha partout. Soudain l'ispravnik sortit du sac un couteau et s'écria :

– À qui ce couteau ?

Aksénov regarda, vit un couteau taché de sang ; c'était de son sac qu'on l'avait retiré, et la terreur l'envahit.

– Et pourquoi ce sang sur le couteau ?

Aksénov voulut répondre, mais il ne pouvait articuler un seul mot.

– Moi... je ne sais pas... moi... un couteau... moi... il n'est pas à moi.

Alors l'ispravnik dit :

– On a trouvé ce matin le marchand égorgé dans son lit. Hors toi, personne n'a pu commettre le crime. L'isba était fermée en dedans, et, dans l'isba, personne que toi. Voilà, de plus, un couteau taché de sang qu'on a trouvé dans ton sac. D'ailleurs, ton crime se lit sur ton visage. Avoue tout de suite comment tu l'as tué, combien d'argent tu as volé.

Aksénov jure Dieu que ce n'est pas lui le

coupable ; qu'il n'a pas vu le marchand depuis qu'il a pris le thé avec lui, qu'il n'a que son propre argent, 8000 roubles, et que le couteau n'est pas à lui. Mais sa voix s'étranglait, son visage était devenu pâle et il tremblait de peur comme un coupable.

L'ispravnik ayant appelé les soldats, ordonna de le lier et de le placer dans la voiture. Lorsqu'on l'eut mis dans la voiture, les pieds garrottés, Aksénov se signa et pleura. On lui prit tous ses effets avec son argent, et on l'envoya à la prison de la ville voisine. On fit faire une enquête à Vladimir ; tous les marchands et habitants déclarèrent qu'Aksénov, quoique ayant aimé dans sa jeunesse à boire et à s'amuser, était un honnête homme. Puis l'affaire se jugea ; on l'accusait d'avoir tué le marchand de Biazan et de lui avoir volé 20,000 roubles.

La femme d'Aksénov était dans la désolation et ne savait que penser. Ses enfants étaient tout petits ; l'un d'eux tétait encore. Elle les prit tous avec elle et se rendit dans la ville où son mari était emprisonné. D'abord on lui refusa de voir

son mari, puis, sur ses instances, on le lui permit. En l'apercevant dans son costume de la prison, enchaîné, confondu avec des brigands, elle tomba par terre et ne put, de quelque temps, revenir à elle. Puis elle posa ses enfants auprès d'elle, s'assit à côté d'Aksénov, lui rendit compte des affaires du ménage et lui demanda le récit de tout ce qui lui était arrivé. Il lui raconta tout. Et elle dit :

– Comment faire à présent ?

– Il faut aller supplier le tzar, répondit-il. Car cela ne se peut pas, que l'innocent soit puni.

Sa femme lui dit alors qu'elle avait adressé une supplique au tzar ; « mais elle ne lui aura pas été transmise », dit-elle.

Aksénov ne répondit pas et resta accablé.

Et sa femme lui dit :

– Il n'était pas vain, le rêve que je fis, t'en souviens-tu, quand je te vis avec des cheveux blancs. Te voilà véritablement tout blanchi par le chagrin. Tu n'aurais pas dû partir alors.

Elle se mit à lui passer la main dans les

cheveux, et dit :

– Vania[1], cher ami, dis la vérité à ta femme. N'est-ce pas toi qui l'as tué ?

Et Aksénov dit :

– Et toi aussi, tu le penses !

Il cacha son visage dans ses mains et pleura.

Un soldat parut ; il annonça à la femme et aux enfants qu'il était temps de se retirer. Aksénov dit pour la dernière fois adieu à sa famille.

Quand sa femme fut partie, il repassa dans son esprit la conversation qu'ils venaient d'avoir. En se rappelant que sa femme y croyait aussi, elle, et lui avait demandé si ce n'était pas lui qui avait tué le marchand, il se dit :

– Dieu seul connaît la vérité ; c'est Lui qu'il faut implorer. Attendons sa miséricorde.

Et depuis ce moment, Aksénov cessa d'envoyer des suppliques, ferma son âme à l'espoir, et ne fit plus que prier Dieu.

---

[1] Diminutif d'Ivan.

Le jugement condamna Aksénov au knout et, ensuite, aux travaux forcés. C'est ce qui fut fait.

On le battit du knout et, quand les blessures se furent cicatrisées, on l'envoya avec d'autres forçats en Sibérie.

En Sibérie, aux travaux forcés, Aksénov resta vingt-six ans. Ses cheveux devinrent blancs comme de la neige, et sa longue barbe grise tomba droit. Toute sa gaieté disparut. Il se voûtait, commençait à se traîner, parlait peu, ne riait jamais et priait souvent Dieu.

En prison, Aksénov apprit à faire des bottes.

Avec l'argent ainsi gagné, il acheta un Martyrologue, qu'il lisait lorsqu'il y avait de la lumière dans son cachot. Les jours de fête, il se rendait à la chapelle de la prison, lisait les Apôtres et chantait au chœur : il avait toujours sa jolie voix. Les autorités l'aimaient pour sa docilité ; ses compagnons l'avaient en grande estime et l'appelaient « grand-père » et « homme de Dieu ». Quand les prisonniers avaient quelque chose à demander, c'était toujours par Aksénov qu'ils faisaient présenter leur requête et, quand

les forçats se prenaient de querelle, c'était encore Aksénov qu'ils choisissaient comme arbitre.

De sa maison, personne n'écrivait à Aksénov, il ignorait si sa femme et ses enfants vivaient encore.

Un jour on amena au bagne de nouveaux forçats. Le soir, les anciens demandèrent aux nouveaux de quelles villes, de quels villages ils venaient, et pour quelles causes. Aksénov s'était approché, lui aussi, et, la tête baissée, il écoutait ce qui se disait. L'un des nouveaux forçats était un vieillard d'une soixantaine d'années, d'une haute stature, à barbe grise et taillée. Il racontait les motifs de sa condamnation.

– C'est ainsi, mes frères, disait-il. On m'a envoyé ici pour rien. J'ai dételé un cheval d'un traîneau : on m'a saisi, en disant que je volais. Et moi j'ai dit : « Je ne voulais qu'aller plus vite ; vous voyez bien que j'ai lâché le cheval... D'ailleurs le yamschtschik est mon ami... Il n'y a donc pas délit. » – « Non, me dit-on, tu l'as volé. » Et ils ne savaient ni où ni quand j'avais volé. Certes, j'avais commis des méfaits qui

auraient dû me conduire ici depuis longtemps. Mais on ne put jamais me prendre sur le fait. Et aujourd'hui, c'est contre toute loi que l'on me déporte ici. Mais attendons... J'ai déjà été en Sibérie, mais je n'y suis pas resté longtemps...

– Et d'où viens-tu ? demanda l'un des forçats.

– Je suis de la ville de Vladimir. Je suis un *meschtschanine*[1] de cette localité. Je m'appelle Makar, et, du nom de mon père, Sémionovitch.

Aksénov leva la tête et demanda :

– Eh ! Sémionovitch, n'as-tu pas entendu parler, à Vladimir-la-Ville, des marchands Aksénov ? Vivent-ils encore ?

– Comment donc ! mais ce sont de riches marchands, quoique leur père soit en Sibérie... Il aura sans doute péché, comme nous autres.

Aksénov n'aimait pas à parler de son malheur. Il soupira et dit :

– C'est pour mes péchés que je suis au bagne depuis vingt-six ans.

---

[1] Petit bourgeois, boutiquier.

Makar Sémionovitch demanda :

– Et pour quels péchés ?

– C'est que je le méritais, répondit simplement Aksénov.

Il ne voulut rien dire de plus. Mais les autres forçats, ses compagnons, racontèrent aux nouveaux pourquoi Aksénov se trouvait en Sibérie ; comment pendant le voyage, quelqu'un avait assassiné un marchand et placé dans les effets d'Aksénov un couteau taché de sang, et comment, à cause de cela, on l'avait injustement condamné.

En entendant cela, Makar Sémionovitch jeta un regard sur Aksenov, frappa ses genoux avec ses mains, et s'écria :

– Oh ! quel prodige ! Voilà un prodige ! Ah ! tu as bien vieilli, petit grand-père !

On lui demanda pourquoi il s'étonnait ainsi, où il avait vu Aksénov : mais Makar ne répondit pas ; il dit seulement :

– Un prodige, frères, que le sort nous ait réunis ici.

Sur ces mots, Aksénov jugea que cet homme devait être l'assassin, et il lui dit :

– As-tu déjà entendu parler de cette affaire, Sémionovitch, ou bien m'as-tu déjà vu ailleurs qu'ici ?

– Comment donc ? J'en ai entendu parler : *la terre est pleine d'oreilles*.[1] Mais il y a déjà bien longtemps que cette affaire est arrivée, et, ce qu'on m'en a dit, je l'ai oublié, dit Makar Sémionovitch.

– Peut-être as-tu appris qui a tué le marchand ? interrogea Aksénov.

Makar se mit à rire et dit :

– Mais celui dans le sac duquel on a trouvé le couteau, c'est sans doute lui qui a tué. Si c'est quelqu'un qui a placé le couteau dans tes effets... pas surpris, pas voleur. Et d'ailleurs, comment aurait-il pu placer le couteau dans ton sac ? Tu l'avais à ta tête ; tu aurais entendu.

En entendant ces paroles, Aksénov vit bien

---

[1] Locution proverbiale russe.

que c'était ce même homme qui avait tué le marchand. Il se leva et s'en alla. Toute cette nuit, Aksénov ne put dormir.

Il tomba dans un accablement profond. Il eut alors des rêves : tantôt, c'était sa femme qu'il voyait comme elle était en l'accompagnant lors de la dernière foire ; il la voyait, encore vivante, son visage, ses yeux ; il l'entendait parler et rire ; tantôt ses enfants lui apparaissaient comme ils étaient alors, tout petits, l'un enveloppé d'un manteau fourré, l'autre au sein. Et il se revoyait lui-même comme il était alors, gai, jeune, assis et jouant de la guitare, et il se rappelait la place infamante où on l'avait fouetté, et le bourreau, et la foule tout autour, et les fers, et les forçats, et ses vingt-six ans de prison. Il songea à sa vieillesse ; et un chagrin à se donner la mort envahit Aksénov.

– Et tout cela à cause de ce brigand ! pensa-t-il.

Et il se sentit pris d'une telle colère contre Makar, qu'il voulait sur l'heure périr lui-même pourvu qu'il se vengeât. Il priait toute la nuit sans

pouvoir se calmer. Dans la journée il ne s'approchait jamais de Makar Sémionovitch, et ne le regardait jamais.

Ainsi se passèrent quinze jours. Les nuits, Aksénov ne pouvait pas dormir, et il était en proie à un tel ennui, qu'il ne savait où se mettre. Une fois, pendant la nuit, comme il était à se promener dans la prison, il s'aperçut que derrière un des lits de planche il tombait de la terre. Il s'arrêta pour voir ce que c'était. Tout à coup Makar Sémionovitch sortit vivement de dessous le lit et regarda Aksénov avec une expression d'épouvante. Aksénov voulut passer pour ne pas le voir, mais Makar le saisit par la main et lui raconta comment il creusait un trou dans le mur, comment tous les jours il emportait de la terre dans ses bottes pour la jeter dans la rue quand on les menait au travail. Et il ajouta :

– Seulement, garde le silence, vieillard. Je t'emmènerai avec moi ; si tu parles, on me fouettera jusqu'au bout, mais tu me le payeras : je te tuerai.

En apercevant celui qui l'avait perdu, Aksénov

trembla de colère, il retira sa main et dit :

– Je n'ai pas envie de me sauver, et toi, tu n'as pas besoin de me tuer ; tu m'as tué déjà, il y a longtemps. Quant à te dénoncer ou non, c'est Dieu qui décidera.

Le lendemain, quand on mena les forçats au travail, les soldats remarquèrent que Makar vidait ses bottes de terre ; ils firent des recherches dans la prison et trouvèrent le trou. Le chef arriva, et demanda qui avait creusé le trou. Tous niaient. Ceux qui savaient ne voulaient point trahir Makar, car ils n'ignoraient pas qu'il serait, pour cela, battu jusqu'à la « demi-mort ». Alors le chef s'adressa à Aksénov :

– Vieillard, dit-il, toi qui es un homme juste, dis-moi devant Dieu qui a fait cela !

Makar Sémionovitch demeurait impassible, il regardait le chef sans se détourner vers Aksénov. Quant à Aksénov, ses bras et ses lèvres tremblaient, il ne pouvait proférer une seule parole.

– Me taire ! pensait-il ; mais pourquoi lui

pardonner, puisque c'est lui qui m'a perdu ! Qu'il me paie ma torture. Parler... c'est vrai qu'on le fouettera jusqu'au bout... Et si ce n'est pas lui, s'il n'est pas l'assassin que je pense... Et puis, cela me soulagerait-il ?

Le chef renouvela sa demande.

Aksénov regarda Makar Sémionovitch et dit :

– Je ne peux pas le dire, Votre Noblesse, Dieu ne me permet pas de le dire ; et je ne vous le dirai pas. Faites de moi ce qu'il vous plaira : vous êtes le maître.

Malgré tous les efforts du chef, Aksénov ne dit plus rien. Et ce fut ainsi qu'on ne put savoir qui avait creusé le trou.

La nuit suivante, comme Aksénov, étendu sur son lit de planche, allait s'assoupir, il entendit quelqu'un s'approcher de lui et se mettre à ses pieds. Il regarda dans l'obscurité et reconnut Makar. Aksénov lui dit :

– Qu'as-tu encore besoin de moi ? Que fais-tu là ?

Makar Sémionovitch gardait le silence.

Aksénov se leva et dit :

– Que veux-tu ? Va-t-en, ou j'appelle le gardien.

Makar se pencha sur Aksénov, tout près de lui, et lui dit à voix basse :

– Ivan Dmitriévitch, pardonne-moi !

– Quoi ! que te pardonnerai-je ? fit Aksénov.

– C'est moi qui ai tué le marchand, et c'est moi qui ai placé le couteau dans ton sac. Je voulais te tuer aussi, mais à ce moment on a fait du bruit dans la cour, j'ai mis le couteau dans ton sac et je me suis sauvé par la fenêtre.

Aksénov gardait le silence et ne savait que dire.

Makar Sémionovitch se laissa glisser du lit, se prosterna jusqu'à terre et dit :

– Ivan Dmitriévitch, pardonne-moi, au nom de Dieu, pardonne-moi. Je vais déclarer que c'est moi qui ai tué le marchand, on te rendra la liberté et tu retourneras chez toi.

Et Aksénov dit :

– Cela t’est facile à dire. Mais moi, j’ai trop longtemps souffert ici. Où irais-je à présent ?... Ma femme est morte, mes enfants m’ont oublié. Je n’ai plus nulle part où aller.

Makar restait toujours prosterné. Il frappait de sa tête la terre en disant :

– Ivan Dmitriévitch, pardonne-moi. Quand on m’a battu du knout, cela me fut moins douloureux que de te voir ainsi... Et tu as encore eu pitié de moi, tu ne m’as pas dénoncé. Pardonne-moi, au nom du Christ, pardonne au malfaiteur maudit.

Et il se remit à sangloter.

En entendant pleurer Makar Sémionovitch, Aksénov se mit à pleurer lui-même, et dit :

– Dieu te pardonnera ! Peut-être suis-je cent fois pire que toi.

Et il sentit soudain une joie inonder son âme. Il cessa alors de regretter sa maison ; il ne désirait plus de quitter sa prison, et ne songeait qu’à sa dernière heure.

Makar Sémionovitch n’écouta pas Aksénov, et

se déclara le coupable. Lorsque arriva l’ordre de mettre en liberté Aksénov, Aksénov était déjà mort.

D’où vient le mal

Un ermite vivait dans la forêt, sans avoir peur des bêtes fauves. L'ermite et les bêtes fauves conversaient ensemble et ils se comprenaient.

Un jour, l'ermite s'était étendu sous un arbre ; là s'étaient aussi réunis, pour passer la nuit, un corbeau, un pigeon, un cerf et un serpent. Ces animaux se mirent à disserter sur l'origine du mal dans le monde.

Le corbeau disait :

– C'est de la faim que vient le mal. Quand tu manges à ta faim, perché sur une branche et croassant, tout te semble riant, bon et joyeux ; mais reste seulement deux journées à jeun, et tu n'auras même plus le cœur de regarder la nature ; tu te sens agité, tu ne peux demeurer en place, tu n'as pas un moment de repos ; qu'un morceau de viande se présente à ta vue, c'est encore pis, tu te jettes dessus sans réfléchir. On a beau te donner des coups de bâton, te lancer des pierres ; chiens et loups ont beau te happer, tu ne lâches pas.

Combien la faim en tue ainsi parmi nous ! Tout le mal vient de la faim.

Le pigeon disait :

– Et pour moi, ce n'est pas de la faim que vient le mal ; tout le mal vient de l'amour. Si nous vivions isolés, nous n'aurions pas tant à souffrir : tandis que nous vivons toujours par couples ; et tu aimes tant ta compagne, que tu n'as plus de repos, tu ne penses qu'à elle : A-t-elle mangé ? A-t-elle assez chaud ? Et quand elle s'éloigne un peu de son ami, alors tu te sens tout à fait perdu ; tu es hanté par la pensée qu'un autour l'a emportée, ou qu'elle a été prise par les hommes. Et tu te mets à sa recherche, et tu tombes toi-même dans la peine, soit dans les serres d'un autour, soit dans les mailles d'un filet. Et si ta compagne est perdue, tu ne manges plus, tu ne bois plus, tu ne fais plus que chercher et pleurer. Combien il en meurt ainsi parmi nous ! Tout le mal vient, non pas de la faim, mais de l'amour.

Le serpent disait :

– Non, le mal ne vient ni de la faim, ni de

l’amour, mais de la méchanceté. Si nous vivions tranquilles, si nous ne nous cherchions pas noise, alors tout irait bien : tandis que, si une chose se fait contre ton gré, tu t’emportes, et tout t’offusque ; tu ne songes qu’à décharger ta colère sur quelqu’un ; et alors, comme affolé, tu ne fais que siffler et te tordre, et chercher à mordre quelqu’un. Et tu n’as plus de pitié pour personne ; tu mordrais père et mère ; tu te mangerais toi-même ; et ta fureur finit par te perdre. Tout le mal vient de la méchanceté.

Le cerf disait :

– Non, ce n’est ni de la méchanceté, ni de l’amour, ni de la faim que vient tout le mal, mais de la peur. Si on pouvait ne pas avoir peur, tout irait bien. Nos pieds sont légers à la course, et nous sommes vigoureux. D’un petit animal, nous pouvons nous défendre à coups d’andouillers ; un grand, nous pouvons la fuir : mais on ne peut pas ne pas avoir peur. Qu’une branche craque dans la forêt, qu’une feuille remue, et tu trembles tout à coup de frayeur ; ton cœur commence à battre, comme s’il allait sauter hors de ta poitrine ; et tu

te mets à voler comme une flèche. D'autres fois, c'est un lièvre qui passe, un oiseau qui agite ses ailes, ou une brindille qui tombe ; tu te vois déjà poursuivi par une bête fauve, et c'est vers le danger que tu cours. Tantôt, pour éviter un chien, tu tombes sur un chasseur, tantôt, pris de peur, tu cours sans savoir où, tu fais un bond, et tu roules dans un précipice où tu trouves la mort. Tu ne dors que d'un œil, toujours sur le qui-vive, toujours épouvanté. Pas de paix ; tout le mal vient de la peur.

Alors l'ermite dit :

– Ce n'est ni de la faim, ni de l'amour, ni de la méchanceté, ni de la peur que viennent tous nos malheurs : c'est de notre propre nature que vient le mal ; car c'est elle qui engendre et la faim, et l'amour, et la méchanceté, et la peur.

Le filleul

Légende populaire

Vous avez entendu qu'il a été dit :
Oeil pour œil, et dent pour dent.
Mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal...
(*St. Mathieu, ch. V. versets 83 et 87.*)

C'est à Moi qu'appartient la vengeance ;
Je le rendrai, dit le Seigneur.
(*Ép. de St. Paul apôtre aux Hébreux, ch. X. verset 80.*)

I

Il est né chez un pauvre moujik un fils ; le moujik s'en réjouit, il va chez son voisin pour le prier d'être parrain. Le voisin s'y refuse : on n'aime pas aller chez un pauvre diable comme parrain. Il va, le pauvre moujik, chez un autre, et l'autre refuse aussi.

Il a fait le tour du village, mais personne ne veut accepter d'être parrain. Le moujik va dans un autre village ; il rencontre sur la route un passant.

Le passant s'arrêta.

– Bonjour, dit le moujik, où Dieu te porte-t-il ?... Dieu, répond le moujik, m'a donné un enfant, pour le soigner dans son enfance : lui consolera ma vieillesse et priera pour mon âme après ma mort. À cause de ma pauvreté, personne de notre village n'a voulu accepter d'être parrain. Je vais chercher un parrain.

Et le passant dit :

– Prends-moi pour parrain.

Le moujik se réjouit, remercia le passant et dit :

– Qui faut-il maintenant prendre pour marraine ?...

– ...Et pour marraine, dit le passant, appelle la fille du marchand. Va dans la ville : sur la place il y a une maison avec des magasins ; à l'entrée de la maison, demande au marchand de laisser venir sa fille comme marraine.

Le moujik hésitait.

– Comment, dit-il, mon compère, demander cela à un marchand, à un riche ? Il ne voudra pas ; il ne laissera pas venir sa fille.

– Ce n'est pas ton affaire. Va et demande. Demain matin, tiens-toi prêt : je viendrai pour le baptême.

Le pauvre moujik s'en retourna à la maison, attela, et se rendit à la ville chez le marchand. Il laissa le cheval dans la cour. Le marchand vint lui-même au-devant de lui :

– Que veux-tu ? dit-il.

– Mais voilà, monsieur le marchand ! Dieu m'a donné un enfant pour le soigner dans son enfance : lui consolera ma vieillesse et priera pour mon âme après ma mort. Sois bon, laisse ta fille venir comme marraine.

– Et quand le baptême ?

– Demain matin.

– C'est bien. Va avec Dieu. Demain, à la messe du matin, elle viendra.

Le lendemain, la marraine arriva, le parrain arriva aussi, et on baptisa l'enfant.

Aussitôt que le baptême fut terminé, le parrain sortit, sans qu'on eût pu savoir qui il était. Et depuis, on ne le revit plus.

II

L'enfant grandit, et il grandit pour la joie de ses parents : il était fort, et travailleur, et

intelligent, et docile. Le garçon touchait déjà à ses dix ans, quand ses parents le mirent à l'école. Ce que les autres apprennent en cinq ans, le garçon l'apprit en un an : – il n'y avait plus rien à lui apprendre.

Vient la semaine sainte. Le garçon va chez sa marraine pour les souhaits habituels[1]. Il retourne ensuite chez lui et demande :

– Petit père et petite mère, où demeure mon parrain ? Je voudrais bien aller chez lui pour lui souhaiter la fête.

Et le père et la mère lui disent :

– Nous ne savons pas, notre cher petit fils, où demeure ton parrain. Nous en sommes nous-mêmes très chagrinés. Nous ne l'avons pas vu depuis qu'il t'a baptisé. Et nous n'avons pas entendu parler de lui, et nous ne savons pas où il demeure, ni s'il est encore vivant.

---

[1] Tolstoï fait ici allusion aux paroles sacramentelles qu'échangent les Russes en s'embrassant sur la bouche, le jour de Pâques :

– Christ est ressuscité!

– Oui, vraiment ressuscité.

L’enfant salue son père et sa mère.

– Laissez-moi, dit-il, mon petit père et ma petite mère, chercher mon parrain. Je veux le trouver, lui souhaiter la fête.

Le père et la mère laissèrent partir leur fils. Et le garçon se mit à la recherche de son parrain.

III

Le garçon sortit de la maison et s’en alla sur la route. Il marcha une demi-joumée et rencontra un passant.

Il arrêta le passant.

– Bonjour, dit le petit garçon, où Dieu te porte-t-il ?... Je suis allé, continua le garçon, chez ma petite marraine pour lui souhaiter la fête ; et de retour à ma maison, j’ai demandé à mes parents : « Où demeure mon parrain ? Je voudrais lui souhaiter la fête. » Et mes parents m’ont dit : « Nous ne savons pas, petit fils, où demeure ton

parrain. Dès qu'il t'a baptisé, il a pris congé de nous, et nous ne savons rien de lui, et nous ignorons s'il vit encore. » Et voilà, je vais le chercher.

Et le passant dit :

– Je suis ton parrain.

Le garçon se réjouit, il lui souhaita la fête et ils s'embrassèrent.

– Où vas-tu[1] donc, maintenant, mon parrain ? dit le garçon. Si c'est de notre côté, viens dans notre maison, et si tu vas chez toi, je t'accompagnerai.

Et le parrain dit :

– Je n'ai pas le temps maintenant d'aller dans ta maison ; j'ai affaire dans les villages ; mais je rentrerai chez moi demain. Alors tu viendras chez moi.

– Mais comment donc, mon parrain, te trouverai-je ?

---

[1] Mot à mot : *où tiens-tu la rue?*

– Eh bien ! tu marcheras du côté où le soleil se lève, toujours tout droit ; tu arriveras dans une forêt, tu trouveras, au milieu de la forêt, une clairière. Assieds-toi dans cette clairière, repose-toi, et regarde ce qui arrivera. Remarque bien ce que tu verras, et va plus loin. Marche toujours tout droit. Tu sortiras de la forêt, tu trouveras un jardin, et dans le jardin un palais, avec un toit en or. C'est ma maison. Approche-toi vers la grande porte ; j'irai moi-même à ta rencontre.

Cela dit, le parrain disparut aux yeux du filleul.

IV

Le garçon marcha comme lui avait ordonné son parrain. Il marcha, marcha, et arriva dans la forêt. Le garçon trouva une clairière et, au milieu de la clairière, un pin. Il s'assit, le petit garçon, et se mit à regarder. Il vit, attaché à une haute branche, une corde, et attaché à la corde, un gros

morceau de bois de trois pouds[1], et, sous ce morceau de bois, un baquet avec du miel. Le petit garçon n'avait pas encore eu le temps de se demander pourquoi le miel se trouvait là, ainsi que ce morceau de bois attaché, lorsqu'il entendit du bruit dans la forêt ; et il vit arriver des ours. En avant, l'ourse ; après elle un guide d'un an, et, derrière, encore trois petits oursons. L'ourse flaira la brise, et alla vers le baquet ; les petits oursons la suivirent. L'ourse introduisit son museau dans le miel, appela les oursons qui accoururent et se mirent à manger. Le morceau de bois s'écarta un peu, puis revint à sa première position. L'ourse s'en aperçut, et repoussa le bois avec sa patte. Le bois s'écarta encore davantage, revint et frappa les oursons qui dans le dos, qui sur la tête. Les oursons se mirent à crier, et s'éloignèrent. La mère poussa un grondement, saisit de ses deux pattes le morceau de bois au-dessus de sa tête, et le repoussa avec force loin d'elle ; bien haut s'envolait le morceau de bois ; le guide revint vers le baquet, introduisit son

[1] C'est-à-dire, d'un poids de quarante-cinq kilos environ.

museau dans le miel et mangea. Les autres commençaient aussi à se rapprocher ; ils n'avaient pas encore eu le temps d'arriver que le morceau de bois retomba sur le guide, l'atteignit à la tête, et le *tua jusqu'à la mort*.[1]

L'ourse se mit à gronder plus fort qu'auparavant, et repoussa le bois de toutes ses forces. Il monta plus haut que la branche ; même la corde s'infléchit. Vers le baquet arriva l'ourse et les petits oursons avec elle. En haut volait, volait le petit bois ; puis il s'arrêta, et commença à revenir. Plus il descendait, plus vite il allait. Il arriva d'une telle vitesse, qu'en venant sur l'ourse, et la frappant à la tête, il lui fracassa le crâne. L'ourse tomba en tournoyant sur elle-même, étendit ses pattes, et mourut. Les petits oursons s'enfuirent.

[1] C'est-à-dire : l'étendit raide-mort.

V

Le petit garçon tout surpris poursuivit sa route. Il arriva à un grand jardin, et dans le jardin il y avait un grand château avec un toit d'or. Et à la grande porte se tenait le parrain souriant.

Le parrain souhaite la bienvenue à son filleul, l'introduit, et tous deux marchent dans le jardin. Et même en rêve jamais le petit garçon n'a vu splendeurs pareilles à celles de ce jardin. Le parrain fait entrer le garçon dans son palais. Le palais est plus merveilleux encore.

Le parrain conduit le garçon par toutes les pièces toutes plus belles, toutes plus gaies les unes que les autres, et l'amène jusqu'à une porte scellée.

– Vois-tu, dit-il, cette porte ? Elle n'a pas de serrure, elle est scellée seulement. On peut l'ouvrir, mais tu ne dois pas y entrer. Demeure ici tant que tu veux, et promène-toi tant que tu veux et comme tu veux. Jouis de toutes les joies ; il

t’est seulement défendu de franchir cette porte ; et si tu la franchis, rappelle-toi alors ce que tu as vu dans la forêt.

Cela dit, le parrain prit congé de son filleul. Le filleul resta dans le palais et y vécut. Et il y trouvait tant de joie et de charme, qu’au bout de trente ans il pensait y avoir passé seulement trois heures. Et quand ces trente ans se furent ainsi passés, le filleul s’approcha de la porte scellée et pensa :

– Pourquoi le parrain m’a-t-il défendu d’entrer dans cette chambre ? Je vais aller voir ce qu’il y a dedans.

Il poussa la porte, les scellés se brisèrent, et la porte s’ouvrit sans peine. Le filleul franchit le seuil, et vit un salon plus grand, plus magnifique que tous les autres, et, au milieu du salon, un trône en or. Il marcha, le filleul, à travers le salon ; il s’approcha du trône, en gravit les marches et s’y assit. Il s’assit et vit auprès du trône un sceptre qu’il prit entre ses mains. Tout à coup les quatre murs du salon tombèrent. Le filleul, regardant autour de lui, vit le monde

entier, et tout ce que les humains font dans le monde. Et il pensa :

– Je vais regarder ce qui se passe chez nous.

Il regarde tout droit ; il voit la mer : les bateaux marchent. Il regarde à droite, et voit des peuples hérétiques. Il regarde du côté gauche : ce sont des chrétiens, mais non des Russes. Il regarde derrière lui : ce sont nos Russes.

– Je vais maintenant voir si le blé a bien poussé chez nous.

Il regarde son champ, et voit les gerbes qui ne sont pas encore toutes mises en meules. Il se met à compter les meules pour voir s'il y a beaucoup de blé, et il voit une charrette qui passe dans le champ, et un moujik dedans. Le filleul croit que c'est son père, qui vient pendant la nuit enlever son blé. Il reconnaît que c'est Wassili Koudriachov, le voleur, qui roule dans la charrette. Le voleur s'approche des meules, et se met à charger sa charrette. Le filleul est pris de colère, et il s'écrie :

– Mon petit père, on vole les gerbes de ton

champ !

Le père s’éveille en sursaut.

– J’ai vu en rêve, dit-il, qu’on vole les gerbes : je vais aller y voir.

Il monte à cheval et part. Il arrive à son champ et aperçoit Wassili. Il appelle les moujiks. On bat Wassili, on le lie, et on le mène en prison.

Le filleul regarde encore la ville où demeurait sa marraine. Il la voit mariée à un marchand. Il la voit dormir, et son mari se lever, et courir chez une maîtresse. Le filleul crie à la femme du marchand :

– Lève-toi, ton mari fait de mauvaises choses.

La marraine se lève à la hâte, s’habille, trouve la maison où était son mari, l’accable d’injures, bat la maîtresse et renvoie son mari de chez elle.

Il regarde encore sa mère, le filleul, et il la voit couchée dans l’isba. Un brigand entre dans l’isba, et se met à briser les coffres.

La mère s’éveille et pousse un cri. Le brigand saisit alors une hache, la lève au-dessus de la mère : il va la tuer.

Le filleul ne peut se retenir, et lance le sceptre sur le brigand ; il l'atteint juste à la tempe et le tue du coup.

VI

Aussitôt que le filleul a tué le brigand, les murs se dressent de nouveau, et le salon reprend son aspect ordinaire. La porte s'ouvre et le parrain entre. Il s'approche de son filleul, le prend par la main, le fait descendre du trône, et dit :

– Tu n'as pas obéi à mes ordres : la première mauvaise chose que tu as faite, c'est d'avoir ouvert la porte défendue ; la deuxième mauvaise chose que tu as faite, c'est d'être monté sur le trône et d'avoir pris mon sceptre dans ta main ; la troisième mauvaise chose que tu as faite, c'est de t'être mis à juger les gens. L'ourse a une fois repoussé le morceau de bois, elle a dérangé ses oursons. Elle l'a repoussé une autre fois, elle a

tué le guide. Une troisième fois elle l'a repoussé, elle s'est tuée elle-même. C'est ce que tu as fait aussi.

Et le parrain fit monter le filleul sur le trône, et prit le sceptre entre ses mains. Et de nouveau les murs tombèrent, et de nouveau l'on vit.

Et il dit, le parrain :

– Regarde maintenant ce que tu as fait à ton père. Voilà que Wassili a passé un an en prison. Il y a appris tout le mal, et il est devenu tout à fait enragé. Regarde, voilà qu'il vole des chevaux chez ton père, et, tu le vois, il met le feu à la maison. Voilà ce que tu as fait à ton père.

Dès que le filleul eut vu mettre le feu à la maison de son père, le parrain lui voila ce spectacle, et lui ordonna de regarder un autre endroit.

– Voilà, dit-il, le mari de ta marraine. Depuis un an qu'il a quitté sa femme, il s'amuse avec d'autres, tandis qu'elle, après avoir lutté, lutté, a fini par prendre un amant. Et la maîtresse s'est perdue tout à fait. Voilà ce que tu as fait à ta

marraine.

Le parrain voila aussi ce spectacle, et montra au filleul la maison des siens. Et il aperçut sa mère : elle pleurait sur ses péchés, et se repentait, et disait : « Il valait mieux que le brigand me tuât alors : je n'aurais pas fait tant de péchés. »

– Voilà ce que tu as fait à ta mère.

Le parrain voila aussi ce spectacle, et lui dit de regarder en bas. Et le filleul aperçut le brigand : le brigand était tenu par deux gardes devant la prison.

Et il dit, le parrain :

– Cet homme a tué neuf âmes. Il devait lui-même racheter ses péchés. Mais tu l'as tué, et tu t'es chargé de tous ses péchés : c'est maintenant à toi d'en répondre. Voilà ce que tu t'es fait à toi-même... Je te donne un délai de trente ans : va dans le monde, rachète les péchés du brigand. Si tu les rachètes, vous serez libres tous les deux ; mais si tu ne les rachètes pas, c'est toi qui iras à sa place.

Et le filleul dit :

– Mais comment racheter ses péchés ?

Et le parrain lui répondit :

– Quand tu auras détruit dans le monde autant de mal que tu en as fait, alors tu rachèteras tes péchés et ceux du brigand.

Et le filleul demanda :

– Mais comment détruire le mal ?

– Marche tout droit du côté où le soleil se lève, dit le parrain. Tu trouveras un champ, et dans le champ, des gens. Observe ce que font les gens, et apprends-leur ce que tu sais. Puis, marche plus loin, remarque tout ce que tu verras. Le quatrième jour tu arriveras dans une forêt ; dans la forêt, tu trouveras un ermitage ; dans l'ermitage demeure un vieillard. Raconte-lui tout ce qui est arrivé. Il t'enseignera. Quand tu auras fait tout ce que le vieillard t'aura ordonné, alors tu rachèteras tes péchés et ceux du brigand.

Ainsi dit le parrain. Il reconduisit le filleul hors du palais et ferma la porte.

VII

Le filleul partit. Et en marchant il pensait :

– Comment me faut-il détruire le mal dans le monde ? Détruit-on le mal dans le monde en déportant les gens, en les emprisonnant, en leur ôtant la vie ? Comment me faut-il faire pour ne pas prendre le mal sur moi, et ne pas me charger des péchés des autres ?

Il réfléchissait, réfléchissait, le filleul, sans pouvoir résoudre la question.

Il marcha, il marcha ; il arriva dans un champ. Sur ce champ avait poussé du bon blé dru ; et c'était le temps de la moisson. Le filleul vit que dans ce blé un veau s'était aventuré. Les moissonneurs s'en aperçurent ; ils montèrent à cheval et poursuivirent le veau à travers le blé, dans tous les sens. Dès que le veau voulait sortir du blé, arrivait un cavalier, et le veau, prenant peur, entrait de nouveau dans le blé ; et de

nouveau on le poursuivait. La *baba*[1] était là qui pleurait :

– Ils vont éreinter mon veau ! disait-elle.

Et le filleul se mit à dire aux moujiks :

– Pourquoi vous y prenez-vous ainsi ? Vous ne le ferez jamais sortir de cette façon. Sortez tous du blé.

Les moujiks obéirent. La *baba* s'approcha du champ de blé et se mit à appeler : « Tprusi ! Tprusi ! Bourenotchka ! Tprusi ! Tprusi ! »

Le veau tendit l'oreille, écouta, et courut vers la *baba* ; il alla tout droit à elle, et frotta si fort son museau contre elle, qu'elle en faillit tomber. Et les moujiks furent contents, et la *baba* et le veau furent contents.

Le filleul marcha plus loin, et pensa :

– Je vois maintenant que le mal se multiplie par le mal. Plus les gens poursuivent le mal, plus ils l'accroissent. On ne doit donc pas détruire le

---

[1] C'est le nom qu'on donne en Russie aux femmes de moujik.

mal par le mal. Et comment le détruire ? Je ne sais. C'est bien que le veau ait écouté sa maîtresse : mais s'il ne l'avait pas écoutée, comment le faire venir ?

Il réfléchissait, réfléchissait, le filleul, sans pouvoir trouver de solution. Il marcha plus loin.

VIII

Il marcha, il marcha et arriva dans un village. Il demanda à la patronne d'une isba de le laisser coucher dans sa maison. Elle y consentit. Il n'y avait personne dans l'isba, que la patronne en train de nettoyer.

Le filleul entra, monta sur le poêle[1], et se mit à regarder ce que faisait la patronne. Il vit qu'elle lavait toutes les tables et tous les bancs avec des

[1] Les poêles russes sont en briques, assez larges et d'une chaleur assez tempérée pour qu'on puisse s'étendre dessus commodément.

serviettes sales. Elle essuyait la table, et la serviette sale tachait la table. Elle essuyait les taches, et en faisait de nouvelles en essuyant. Elle laissa là la table et se mit à essuyer le banc. La même chose se produisit. Elle salissait tout avec les serviettes sales. Une tache essuyée, une autre apparaissait.

Le filleul regarda, regarda, et dit :

– Qu'est-ce que tu fais donc, patronne ?

– Tu ne vois donc pas que je lave pour la fête ? Mais je ne puis pas y arriver. Tout est sale. Je suis exténuée.

– Mais tu devrais d'abord laver la serviette, et alors tu essuierais.

La patronne obéit, et lava ensuite les tables, les bancs : tout devint propre.

Le lendemain matin, le filleul dit adieu à la patronne et poursuivit sa route. Il marcha, il marcha, et arriva dans une forêt. Il vit des moujiks occupés à façonner des jantes. Le filleul s'approcha, et vit les moujiks tourner ; et la jante ne se façonnait pas.

– Que Dieu vous aide ! dit-il.

– Que le Christ te sauve ! dirent-ils.

Le filleul regarda, et vit que le support, n'étant pas assujetti, tournait avec la jante. Le filleul regarda et dit :

– Que faites-vous donc, frères ?

– Mais voilà : nous ployons des jantes. Et nous les avons déjà deux fois passées à l'eau bouillante ; nous sommes exténués, et le bois ne veut pas ployer.

– Mais vous devriez, frères, assujettir le support : car il tourne en même temps que vous.

Les moujiks obéirent, assujettirent le support, et tout marcha bien.

Le filleul passa une nuit chez eux, et continua sa route. Il marcha toute la journée et toute la nuit. À l'aube, il rencontra des bergers. Il se coucha auprès d'eux, et vit qu'ils étaient en train de faire du feu. Ils prenaient des brindilles sèches, les allumaient, et sans leur donner le temps de prendre, mettaient par-dessus de la broussaille humide. La broussaille se mit à siffler en fumant,

et éteignit le feu. Les bergers prirent de nouveau du bois sec, l'allumèrent, et remirent de la broussaille humide ; et le feu s'éteignit de nouveau. Longtemps les bergers se démenèrent ainsi, sans pouvoir allumer le feu. Et le filleul dit :

– Ne vous hâtez pas de mettre de la broussaille, mais allumez d'abord bien le feu, donnez-lui le temps de prendre ; quand il sera bien enflammé, alors mettez de la broussaille.

Ainsi firent les bergers. Ils laissèrent le feu prendre tout à fait, et mirent ensuite de la broussaille. Le bois flamba et pétilla.

Le filleul resta quelque temps avec eux, et poursuivit sa route. Il se demandait pourquoi il avait vu ces trois choses, il n'y pouvait rien comprendre.

IX

Le filleul marcha, marcha ; une journée passa. Il arriva dans une forêt ; dans la forêt, un

ermitage. Le filleul s'approcha et frappa. Une voix de l'intérieur demanda :

– Qui est là ?

– Un grand pécheur. Je vais racheter les péchés d'autrui.

Le vieillard sortit et demanda :

– Quels sont ces péchés d'autrui que tu as sur toi ?

Le filleul lui raconte tout : et l'ourse avec ses oursons, et le trône dans le salon scellé, et ce que son parrain lui a ordonné, et ce qu'il a vu dans les champs, les moujiks poursuivant le veau et fouillant le blé, et comment le veau est allé de lui-même vers sa maîtresse.

– J'ai compris, dit-il, qu'on ne peut pas détruire le mal par le mal : mais je ne peux pas comprendre comment il faut le détruire. Apprends-le-moi.

Et le vieillard dit :

– Mais dis-moi, qu'as-tu vu encore sur la route ?

Le filleul lui parle de la *baba* de l'isba, comment elle nettoyait ; des moujiks, comment ils ployaient la jante ; et des bergers, comment ils faisaient du feu.

Le vieillard écoutait. Il retourna dans son ermitage, et en rapporta une hachette ébréchée.

– Viens, dit-il.

Le vieillard s'avança vers une petite clairière, devant l'ermitage, et, montrant un arbre :

– Abats-le, dit-il.

Le filleul abattit l'arbre, qui tomba.

– Fends-le en trois, maintenant.

Le filleul le fendit en trois.

Le vieillard entra de nouveau dans l'ermitage et en rapporta du feu.

– Brûle, dit-il, ces trois morceaux de bois.

Le filleul fit un feu, et les brûla. Il en restait trois charbons.

– Enfouis maintenant les trois charbons dans la terre. Comme cela.

Le filleul les enfouit.

– Vois-tu la rivière au pied de la montagne ? Vas-y puiser de l'eau dans ta bouche, et arrose. Ce charbon, arrose-le ainsi que tu as appris à la *baba* ; celui-ci, arrose-le ainsi que tu as appris aux charrons, et celui-là, arrose-le comme tu as appris aux bergers. Quand tous les trois pousseront, et que de ces charbons sortiront trois pommiers, alors tu sauras comment il faut détruire le mal.

Cela dit, le vieillard rentra dans son ermitage. Le filleul réfléchissait, réfléchissait ; il ne pouvait comprendre ce que lui disait le vieillard. Et il se mit à faire comme il lui était ordonné.

X

Le filleul s'approcha de la rivière, puisa de l'eau plein sa bouche, arrosa le premier charbon et marcha encore et encore ; il fit cent voyages avant que la terre fût assez mouillée autour d'un

charbon. Il recommença alors à arroser les deux autres. Le filleul se fatigua ; et il avait faim. Il se rendit chez le vieillard pour lui demander à manger. Il ouvrit la porte : le vieillard était mort sur un banc.

Il regarda autour de lui, aperçut des croûtons et mangea. Il trouva une pioche, et se mit à creuser une fosse pour le vieillard. La nuit, il portait l'eau pour arroser, et, dans la journée, il creusait la fosse. Ce ne fut que le troisième jour qu'il acheva la fosse. Il allait l'enterrer quand arrivèrent du village des gens qui apportaient à manger au vieillard. Ils apprirent que le vieillard était mort après avoir béni le filleul. Ils aidèrent le filleul à enterrer le vieillard, laissèrent du pain, promirent d'en apporter encore : puis ils partirent.

Il resta, le filleul, à vivre à la place du vieillard ; il y vécut, se nourrissant de ce que les gens lui apportaient ; et il continuait à exécuter les prescriptions du vieillard, puisant de l'eau à la rivière, et arrosant les charbons. Le filleul vécut ainsi une année. Beaucoup de gens commençaient à le visiter. Le bruit se répandit

que dans la forêt demeurait un saint homme qui faisait son salut et arrosait avec sa bouche des morceaux de bois brûlé. On se mit à le visiter, lui demander des conseils et des avis. De riches marchands venaient aussi chez lui et lui apportaient des cadeaux. Le filleul ne prenait rien pour lui, sauf ce dont il avait besoin ; et ce qu'on lui donnait, il le distribuait aux pauvres.

Et le filleul passait bien son temps : la moitié du jour, il portait dans sa bouche de l'eau pour arroser les charbons, et, l'autre moitié, il se reposait et recevait les visiteurs. Et le filleul se mit à croire que c'était ainsi qu'il devait vivre, ainsi qu'il détruisait le mal et rachèterait le péché.

Le filleul vécut de la sorte une seconde année, et il ne passait pas un seul jour sans arroser, et pourtant pas un seul charbon ne poussait. Un jour, étant dans son ermitage, il entendit un cavalier passer en chantant des chansons. Le filleul sortit voir qui était cet homme ; il vit un homme jeune et fort. Ses habits étaient beaux, beaux le cheval et la selle. Le filleul l'arrêta et lui demanda qui il était, et où il allait.

L’homme s’arrêta.

– Je suis un brigand, dit-il, je vais par les chemins, je tue les gens. Plus je tue, plus gaies sont mes chansons.

Le filleul effrayé pensa :

– Comment chasser le mal de cet homme ? Il est facile de parler à ceux qui viennent chez moi se repentir d’eux-mêmes. Mais celui-ci se vante de ses péchés.

Le filleul voulait s’en aller, mais il pensa :

– Comment faire ? Ce brigand va maintenant passer par ici, il effraiera le monde ; les gens cesseront de venir chez moi, et je ne pourrai ni leur être utile, ni vivre moi-même.

Et le filleul s’arrêta, et il se mit à dire au brigand :

– Il vient ici chez moi, dit-il, des pécheurs, non pas se vanter de leurs péchés, mais se repentir et se purifier. Repens-toi aussi, si tu crains Dieu ; et si tu ne veux pas te repentir, va-t’en alors d’ici, et ne viens jamais ; ne me trouble pas, et n’effraie pas ceux qui viennent. Et si tu ne

m’écoutes pas, Dieu te punira.

Le brigand se mit à rire.

– Je ne crains pas Dieu, dit-il, et toi, je ne t’obéis pas. Tu n’es pas mon maître. Toi, dit-il, tu te nourris de ta piété, et moi, je me nourris de brigandage. Tout le monde doit se nourrir. Enseigne aux *babas* qui viennent chez toi ; moi, je n’ai pas besoin d’être enseigné. Et puisque tu m’as rappelé Dieu, je tuerai demain deux hommes de plus ; je te tuerais aussi tout de suite, mais je ne veux pas me salir les mains ; et dorénavant ne te trouve pas sur mon chemin.

Ayant ainsi menacé, le brigand s’en alla.

Depuis, le filleul craignait le brigand. Mais le brigand ne passait plus, et le filleul vivait tranquillement.

XI

Le filleul passa ainsi encore huit ans ; il commençait à s’ennuyer. Une nuit, il arrosa ses

charbons, revint dans son ermitage, il déjeuna et se mit à regarder les sentiers par lesquels devait venir le monde. Et ce jour-là, personne ne vint. Le filleul resta seul jusqu'au soir, et se mit à réfléchir sur sa vie. Il se rappela comment le brigand lui avait reproché de ne se nourrir que de sa piété, et qu'il avait promis de tuer deux hommes en plus, pour lui avoir rappelé Dieu. Le filleul resta songeur, et se remémora sa vie passée.

– Ce n'est pas de cette façon, pensa-t-il, que le vieillard m'avait ordonné de vivre. Le vieillard m'a donné une pénitence, et moi j'en retire du pain et de la gloire. Et cela me plaît tant, que je m'ennuie quand le monde ne vient pas chez moi. Et quand les gens viennent, je n'ai qu'une joie : c'est qu'ils vantent ma sainteté. Ce n'est pas ainsi qu'il faut vivre. Je me suis laissé enivrer par les éloges. Je n'ai pas racheté des péchés, mais j'en ai endossé de nouveaux. Je m'en irai dans la forêt, dans un autre endroit, pour que le monde ne me trouve point. Je vivrai seul, à racheter les vieux péchés ; et je n'en endosserai pas de nouveaux.

Ainsi pensa le filleul ; il prit un petit sac de croûtons, une pioche, et s'en alla de l'ermitage, pour se creuser un réduit dans un endroit désert.

Le filleul marcha avec le petit sac et la pioche et rencontra le brigand. Le filleul prit peur, voulut s'en aller, mais le brigand le rejoignit.

– Où vas-tu ? dit-il.

Le filleul lui dit son projet.

Le brigand s'étonna.

– Mais de quoi vas-tu vivre maintenant, dit-il, quand les gens ne te visiteront plus ?

Le filleul n'y avait pas songé auparavant. Mais, quand le brigand l'interrogea, il y songea.

– Mais de ce que Dieu m'enverra, dit-il.

Le brigand ne répondit rien et s'en alla.

– Pourquoi donc, pensait le filleul, ne lui ai-je rien dit de son genre de vie ? Peut-être se repentira-t-il maintenant ; il semble être plus doux et ne menace pas de me tuer.

Le filleul cria de loin au brigand :

– Et tu dois tout de même te repentir, tu

n’éviteras pas la vengeance de Dieu.

Le brigand fit faire volte-face à son cheval, tira un couteau de sa ceinture et le leva sur le filleul. Le filleul prit peur et se cacha dans la forêt.

Le brigand ne voulut pas le poursuivre : il l’injuria et partit.

Le filleul s’établit dans un autre endroit. Il alla le soir arroser les charbons, et il vit qu’un d’eux s’était mis à pousser, et qu’un pommier en était sorti.

XII

Le filleul évita les gens, et se mit à vivre seul. Les croûtons s’épuisèrent.

– Eh bien ! pensa-t-il, je vais chercher des racines.

Comme il allait les chercher, le filleul remarqua sur une branche un petit sac avec des

croûtons. Le filleul le prit et se mit à s'en nourrir. Aussitôt que les croûtons s'épuisaient, de nouveau il trouvait un autre petit sac sur la même branche.

Et ainsi vécut bien le filleul.

Il vécut de la sorte encore dix ans. Un pommier poussait, et les deux charbons étaient restés ce qu'ils étaient, des charbons. Un jour le filleul se leva de bonne heure et alla vers la rivière. Il remplit sa bouche d'eau, arrosa le charbon, y retourna une fois, y retourna cent fois, arrosa la terre autour du charbon, se fatigua et s'assit pour se reposer. Il était assis à se reposer, quand tout à coup il entendit le brigand passer en jurant.

Le filleul l'entendit et pensa :

– Il faut se cacher derrière l'arbre, car autrement il me tuera pour un rien, et je n'aurai même pas le temps de racheter mes péchés.

Comme il commençait à passer derrière l'arbre, voilà qu'il pensa :

– Sauf de Dieu, ni le mal ni le bien ne me

viendront de personne. Et où pourrais-je me cacher de Lui ?

Le filleul sortit de derrière l'arbre, et ne se cacha point. Il vit passer le brigand, non pas seul, mais portant avec lui en croupe un homme, les mains liées, la bouche bâillonnée. L'homme gémissait et le brigand jurait. Le filleul s'approcha du brigand et se mit devant le cheval. Le brigand dit :

– Tu es encore vivant ! Peut-être désires-tu la mort ?

Et le filleul dit :

– Où mènes-tu cet homme ?

– Mais je l'emmène dans la forêt. C'est le fils d'un marchand. Il ne veut pas me dire où est caché l'argent de son père. Je veux le tourmenter jusqu'à ce qu'il me le dise.

Et le brigand voulait poursuivre son chemin.

Le filleul saisit le cheval par la bride, ne le lâche pas, et demande la délivrance du fils du marchand. Le brigand se fâche contre le filleul, et lève la main sur lui.

– Laisse, dit-il, autrement tu en auras autant. Ta sainteté ne m’en impose pas.

Le filleul ne s’effraie pas.

– Je ne te crains pas, dit-il, je ne crains que Dieu. Et Dieu ne m’ordonne pas de lâcher. Je ne lâcherai pas.

Le brigand fronça les sourcils, sortit son couteau, coupa les cordes et délivra le fils du marchand.

– Allez-vous-en tous deux, dit-il, et ne vous trouvez pas une autre fois sur mon chemin.

Le fils du marchand sauta à terre et s’enfuit. Le brigand voulut passer, mais le filleul l’arrêta encore et se mit à lui demander d’abandonner sa mauvaise vie. Le brigand resta immobile, écouta tout, ne répondit rien et partit.

Le lendemain matin, le filleul alla arroser ses charbons. Voici qu’un autre avait poussé : c’était aussi un pommier.

XIII

Encore dix ans se passèrent. Un jour le filleul était assis sans rien désirer, sans rien craindre, et le cœur plein de joie. Et il pensait, le filleul :

– Quelle joie, dit-il, ont les hommes ?... Et ils se tourmentent pour rien. Ils devraient vivre et vivre pour la joie !

Et il se rappelait tout le mal des hommes, comme ils se tourmentent parce qu'ils ne connaissent pas Dieu. Et il se mit à les plaindre.

– Je passe mon temps inutilement, pensait-il. Il faudrait aller chez les gens et leur enseigner ce que je sais.

Comme il pensait cela, il entendit venir le brigand. Il le laissa passer. Il pensait :

– À celui-là, il n'y a rien à enseigner : il ne comprendra pas. Mais il faut lui parler tout de même. C'est un homme aussi.

Il pensa ainsi, et alla à sa rencontre. Aussitôt

qu’il aperçut le brigand, il eut pitié de lui. Il courut à lui, saisit son cheval par la bride et l’arrêta.

– Cher frère, dit-il, aie pitié de ton âme ! Tu as en toi l’âme de Dieu ! Tu te tourmentes, et tu tourmentes les autres, et tu seras tourmenté encore plus. Et Dieu t’aime tant ! Quelles joies il t’a réservées ! Ne sois pas ton propre bourreau. Change ta vie.

Le brigand s’assombrit.

– Laisse, dit-il.

Le filleul ne laisse pas, et les larmes lui coulent en abondance. Il pleure.

– Frère, dit-il, aie pitié de toi.

Le brigand lève les yeux sur le filleul. Il le regarde, il le regarde, descend de cheval, tombe à genoux devant le filleul et se met aussi à pleurer.

– Tu m’as vaincu, dit-il, vieillard. Vingt ans j’ai lutté contre toi. Tu as pris le dessus sur moi. Maintenant je ne suis plus maître de moi. Fais de moi ce que tu veux. Quand tu m’adjuras pour la première fois, je n’en devins que plus méchant. Je

me mis à réfléchir sur tes discours seulement alors que je t'ai vu toi-même te passer du monde. Et depuis, je suspendis à la branche des croûtons pour toi.

Et il se souvient, le filleul, que la *baba* nettoya la table seulement alors qu'elle eut lavé la serviette ; – lui, ce fut quand il cessa d'avoir soin de lui-même, quand il purifia son cœur, ce fut alors qu'il put purifier le cœur des autres.

Et le brigand dit :

– Et mon cœur a changé seulement alors que tu as supplié pour le fils du marchand, et que tu n'as pas craint la mort.

Et il se rappelle, le filleul, que les charrons ployèrent la jante seulement alors que le support eût été assujetti ; – lui, il cessa de craindre la mort, il assujettit sa vie en Dieu, et son cœur insoumis se soumit.

Et le brigand dit :

– Et mon cœur s'est fondu tout à fait en moi seulement alors que tu as eu pitié de moi, et que tu as pleuré sur moi.

Le filleul se réjouit, emmène avec lui le brigand à l'endroit où se trouvaient les deux pommiers et un charbon. Ils s'approchent : plus de charbon, et un troisième pommier avait poussé.

Et il se rappelle, le filleul, que le bois humide s'alluma chez les bergers seulement alors qu'ils eurent allumé un grand feu ; – lui, son cœur s'enflamma en lui, et alluma un autre cœur.

Et le filleul se réjouit d'avoir racheté maintenant tous ses péchés.

Il dit tout cela au brigand, et mourut. Le brigand l'enterra, se mit à vivre comme lui ordonna le filleul, et à son tour il enseignait les gens.

Les deux vieillards

La femme lui dit : Seigneur, je vois que tu es prophète.

Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous autres, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem.

Jésus lui dit : Femme, crois-moi, le temps vient que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem.

Vous adorez ce que vous ne connaissez point ; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons ; car le salut vient des Juifs.

Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car le Père demande de tels adorateurs.

(*Ev. selon St. Jean, ch. IV, versets 19-29.*)

I

Deux vieillards avaient fait vœu d'aller à Jérusalem en pèlerinage. L'un d'eux était un riche moujik : il s'appelait Efim Tarassitch Schevelev ; l'autre, Élysée Bodrov, n'était pas riche.

Efim était un moujik rangé. Il ne buvait pas de *vodka*, ne fumait pas de tabac et ne prisait pas ; il ne jurait jamais : c'était un homme grave et rigide. Il avait déjà été deux fois staroste[1]. Il avait une nombreuse famille : deux fils et un petit-fils mariés, et tous demeuraient ensemble. C'était un moujik vigoureux, droit, barbu : à soixante-dix ans, sa barbe commençait à peine à blanchir.

Élysée était un petit vieillard, ni riche ni pauvre. Il s'occupait jadis de charpenterie ; depuis que l'âge était venu, il restait chez lui et

[1] Maire de village élu par les moujiks.

élevait des abeilles. Un de ses fils travaillait au-dehors, l'autre à la maison. C'était un bonhomme jovial : il prenait de la vodka, prisait du tabac, aimait à chanter des chansons ; mais il était débonnaire, et vivait en bons termes avec les siens et les voisins. C'était un petit moujik, pas plus haut que ça, un peu bistré, avec une barbiche frisée, et, comme son patron le prophète Élysée, il avait toute la tête chauve.

Voilà bien longtemps que les deux vieillards s'étaient entendus pour partir ensemble. Mais Efim différait toujours, ses affaires le retenaient : une terminée, une autre aussitôt s'engageait. Tantôt c'était le petit-fils qu'il fallait marier, tantôt le fils cadet dont il voulait attendre le retour de l'armée, tantôt une nouvelle isba qu'il était en train de construire.

Un jour de fête, les deux vieillards se rencontrèrent ; ils s'assirent sur des poutres.

– Eh ! bien, compère, dit Élysée, à quand l'accomplissement de notre vœu ?

Efim se sentit embarrassé.

– Mais il faut attendre encore un peu : cette année est justement des plus chargées pour moi. J'ai commencé à construire cette isba. Je comptais y mettre une centaine de roubles, et voilà déjà que la troisième centaine est entamée. Et je n'ai pas fini ! – Remettons la chose à l'été ; vers l'été, si Dieu le permet, nous partirons sans faute.

– À mon avis, répondit Élysée, il ne convient pas de tarder davantage : il faut y aller maintenant. C'est le bon moment : voici le printemps.

– C'est le moment, oui, c'est le moment. Mais une entreprise commencée, comment l'abandonner ?

– N'as-tu donc personne ? Ton fils te suppléera.

– Mais comment fera-t-il ? Je n'ai pas trop de confiance en mon aîné : je suis sûr qu'il gâtera tout.

– Nous mourrons, compère, et ils devront vivre sans nous. Il faut bien que tes fils

s’habituent.

– Oui, c’est vrai. Mais je voudrais que tout se fît sous mes yeux.

– Eh ! cher ami, tu ne saurais tout faire en tout et pour tout. Ainsi, hier, mes *babas* nettoyaient pour la fête. C’était tantôt une chose, tantôt une autre. Je n’aurais jamais pu tout faire. L’aînée de mes brus, une *baba* intelligente, disait : « C’est bien que la fête vienne à jour fixe, sans nous attendre ; car autrement, dit-elle, malgré tous nos efforts, nous n’aurions certainement jamais fini. »

Efim resta rêveur.

– J’ai dépensé, dit-il, beaucoup d’argent à cette construction, et, pour aller de l’avant, il ne faut pas non plus partir avec les mains vides : ce n’est pas peu que cent roubles.

Élysée se mit à rire.

– Ne pèche pas, compère, dit-il. Ton avoir est dix fois supérieur au mien, et c’est toi qui t’arrêtes à la question d’argent. Donne seulement le signal du départ, moi qui n’en ai pas, j’en saurai bien trouver.

Efim sourit aussi.

– Voyez-vous ce richard ! dit-il. Mais où en prendras-tu ?

– Je fouillerai à la maison ; je ramasserai quelque chose, et pour compléter la somme, je vendrai une dizaine de ruches au voisin qui m'en demande depuis longtemps.

– Mais l'essaimage sera bon pourtant ; et tu auras des regrets.

– Des regrets ! mon compère. Je n'ai rien regretté de ma vie, excepté mes péchés. Il n'y a rien de plus précieux que l'âme.

– C'est vrai ; mais ce n'est pas bien, quand il y a du désordre dans la maison.

– C'est pis encore, quand il y a du désordre dans l'âme. Et puisque nous avons promis, eh ! bien, partons !

II

Et Élysée persuada son ami. Efim réfléchit, réfléchit, et, le lendemain matin, il vint chez Élysée.

– Eh ! bien, soit, partons ! dit-il. Tu as dit la vérité. Dieu est le maître de notre vie et de notre mort. Puisque nous sommes encore vivants, et que nous avons des forces, il faut aller.

Dans la semaine qui suivit, les vieillards firent leurs préparatifs. Efim avait de l'argent chez lui. Il prit pour lui cent quatre-vingt-dix roubles, et en donna deux cents à sa « vieille ».

Élysée, lui, vendit à son voisin dix ruches avec la propriété des essaims à naître. Il en tira soixante-dix roubles. Les trente qui manquaient, il se les procura par petites sommes chez tous les siens. Sa « vieille » lui donna ses derniers écus, qu'elle conservait pour l'enterrement. Sa bru lui donna les siens.

Efim Tarassitch a tracé d'avance à son fils

aîné tout ce qu'il devra faire : où il faudra semer, où mettre le fumier, comment finir l'isba et la couvrir. Il a songé à tout, il a tout réglé d'avance.

Élysée a dit seulement à sa « vieille » de mettre à part, pour les donner au voisin loyalement, les jeunes abeilles des ruches vendues. Quant aux choses de la maison, il n'en a pas parlé : « Chaque affaire apporte avec elle sa solution. Vous êtes assez grands ; vous saurez faire pour le mieux. »

Les vieillards étaient prêts. On leur fit des galettes, on leur cousit des sacs, on leur coupa de nouvelles *onoutchi*[1] ; ils mirent des chaussures neuves, prirent avec eux une paire de *lapti*[2] de rechange, et partirent.

Les leurs les reconduisirent jusqu'à la sortie du village, leur firent leurs adieux ; et les vieillards se mirent en route. Élysée avait gardé sa bonne humeur : à peine hors de son village, il

---

[1] Pièces d'étoffe dont les moujiks s'enveloppent les pieds en guise de chaussettes.

[2] Fortes pantoufles en corde tressés.

oublia toutes ses affaires.

Il n'a qu'une pensée : être agréable à son compagnon, ne pas aventurer un mot qui le blesse, aller en paix et en bonne union jusqu'au but du voyage et revenir à la maison. Tout en marchant, il murmure quelque prière ou ce qu'il se rappelle de la vie des saints. S'il rencontre un passant sur la route, ou quand il arrive quelque part pour la nuit, il tâche toujours d'être aimable avec tout le monde, et de dire à chacun un mot qui fasse plaisir. Il marche et se réjouit. Une seule chose n'a pu lui réussir : il voulait cesser de priser du tabac ; il a même laissé chez lui sa tabatière ; mais cela l'ennuyait ; chemin faisant, un homme lui en offre. Il lutte, il lutte, mais tout à coup il s'arrête, laisse passer son compagnon pour ne pas lui donner l'exemple du péché, et prise.

Efim Tarassitch marche d'un pas ferme, ne fait pas de mal, ne dit pas de paroles inutiles ; mais il ne se sent pas le cœur dispos ; les affaires de sa maison ne lui sortent pas de la tête. Il songe sans cesse à ce qui se passe chez lui : n'a-t-il pas

oublié de dire quelque chose à son fils ? Fera-t-il, son fils, ainsi qu'il lui a été ordonné ?

Il voit sur sa route planter des pommes de terre, ou transporter du fumier, et il pense :

– Fait-il comme je lui ai dit, le fils ?

Il retournerait bien pour lui montrer lui-même.

III

Les vieillards marchèrent pendant cinq semaines. Les lapti dont ils s'étaient munis s'étaient usées ; ils commençaient à en acheter d'autres. Ils arrivèrent chez les Khokhli[1]. Depuis leur départ, ils payaient pour le vivre et le couvert : une fois chez les Khokhli, ce fut à qui les inviterait le premier. On leur donnait à manger et à coucher, sans vouloir accepter de l'argent, on remplissait leurs sacs de pain ou de

[1] Nom des habitants de l'Ukraine.

galettes. Ils firent ainsi sept cents verstes.

Après avoir traversé une autre province, ils arrivèrent dans un pays infertile. Là, on les couchait encore pour rien, mais on ne leur offrait plus à manger. On ne leur donnait pas même un morceau de pain partout : parfois ils n'en pouvaient trouver pour de l'argent.

– L'année d'avant, leur disait-on, rien n'avait poussé : ceux qui étaient riches s'étaient ruinés, avaient tout vendu ; ceux qui avaient assez étaient devenus pauvres, et les pauvres avaient émigré, ou mendiaient, ou dépérissaient à la maison. Et pendant l'hiver, ils mangeaient du son et des grains de nielle.

Dans un village où ils passèrent la nuit, les vieillards achetèrent une quinzaine de livres de pain ; puis ils partirent le lendemain à l'aube, pour marcher assez longtemps avant la chaleur. Ils firent une dizaine de verstes, et s'approchèrent d'une petite rivière. Là ils s'assirent, puisèrent de l'eau dans leurs tasses, y trempèrent leur pain, mangèrent et changèrent de souliers.

Ils restèrent ainsi quelques instants à se

reposer. Élysée prit sa tabatière de corne. Efim Tarassitch hocha la tête :

– Comment, dit-il, ne te défais-tu point d'une si vilaine habitude ?

Élysée eut un geste de résignation.

– Le péché a eu raison de moi. Qu'y puis-je faire ?

Ils se levèrent et continuèrent leur route. Ils firent encore une dizaine de verstes et dépassèrent un grand bourg. Il faisait chaud ; Élysée se sentit fatigué : il voulut se reposer et boire un peu ; mais Efim ne s'arrêta pas. Il était meilleur marcheur que son camarade, qui le suivait avec peine.

– Je voudrais boire, dit Élysée.

– Eh bien ! fit l'autre, bois ; moi, je n'ai pas soif.

Élysée s'arrêta.

– Ne m'attends pas, dit-il, je vais courir à cette petite isba, je boirai un coup et je te rattraperai bientôt.

– C’est bien.

Et Efim Tarassitch s’en alla seul sur la route, tandis qu’Élysée se dirigeait vers la maison.

Élysée s’approcha de l’isba. Elle était petite, en argile peinte, le bas en noir, le haut en blanc. L’argile s’effritait par endroits ; il y avait évidemment longtemps qu’on ne l’avait repeinte, et le toit était crevé d’un côté. L’entrée de la maison donnait sur la cour.

Élysée entra dans la cour : il vit, étendu le long du remblai, un homme sans barbe, maigre, la chemise dans son pantalon, à la manière des Khokhli[1]. L’homme s’était certainement couché à l’ombre, mais le soleil venait maintenant sur lui. Il était étendu, et il ne dormait pas. Élysée l’appela, lui demanda à boire. L’autre ne répondit pas.

– Il doit être malade, ou très peu affable, pensa Élysée.

---

[1] Les Russes laissent habituellement flotter hors du pantalon, comme une blouse, la chemise maintenue seulement par une ceinture.

Et il se dirigea vers la porte. Il entendit deux voix d'enfants pleurer dans l'isba. Il frappa avec l'anneau.

– Eh ! chrétiens !

On ne bougea pas.

– Serviteurs de Dieu !

Pas de réponse. Élysée allait se retirer, lorsqu'il entendit derrière la porte un gémissement.

– Il y a peut-être un malheur, là-derrière ; il faut voir.

Et Élysée revint vers l'isba.

IV

Il tourna l'anneau, ouvrit la porte et pénétra dans le vestibule. La porte de la chambre était ouverte. À gauche se trouvait le poêle ; en face, le coin principal, où se trouvait l'étagère des icônes, – la table, – derrière la table, un banc, – sur le

banc, une vieille femme vêtue seulement d'une chemise, les cheveux dénoués, la tête appuyée sur la table. Près d'elle, un petit garçon maigre, comme en cire, le ventre enflé. Il tirait la vieille par la manche en poussant de grands cris ; il lui demandait quelque chose.

Élysée entra dans la chambre. De mauvaises odeurs s'en exhalaient. Derrière le poêle, dans la soupente, il aperçut une femme couchée. Elle était étendue sur le ventre, et ne regardait rien, et râlait. Des convulsions écartaient et ramenaient ses jambes tour à tour, et la secouaient tout entière. Elle sentait mauvais ; on voyait qu'elle avait fait sous elle. Et personne pour la nettoyer.

La vieille leva la tête. Elle vit l'homme.

– De quoi as-tu besoin ? Que veux-tu ? Il n'y a rien ici ! dit-elle dans son langage de l'Ukraine.

Élysée comprit, et s'approchant d'elle :

– Je suis entré, dit-il, servante de Dieu, pour demander à boire.

– Il n'y a personne pour apporter à boire. Et il n'y a rien à prendre ici. Va-t-en.

– Mais quoi ! demanda Élysée, vous n'avez donc personne qui ne soit pas malade chez vous pour nettoyer cette femme ?

– Personne. Mon homme se meurt dans la cour, et nous ici.

Le petit garçon s'était tu à la vue d'un étranger. Mais quand la vieille se mit à parler, il la tira de nouveau par la manche.

– Du pain, petite grand'mère, donne-moi du pain !

Et il se remit à pleurer.

Élysée avait à peine eu le temps d'interroger la vieille, lorsque le moujik vint s'affaisser dans la pièce. Il se traîna le long des murs, et voulut s'asseoir sur le banc ; mais il ne réussit pas et tomba par terre. Et, sans se relever, il essaya de parler. Il articulait ses mots, comme arrachés un par un, en reprenant haleine à chaque fois.

– La faim nous a envahis. Voilà. Il meurt de faim ! dit le moujik en montrant d'un signe de tête le petit garçon.

Et il pleura.

Élysée secoua son sac derrière l'épaule, l'ôta, le posa par terre, puis le leva sur le banc, et se hâta de le dénouer. Il le dénoua, prit le pain, un couteau, coupa un morceau et le tendit au moujik. Le moujik ne le prit point, et montra le petit garçon et la petite fille comme pour dire : « Donne-le-leur à eux. » Élysée le donna au garçon.

Le petit garçon, en sentant le pain, le saisit de ses menottes, et *y entra avec son nez.* Une petite fille sortit de derrière le poêle, et fixa ses yeux sur le pain. Élysée lui en donna aussi. Il coupa encore un morceau et le tendit à la vieille. La vieille le prit et se mit à mâcher.

– Il faudrait apporter de l'eau, dit Élysée. Ils ont tous la bouche sèche.

– Je voulais, dit-elle, hier ou aujourd'hui, – je ne m'en souviens plus déjà – je voulais apporter de l'eau. Pour la tirer, je l'ai tirée ; mais je n'ai pas eu la force de l'apporter ; je l'ai renversée et je suis tombée moi-même. C'est à peine si j'ai pu me traîner jusqu'à la maison. Et le seau est resté là-bas, si on ne l'a pas pris.

Élysée demanda où était le puits, et la vieille le lui indiqua. Il sortit, trouva le seau, apporta de l'eau et fit boire tout le monde. Les enfants mangèrent encore du pain avec de l'eau, et la vieille mangea aussi ; mais le moujik ne mangea pas.

– Je ne le peux pas, disait-il.

Quant à la baba, loin de pouvoir se lever, elle ne revenait pas à elle et ne faisait que s'agiter dans son lit.

Élysée se rendit dans le village, chez l'épicier, acheta du gruau, du sel, de la farine, du beurre, et trouva une petite hache. Il coupa du bois et alluma le poêle. La petite fille l'aidait. Il fit une espèce de potage et une *kascha*[1], et donna à manger à tout ce monde.

[1] Plat de gruau cuit servi en guise de légume.

V

Le moujik put manger un peu, ainsi que la vieille ; le petit garçon et la petite fille léchèrent tout le plat, puis s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Le moujik avec la vieille racontèrent leur histoire.

– Nous vivions auparavant, dirent-ils, pas très riches non plus. Et voilà que justement rien ne poussa. Vers l'automne, nous avions déjà tout mangé. Après avoir mangé tout, nous avons demandé aux voisins, puis aux personnes charitables. D'abord on nous a donné ; puis on nous a refusé. Il y en avait qui auraient bien donné, mais qui ne le pouvaient pas. D'ailleurs nous commencions à avoir honte de demander toujours. Nous devons à tout le monde et de l'argent, et de la farine, et du pain.

– J'ai cherché, dit le moujik, du travail : pas de travail. On ne travaille que pour manger. Pour

une journée de travail, deux perdues à en chercher. Alors la vieille et la petite fille sont allées mendier. L'aumône était mince, personne n'avait de pain. Pourtant on mangeait tout de même. Nous comptions nous traîner ainsi jusqu'à la moisson prochaine. Mais, depuis le printemps, on n'a plus rien donné ! Et voilà que la maladie s'en est mêlée.

Tout allait de mal en pis. Un jour, nous mangions, et deux non. Nous nous sommes tous mis à manger de l'herbe. Mais soit à cause de l'herbe, ou autrement, la maladie prit la baba. La baba s'alita ; et chez moi, dit le moujik, plus de forces. Et je ne sais comment me tirer de là.

– Je suis restée seule, dit la vieille. J'ai fait ce que j'ai pu, mais ne mangeant pas, je me suis épuisée. Et la petite fille dépérit et devint peureuse ; nous l'envoyions chez le voisin, et elle refusait d'y aller. Elle se tenait blottie dans un coin et n'en bougeait pas. Avant-hier, la voisine entra, mais en nous voyant affamés et malades, elle a tourné les talons et détalé. Son mari lui-même est parti, n'ayant pas de quoi donner à

manger à ses petits enfants. Eh ! bien, c'est dans cet état que nous nous étions couchés en attendant la mort.

Élysée, ayant écouté leurs discours, résolut de ne pas rejoindre son compagnon le même jour, et il coucha dans l'isba. Le lendemain matin il se leva et s'occupa de tout dans la maison, comme s'il en eût été le patron. Il fit avec la vieille la pâte pour le pain et alluma le poêle. Il alla avec la petite fille chez le voisin chercher ce qu'il fallait. Mais quoi qu'il demandât, pour le ménage, pour le vêtement, il n'y avait rien, tout était mangé. Alors Élysée, achetant ceci, fabriquant cela, se procura tout ce qui lui manquait. Il demeura ainsi une journée, une autre, puis une troisième. Le petit garçon se rétablit ; il marchait sur le banc, et venait avec tendresse se frotter contre Élysée. La petite fille, devenue tout à fait gaie, l'aidait en tout, toujours à courir derrière lui en criant : « Petit grand-père ! Petit grand-père ! » La vieille se remit aussi et alla chez sa voisine. Le moujik commençait à longer les murs. Seule la baba gardait encore le lit ; mais le troisième jour, elle aussi revint à elle et demanda à manger.

– Eh bien ! pensait Élysée, je ne croyais pas rester ici aussi longtemps. Maintenant il est temps de partir.

VI

Le quatrième jour commençaient les fêtes de Pâques.

– Je vais leur acheter de quoi se régaler, je festoierai avec eux, et le soir je partirai, pensa Élysée.

Il retourna au village acheter du lait, de la farine bien blanche, de la graisse. Il cuisina, pâtissa avec la vieille ; le matin il alla à la messe, et, à son retour, on fit bombance. Ce jour-là, la baba commença à marcher. Le moujik se rasa, mit une chemise propre que lui avait lavée la vieille, et se rendit dans le village chez un riche propriétaire auquel il avait engagé sa prairie et son champ. Il allait le prier de lui rendre ses terres avant les travaux. Le moujik rentra dans la

soirée, bien triste, et se mit à pleurer. Le riche propriétaire avait refusé. Il demandait l'argent d'abord.

Élysée se prit à réfléchir de nouveau.

– Comment vont-ils vivre maintenant ? Les autres s'en iront faucher, eux, non : leur pré est engagé. Quand le seigle sera mûr, les autres s'en iront moissonner, eux, non : leurs déciatines sont engagées. Si je pars, ils redeviendront ce qu'ils étaient.

Élysée résolut de ne pas s'en aller ce soir-là, et remit son départ au lendemain matin. Il alla se coucher dans la cour ; il fit sa prière, s'étendit, mais ne put s'endormir.

– Il me faut partir, il me reste si peu d'argent, si peu de temps ! Et pourtant, c'est pitié, ces pauvres gens... Mais peut-on secourir tout le monde ? Je ne voulais que leur apporter de l'eau et leur donner un peu de pain à chacun, et voilà jusqu'où les choses en sont venues ! Il y a déjà le pré et le champ à dégager. Le champ dégagé, il faudra acheter une vache aux enfants, puis un cheval au moujik pour transporter les gerbes... Tu

es allé un peu trop loin, mon ami Élysée Bodrov ! Tu as perdu ta boussole et tu ne peux plus t'orienter !

Élysée se leva, retira son caftan de derrière sa tête, ouvrit sa tabatière de corne, prisa, et chercha à voir clair dans ses pensées. Mais non, il méditait, méditait sans pouvoir rien trouver. Il lui faut partir ; mais laisser ces pauvres gens, quelle pitié ! Et il ne savait à quoi se résoudre. Il ramassa de nouveau son caftan, le mit sous sa tête et se recoucha. Il resta ainsi longtemps : déjà les coqs avaient chanté lorsqu'il commença à s'endormir.

Tout à coup il se sent comme réveillé. Il se voit déjà habillé, avec son sac et son bâton ; et il a à franchir la porte d'entrée. Elle est à peine assez entrebâillée pour laisser passer un seul homme. Il marche vers la porte, mais il est accroché d'un côté par son sac, et, en voulant se décrocher, il est pris d'un autre côté par son soulier ; le soulier se défait. À peine dégagé, voilà qu'il se sent retenu de nouveau, non par la haie, mais par la petite fille qui le tient en criant :

– Petit grand-père ! Petit grand-père ! du pain !

Il regarde son pied, et c'est le petit garçon qui lui tient l'onoutcha ; et de la fenêtre, la vieille et le moujik le regardent.

Élysée se réveilla.

– Je vais acheter, se dit-il, et le champ et le pré, plus un cheval pour l'homme et une vache pour les enfants. Car autrement je m'en irais chercher le Christ par-delà les mers et je le perdrais en moi-même. Il faut être secourable.

Il s'endormit jusqu'au matin, se leva de bonne heure, se rendit chez le riche moujik, et racheta les semailles et le pré. Il racheta aussi la faux, car elle avait été aussi vendue, et l'apporta au logis. Il envoya le moujik faucher, et lui-même s'en alla chez le cabaretier pour y trouver un cheval avec une charrette à vendre. Il marchanda, acheta, et partit ensuite acheter une vache. Comme il marchait dans la rue, Élysée vit devant lui deux femmes du pays. Les deux babas cheminaient en bavardant entre elles, et Élysée les entendit parler de lui.

– D’abord, disait l’une des femmes, on ne savait quel était cet homme. On le croyait tout simplement un pèlerin... Il entra, dit-on, pour demander à boire, et puis il est resté à vivre là. Il leur a acheté tout, dit-on. Moi-même je l’ai vu aujourd’hui acheter chez le cabaretier un cheval avec une charrette. Il en existe donc de telles gens ! Il faut aller voir.

Élysée entendit cela, et comprit qu’on le louait. Alors il n’alla pas acheter la vache. Il revint chez le cabaretier, lui paya le cheval, attela et prit le chemin de l’isba. Arrivé à la porte d’entrée, il s’arrêta et descendit de la charrette. Les habitants de l’isba aperçurent le cheval, et s’en étonnèrent. Ils pensaient bien que le cheval avait été acheté pour eux, mais ils n’osaient pas le dire. Le patron vint ouvrir la porte.

– Où t’es-tu procuré cette bête, dit-il, mon petit vieillard ?

– Mais je l’ai achetée, répondit Élysée. C’est une occasion. Fauche-lui un peu d’herbe pour la nuit.

Le moujik dételа le cheval, lui faucha de

l’herbe et en remplit la crèche. On se mit au lit. Élysée se coucha dans la cour, où il avait, dès le soir, transporté son sac. Quand tous furent endormis, Élysée se leva, fit son paquet, se chaussa, passa son caftan et s’en alla à la recherche d’Efim.

VII

Élysée fit cinq verstes. Le jour commençait à poindre. Il s’arrêta sous un arbre, défit son paquet et compta son argent. Il lui restait dix-sept roubles et vingt kopecks.

– Eh bien ! pensa-t-il, avec cela, impossible de passer la mer ; et mendier pour mon voyage au nom du Christ, serait peut-être un péché de plus. Le compère Efim saura bien aller tout seul, et sans doute il mettra aussi un cierge pour moi. Et moi, mon vœu sera non avenu jusqu’à ma mort. Le Maître est miséricordieux ; il m’en relèvera.

Élysée se leva, secoua son sac derrière ses

épaules, et fit volte-face. Seulement il contourna le village pour n'être pas vu. Et bientôt il arriva chez lui. Au départ, il lui avait semblé difficile et même pénible de se traîner derrière Efim. Au retour, Dieu lui donnait de marcher sans fatigue. Il marchait sans y prendre garde, en jouant avec son bâton, et faisait soixante-dix verstes dans une journée.

Quand il arriva chez lui, les travaux des champs s'étaient heureusement faits. Les siens se réjouirent fort de revoir leur vieillard. On commença par lui demander comment et pourquoi il avait perdu son compagnon, pourquoi il était revenu au logis au lieu d'aller jusqu'au bout.

– C'est que Dieu ne l'a pas voulu, répondit-il. J'ai dépensé l'argent en route et j'ai laissé mon compagnon me dépasser. Et voilà : je n'y suis pas allé. Pardonnez-moi pour la gloire du Christ.

Et il rendit le reste de l'argent à sa « vieille ». Élysée s'enquit des affaires de la maison. Elles s'étaient arrangées pour le mieux, tout allait bien ; le ménage ne manquait de rien, et tout le

monde vivait en paix et en bon accord.

Les Éfimov, ayant appris dans la journée le retour d'Élysée, vinrent demander des nouvelles de leur vieillard, et Élysée leur dit la même chose.

– Votre « vieillard », dit-il, allait très bien. Nous nous sommes quittés trois jours avant la Saint-Pierre. J'ai voulu le rattraper, mais il m'est alors survenu force événements ; et je n'ai plus eu de quoi poursuivre ma route. Et voilà : je m'en suis retourné...

On s'étonna qu'un homme aussi avisé eût fait une telle sottise. « Il est parti, il n'a pas atteint le but, il a pour rien dépensé son argent. » On s'étonnait et on riait.

Et Élysée finit par oublier tout cela. Il reprit ses occupations, coupa avec ses fils du bois pour l'hiver, battit le blé avec les babas, couvrit le hangar et soigna ses ruches. Il se mit en mesure de livrer au voisin les dix essaims de jeunes abeilles. Sa « vieille » eût voulu lui cacher le compte des nouvelles abeilles ; mais Élysée savait bien lesquelles étaient pleines, lesquelles

ne l’étaient pas : et il donna à son voisin dix-sept essaims au lieu de dix.

Élysée régla toutes ses affaires, envoya ses fils travailler au-dehors et se mit lui-même à tresser des lapti et à tailler des sabots pour la mauvaise saison.

VIII

Toute cette première journée qu’Élysée passa dans l’isba des gens malades, Efim attendit son compagnon. Il fit halte tout près du village, attendit, attendit, dormit un peu, se réveilla, demeura assis encore un peu et ne vit rien venir. Il se fatiguait les yeux à regarder. Le soleil se couchait déjà derrière l’arbre, et Élysée ne paraissait pas.

– Peut-être a-t-il passé, pensait-il, et comme je dormais, il ne m’aura pas remarqué. Mais non, il ne pouvait pas ne pas me voir : on voit loin dans la steppe... Je vais revenir sur mes pas, pensait-il ;

mais nous pourrions nous manquer, ce serait pis... Je vais m'en aller en avant, nous nous rencontrerons à la première couchée.

Il arriva dans un village et pria le garde champêtre, s'il venait un petit vieillard de telle et telle manière, de l'amener dans l'isba où il était. Élysée ne vint pas à la couchée.

Efim s'en alla plus loin, demandant à chacun s'il n'avait pas vu un petit vieillard tout chauve : personne ne l'avait vu. Efim continua seul son chemin.

– Nous nous rencontrerons, pensait-il, quelque part à Odessa ou sur le bateau.

Et il n'y songea plus.

En route il rencontra un pèlerin. Ce pèlerin, en robe de bure avec de longs cheveux, était allé au mont Athos, et faisait déjà pour la seconde fois le voyage de Jérusalem. Ils se rencontrèrent dans une auberge, lièrent conversation et firent route ensemble.

Ils arrivèrent sans encombre à Odessa. Là, ils attendirent le bateau pendant trois jours, en

compagnie d'une multitude de pèlerins ; il en venait de tous les côtés. De nouveau, Efim s'enquit d'Élysée, mais personne ne l'avait vu.

Le pèlerin apprit à Efim le moyen de faire la traversée sans bourse délier ; mais Efim ne l'écouta point.

– Moi, dit-il, je préfère payer ma place. C'est pour cela que j'ai pris de l'argent.

Il donna quarante roubles pour l'aller et le retour, et s'acheta du pain avec des harengs pour la route. Le bateau chargé, les fidèles embarqués, Efim monta à bord avec le pèlerin. On leva l'ancre et on partit. La journée fut bonne ; mais, vers le soir, un grand vent se mit à souffler ; la pluie tombait, les vagues balayaient, inondaient le bateau. Les babas pleuraient, les hommes s'affolaient ; quelques passagers couraient ça et là en quête d'un abri. Efim sentit, lui aussi, que la peur lui venait ; mais il n'en laissa rien voir, et se tint immobile à sa place, auprès des vieillards de Tanbov, toute la nuit et toute la journée du lendemain. Le troisième jour la mer s'apaisa ; le cinquième on arriva devant Constantinople.

Quelques-uns débarquèrent, et visitèrent l'église de Sainte-Sophie-la-Sage, où sont maintenant les Turcs. Efim ne descendit pas à terre. Après une escale de vingt-quatre heures, le bateau reprit la mer, toucha à Smyrne-la-Ville, puis à Alexandrie, et atteignit sans accident Jaffa-la-Ville. C'est à Jaffa que tous les pèlerins devaient débarquer : il n'y a que soixante-dix verstes pour se rendre à pied de là à Jérusalem. Pendant le débarquement, les fidèles eurent un moment de peur. Le navire était haut ; on jetait les passagers dans des barques, tout en bas, et, les barques oscillant, on risquait de tomber, non dedans, mais à côté. Deux se mouillèrent quelque peu. Mais, au bout du compte, tous débarquèrent sains et saufs.

On se mit en route aussitôt, et le quatrième jour on atteignit Jérusalem. Efim s'arrêta hors de la ville, à l'auberge russe, fit viser son passeport, dîna et s'en alla avec les pèlerins visiter les Lieux Saints. Au Saint-Sépulcre, on ne laissait pas encore entrer. Il se rendit d'abord à la messe, dans le monastère du Patriarche, pria, brûla des cierges, examina le temple de la Résurrection, où se trouve le Saint-Sépulcre. Tant de bâtiments le

masquent, qu'on ne le voit presque pas. La première journée, il ne put visiter que la cellule où Marie l'Égyptienne avait fait son salut. Il brûla des cierges et chanta la messe. Il voulut voir l'office du soir au Saint-Sépulcre ; mais il arriva trop tard. Il alla visiter le monastère d'Abraham, y vit le jardin de Savek, où Abraham voulut sacrifier son fils à Dieu. Il vit ensuite l'endroit où le Christ apparut à Marie-Magdeleine, et l'église de Jacob, le frère du Seigneur. Le pèlerin lui montrait tout, et partout lui disait où et combien il fallait donner, où il fallait brûler des cierges. Ils s'en revinrent de nouveau à l'auberge.

Au moment de se coucher, le pèlerin se plaignit tout à coup en fouillant ses poches.

– On m'a volé, dit-il, mon porte-monnaie avec l'argent ; il y avait vingt-trois roubles, disait-il, deux billets de dix roubles chacun, et trois roubles de monnaie.

Il se plaignait, il se plaignait, le pèlerin, mais que faire ? et il se coucha.

IX

Une fois au lit, Efim fut tenté d'une mauvaise pensée :

– On n'a point volé son argent au pèlerin, pensait-il ; je crois qu'il n'en avait pas. Il ne donnait nulle part. Il me disait bien de donner, mais lui-même ne donnait rien. Il m'a même emprunté un rouble.

Ainsi pensait Efim. Puis il se fit des reproches :

– Pourquoi porter des jugements téméraires sur un homme ? C'est un péché que je ne veux plus commettre.

Mais, dès qu'il s'assoupissait, il se rappelait de nouveau que le pèlerin regardait l'argent d'un certain air sournois, et combien il paraissait peu sincère en disant qu'on l'avait volé.

– Il n'avait pas d'argent sur lui : c'est une invention.

Le lendemain, levés de bonne heure, ils se rendirent à l'office du matin, dans le grand temple de la Résurrection, au Saint-Sépulcre. Le pèlerin ne lâchait pas Efim et le suivait partout.

Il y avait au temple quantité de pèlerins, et des Russes, et des Grecs, et des Arméniens, et des Turcs, et des Syriens, à ne pouvoir les dénombrer. Efim parvint avec la foule jusqu'à la Sainte-Porte, et passa à travers la garde turque, à l'endroit où le Christ fut descendu de la croix, où on l'oignit d'huile ; là, brûlaient neuf grands chandeliers. Efim y déposa son cierge. Puis le pèlerin le mena à droite, en haut, par l'escalier, sur le Golgotha, là où fut la croix. Efim y fit sa prière ; puis on lui montra la fissure qui déchira la terre jusqu'à l'enfer. On lui montra ensuite l'endroit où furent cloués à la croix les mains et les pieds du Christ, puis le sépulcre d'Adam, dont les os furent humectés par le sang du Christ. Puis, ce fut la pierre où s'assit le Christ quand on mit sur Lui la couronne d'épines, et le poteau auquel on lia le Christ pour Le flageller, et les deux creux laissés dans le roc par les genoux du Christ. Efim eût vu d'autres choses encore, mais il se fit

une poussée dans la foule : tous se hâtaient vers la grotte du Saint-Sépulcre. À une messe non orthodoxe un office orthodoxe allait succéder. Efim suivit la foule à la Grotte.

Il voulait se défaire du pèlerin, contre lequel il péchait toujours en pensée ; mais l'autre s'attachait à lui, et le suivit à l'office de la Grotte du Saint-Sépulcre. Il eût voulu se mettre plus près, mais ils étaient venus trop tard. La presse était si forte qu'on ne pouvait ni avancer ni reculer. Efim resta donc sur place, regardant devant lui et faisant ses prières. Par moments, il tâtait s'il avait encore son porte-monnaie. Et ses pensées se succédaient :

– Le pèlerin me trompe assurément... Si pourtant il ne m'avait pas trompé, si on lui avait en effet volé son porte-monnaie !... Mais alors, pourvu que pareille chose ne m'arrive pas aussi !

X

Efim, ainsi immobile et priant, jette devant lui ses regards vers la chapelle où se trouve le Saint-Sépulcre, devant lequel sont suspendues trente-six lampes. Il regarde par-dessus les têtes, et voici que juste au-dessous des lampes, en avant de la foule, il aperçoit, ô miracle ! un petit vieillard en caftan de bure, dont la tête, entièrement chauve, luisait comme celle d'Élysée Bodrov.

– Il ressemble à Élysée, pense-t-il, mais ce ne doit pas être lui. Il n'a pu être ici avant moi : l'autre bateau est parti huit jours avant nous, il est impossible qu'il ait pu me devancer ; quant à notre bateau, il n'y était point ; j'ai bien examiné tous les fidèles.

Comme il songeait ainsi, le petit vieillard priait et faisait trois saluts : le premier, devant lui, à Dieu ; les autres, aux fidèles des deux côtés. Quand le petit vieillard tourna la tête à droite, Efim le reconnut aussitôt.

– C’est bien lui, Bodrov ; voilà bien sa barbe noirâtre, frisée, et ses poils blancs sur les joues, et ses sourcils, et ses yeux, et son nez, et tout son visage enfin : c’est lui, c’est bien Élysée Bodrov.

Efim se réjouit fort d’avoir retrouvé son compagnon, et s’étonna qu’il eût pu arriver avant lui.

– Eh ! eh ! Bodrov, pensa-t-il, comment a-t-il pu se glisser en avant des fidèles ? Il aura sans doute fait la connaissance de quelqu’un qui l’a mené là. Je le trouverai à la sortie, et m’en irai avec lui, après avoir planté là mon pèlerin. Peut-être saura-t-il me conduire, moi aussi, à la première place.

Et Efim regardait toujours pour ne point perdre Élysée de vue. L’office terminé, la fouie s’ébranla. On se poussait pour aller s’agenouiller. La presse refoula Efim dans un coin.

De nouveau la peur le prit qu’on ne lui volât sa bourse. Il y porta la main, et chercha à se frayer un chemin pour gagner un endroit libre. Il se dégagea, il marcha, il chercha partout Élysée, et sortit du temple sans avoir pu le joindre. Après

l'office, Efim courut d'auberge en auberge en quête d'Élysée : nulle part il ne le rencontra. Cette soirée-là, le pèlerin ne vint pas non plus ; il avait disparu sans lui rendre son rouble. Efim resta seul.

Le lendemain, il retourna au Saint-Sépulcre, avec un vieillard de Tanbov venu sur le même bateau. Il voulut se porter en avant, mais il fut refoulé de nouveau et il resta près d'un pilier à prier. Il regarda devant lui comme la veille, et, comme la veille, sous les lampes, tous près du Saint-Sépulcre, se tenait Élysée, les mains étendues comme un prêtre à l'autel ; et sa tête chauve luisait.

– Eh bien ! pensa Efim, cette fois je saurai bien le joindre.

Il se faufila jusqu'au premier rang : pas d'Élysée. Il avait dû sortir sans doute.

Le troisième jour, il se rendit encore à la messe, et il regarda encore. Et il aperçut, sur la place sainte, Élysée tout à fait en vue, les mains étendues, les yeux en haut, comme s'il contemplait quelque chose au-dessus de lui ; et sa

tête chauve luisait.

– Eh bien ! pensa Efim, cette fois-ci je ne le manquerai plus. Je me tiendrai à la porte de sortie et je le trouverai sûrement.

Il sortit et attendit, attendit. Toute la foule s'écoula : pas d'Élysée.

Efim passa de la sorte six semaines à Jérusalem, visitant les lieux consacrés, et Bethléem, et Béthanie et le Jourdain. Il fit mettre le sceau du Saint-Sépulcre sur une chemise neuve destinée à l'ensevelir ; il prit de l'eau du Jourdain dans un petit flacon, et de la terre, et des cierges dans le lieu saint. Quand il eut dépensé tout son argent, qu'il ne lui resta plus que l'argent du retour, Efim se mit en route pour revenir au logis.

Il gagna Jaffa-la-Ville, prit le bateau, arriva à Odessa et s'en alla à pied chez lui.

XI

Efim revint par le même chemin. À mesure qu'il se rapprochait de sa maison, ses soucis le reprenaient : Comment vivait-on chez lui, sans lui ?

– En une année, pensait-il, il passe beaucoup d'eau sous le pont. Une maison, œuvre d'un siècle, un seul moment peut la détruire... Comment mon fils a-t-il mené les affaires ? Comment le printemps a-t-il commencé ? Comment le bétail a-t-il passé l'hiver ? A-t-on terminé heureusement la maison ?

Efim atteignit le lieu où, l'année dernière, il s'était séparé d'Élysée. Impossible de reconnaître les habitants du pays. Là où, l'autre an, ils étaient misérables, ils vivaient aujourd'hui à leur aise. Les récoltes avaient été excellentes, et les paysans, oubliant leurs misères, s'étaient relevés. Le soir, Efim arriva au village où Élysée l'avait quitté. Il venait à peine d'y entrer, qu'une petite

fille en chemise blanche sortit d'une maison et courut vers lui.

– Petit vieillard ! petit vieillard ! Viens chez nous !

Efim voulut passer outre, mais la fillette revint à la charge, le saisit par la manche et l'entraîna en riant vers l'isba.

La baba et le petit garçon parurent sur le seuil et l'invitèrent de la main.

– Viens, petit vieillard, viens souper et passer la nuit.

Efim se rendit à cette invitation.

– À propos, pensa-t-il, je m'informerai d'Élysée. Je crois que voilà justement l'isba où il est allé, l'an passé, demander à boire.

Efim entra. La baba le débarrassa de son sac, le mena se débarbouiller et le fit asseoir à table. On lui donna du lait, des vareniki[1], de la kascha. Efim remercia les gens de l'isba, et les loua de leur hospitalité envers les pèlerins.

---

[1] Gâteaux au fromage bouillis dans l'eau.

La baba hocha la tête :

– Comment ne leur ferions-nous pas bon accueil ? dit-elle : c'est à un pèlerin que nous devons de vivre encore. Nous buvions, nous avions oublié Dieu, et Dieu nous punit, et nous attendions la mort. Oui, au printemps dernier, nous étions tous couchés, sans rien à manger, malades. Et nous serions morts si Dieu ne nous eût envoyé un petit vieillard comme toi. Il entra au milieu de la journée pour boire. En voyant notre état, il fut pris de pitié et resta avec nous. Il nous donna à boire, il nous donna à manger, nous remit sur pied, et nous acheta un cheval avec une charrette qu'il nous a laissés.

La vieille entra et interrompit le discours de la baba.

– Était-ce un homme ? Était-ce un ange de Dieu ? nous l'ignorons nous-mêmes. Il aimait tout le monde, plaignait tout le monde, et il partit sans le dire à personne. Nous ne savons même pas pour qui prier Dieu. Je le vois encore : je suis couchée, attendant la mort ; tout à coup je vois entrer un petit vieillard assez insignifiant, tout

chauve, qui demande à boire. Croiriez-vous que j'ai pensé, moi, la pécheresse : « Que nous veut-il, celui-là ? » Mais lui, voici ce qu'il a fait. Aussitôt qu'il nous a vus, il a ôté son sac, l'a posé là, à cet endroit, et l'a dénoué.

La petite fille se mêla à la conversation.

– Non, grand-mère, dit-elle. C'est ici, d'abord, au milieu de la chambre, et puis sur le banc, qu'il a posé son sac.

Et elles discutaient, elles se rappelaient toutes ses paroles, tous ses actes, où il s'asseyait, où il dormait, ce qu'il faisait, ce qu'il disait à l'une ou à l'autre.

À la tombée de la nuit, survint le moujik à cheval. Il se mit, lui aussi, à parler de la vie d'Élysée chez eux.

– S'il n'était pas venu chez nous, nous mourions avec nos péchés ; nous mourions dans le désespoir, en maudissant Dieu et le genre humain. Et c'est lui qui nous a remis sur pied, c'est grâce à lui que nous avons reconnu Dieu, et que nous avons eu foi en la bonté des hommes.

Que le Christ le sauve ! Nous vivions auparavant comme des bêtes ; et il a fait de nous des hommes.

On fit manger, boire, coucher Efim, et on se coucha aussi.

Efim ne pouvait dormir. La pensée d'Élysée le hantait, tel qu'à Jérusalem il l'avait vu trois fois au premier rang.

– Voilà comment il m'aura devancé, pensait-il. Mes efforts ont-ils été bénis ? Je ne sais : mais les siens, Dieu les a bénis.

Le lendemain, les gens de l'isba laissèrent partir Efim, après l'avoir comblé de gâteaux pour la route, et s'en allèrent au travail. Et Efim poursuivit son chemin.

XII

Efim était absent de chez lui depuis une année, lorsqu'il y rentra.

Il arriva à son logis vers la soirée. Son fils ne s'y trouvait pas, il était au cabaret. Il en revint gris. Efim l'interrogea ; il eut bien vite vu que son fils n'avait pas fait son devoir. Il avait gaspillé son argent, et envoyé au diable toutes les affaires. Le père se répandit en reproches, mais le fils répondit d'un ton grossier :

– Tu aurais mieux fait, dit-il, de t'occuper toi-même de ta maison et de ne pas t'en aller en emportant encore avec toi tout l'argent. Et voilà qu'à présent tu me réprimandes !

Le vieux se fâcha et battit le fils.

Efim Tarassitch sortit pour aller chez le staroste faire viser son passeport : il passa devant la maison d'Élysée ; la « vieille » d'Élysée était sur le seuil : elle le salua.

– Bonjour, compère ! dit-elle. As-tu fait bon voyage ?

Efim s'arrêta.

– Grâce à Dieu, je suis arrivé à mon but. J'ai perdu ton vieillard, mais j'ai appris qu'il est retourné au logis.

Et la vieille se mit à raconter : elle aimait à bavarder.

– Il est retourné, dit-elle, notre nourricier, il y a longtemps qu'il est retourné : c'était vers l'Assomption. Quelle joie quand Dieu nous l'a ramené. Nous nous ennuyions tant sans lui ! Son travail n'est pas considérable, il n'est plus dans la force de l'âge ; mais c'est toujours lui la tête de la maison, et nous ne nous plaisons qu'avec lui. Et son garçon, qu'il était joyeux ! Sans lui, dit-il, la maison est comme un œil sans lumière. Nous nous ennuyons quand il n'est pas là. Que nous l'aimons, et que nous le choyons !

– Eh bien ! est-il maintenant au logis ?

– Oui, compère, il est aux ruches, à soigner ses abeilles. Le miel, dit-elle, abonde. Dieu a donné tant de forces aux abeilles que mon vieillard ne se rappelle pas en avoir vu autant. La bonté de Dieu ne se mesure pas à nos péchés... Viens, ami, il en sera bien aise.

Efim traversa le corridor et la cour et s'en fut trouver Élysée au rucher. Il y entra et vit Élysée qui, vêtu d'un caftan gris, se tenait sous un petit

bouleau, sans filet, sans gants, les mains étendues, les yeux en haut, sa tête chauve et luisante, tel qu'il lui était apparu à Jérusalem, auprès du Saint-Sépulcre ; au-dessus de lui, à travers le petit bouleau, le soleil se jouait, comme à Jérusalem la clarté des lampes, et autour de sa tête les abeilles dorées, volant sans le piquer, lui faisaient une couronne. Efim s'arrêta. La « vieille » d'Élysée appela son mari :

– Notre compère, dit-elle, est là !

Élysée se retourna, poussa un cri de joie, et alla au-devant de son compère, en retirant avec précaution les abeilles de sa barbe.

– Bonjour, compère ! bonjour, cher ami ! as-tu fait bon voyage ?

– Oh ! j'ai usé toutes mes jambes. Je t'ai apporté de l'eau du Jourdain-le-fleuve. Viens chez moi la prendre. Mais je ne sais si Dieu a béni mes efforts...

– Eh bien ! que Dieu soit loué ! que le Christ te sauve !

– J'y ai été de mes jambes, dit Efim après un

moment de silence, mais je ne sais si j'y ai été de mon âme. Peut être est-ce plutôt quelqu'un autre...

– C'est l'affaire de Dieu, compère ! C'est l'affaire de Dieu !

– J'ai visité aussi en revenant l'isba où tu es entré...

Élysée, effrayé, lui coupa la parole :

– C'est l'affaire de Dieu, compère, c'est l'affaire de Dieu !... Viens-tu chez nous boire un peu de miel ?

Et Élysée, désireux de détourner la conversation, parla des affaires du ménage.

Efim poussa un soupir. Il s'abstint de rappeler à Élysée les gens de l'isba, et ce qu'il avait vu à Jérusalem. Et il comprit que Dieu ne nous donne ici-bas qu'une seule mission : – l'amour et les bonnes œuvres.

Le grain de blé

Une troupe d’enfants jouait aux bords d’un fossé ; l’un d’eux aperçut une chose qui ressemblait à un grain, mais si grosse qu’elle atteignait presque la dimension d’un œuf de poule.

Les enfants se passaient ce grain de main en main et le regardaient curieusement ; un homme vint à passer et le leur acheta pour quelques kopecks ; cet homme allait en ville, et il vendit cet objet à l’empereur, comme curiosité.

Les savants furent convoqués auprès du tzar pour analyser cet objet et dire si c’était une graine ou un œuf. Ils s’armèrent de leurs lunettes de microscopes et d’autres ustensiles ; leurs recherches furent vaines.

On posa cette chose sur le rebord d’une fenêtre. Les poules qui picoraient par là vinrent y donner des coups de bec et y firent un trou. C’était donc un grain, et facile à reconnaître, puisqu’il y avait un sillon au milieu ; alors les

savants déclarèrent que c'était un grain de blé. L'empereur s'étonna, et commanda aux savants d'étudier pourquoi ce grain était si beau, et pourquoi on n'en voyait plus de pareil.

Les savants consultèrent leurs livres, leurs dictionnaires, leurs in-octavo, sans résultat.

– Sire, dirent-ils à l'empereur, les paysans seuls pourront vous renseigner au sujet de ce grain, ils ont peut-être entendu leurs anciens en parler.

On amena à l'empereur un paysan très vieux, sans dents, avec une grande barbe blanche ; deux béquilles le soutenaient.

Il prit le grain, mais il y voyait à peine ; il le tâta, le soupesa.

– Que penses-tu de cette graine, petit père ? lui dit l'empereur. En as-tu vu de semblables dans ta vie ? À quoi peut-elle servir ? As-tu vu en semer, en récolter ?

Le vieux, qui était presque sourd, ne comprit pas l'empereur ; il répondit :

– Jamais je n'ai acheté de grain pareil ; jamais

je n’en ai vu semer. Le blé que j’achetai était toujours très petit. Mon ancien peut-être vous l’apprendra, il a peut-être vu la plante qui donne cette graine.

L’empereur fit appeler le père du vieillard.

Il arriva avec une seule béquille, il y voyait encore assez bien, sa barbe n’était que grise ; l’empereur lui passa le grain ; il le considéra attentivement.

– Dis-moi à quoi est bon cette graine, petit père, lui dit l’empereur, et en as-tu vu planter depuis que tu travailles, et as-tu vu les autres en récolter dans leurs champs ?

– Non, répondit le vieillard ; je n’ai jamais vu ni acheté de graines de cette sorte, car, de mon temps, on ne se servait pas encore d’argent. Nous nous nourrissions alors du pain de nos récoltes, et nous en donnions à ceux qui n’en avaient point. Mais je ne connais pas cette graine. Je me rappelle, pourtant, avoir entendu dire à mon père que de son temps le blé poussait mieux et produisait de plus gros grains. Il faut questionner mon père.

Et on alla quérir le père de ce vieillard.

Celui-ci était droit et vigoureux, il arriva sans béquilles, ses yeux étaient vifs, il parlait très nettement, et sa barbe était à peine grise.

L'empereur lui montra le grain ; le vieillard le prit et le regarda longtemps.

– Comme il y a du temps que je n'ai vu de grain pareil ! dit-il. Il porta la graine à sa bouche, la goûta et continua : C'est bien cela, c'est de la même sorte.

– Tu connais donc cette graine, petit père ? dit l'empereur. Où pousse-t-elle et en quelle saison ? En as-tu semé et récolté toi-même ?

– Quand j'étais jeune, dit le vieillard, nous n'avions pas d'autre blé que de celui-là, nous en faisions notre pain de chaque jour.

– Vous l'achetiez ou le récoltiez ? demanda encore l'empereur.

– Autrefois, reprit le vieillard en souriant au souvenir de son jeune temps, on ne commettait pas le péché d'acheter ou de vendre le pain. On n'avait jamais vu d'or, et chacun avait autant de

pain qu'il en voulait.

– Où était ton champ, petit père, et où poussait de pareil blé ?

– Mon champ, empereur, c'était la terre que Dieu nous a donnée à tous pour la cultiver. Alors, la terre n'appartenait à personne, elle était à tous ; chacun labourait ce qu'il lui fallait pour vivre, et mon champ, c'était le sol que je labourais. Personne ne disait « le tien, le mien, ma propriété, celle du voisin ». Nous récoltions le fruit de notre travail et nous nous en contentions.

L'empereur ajouta :

– Apprends-moi encore, vieillard, pourquoi le blé est si petit aujourd'hui et pourquoi il était si beau autrefois. Dis-moi encore pourquoi ton petit-fils marche avec deux béquilles, ton fils avec une seule, et pourquoi tu es encore vert et vigoureux malgré ton grand âge. Tu devrais être le plus cassé des trois, et tu es le plus alerte. Tes yeux sont clairs, tu as tes dents, et ta voix vibre comme celle des jeunes hommes de ce temps. Pourquoi es-tu ainsi, petit père ? Le sais-tu ?

– Oui, je le sais, empereur. Aujourd'hui les hommes s'usent à désirer plus qu'ils n'ont besoin ; ils sont jaloux et envieux les uns des autres. J'ai vécu dans la crainte et le respect de Dieu, et n'ai possédé que ce qui était à moi par mon travail, sans avoir jamais l'idée de vouloir le bien de mon prochain.

Les pêches

Le paysan Tikhou Kouzmith, revenant de la ville, appela ses enfants.

« Regardez, mes enfants, dit-il, quel cadeau l'oncle Éphrim vous envoie. »

Les enfants accoururent, et le père ouvrit le petit paquet.

« Voyez les jolies pommes, s'écria Vania, jeune garçon de six ans ; regarde, maman, comme elles sont rouges.

– Non, ce ne sont probablement pas des pommes, dit Serge, le fils aîné ; vois leur peau, on dirait qu'elle est recouverte de duvet.

– Ce sont des pêches, dit le père ; vous n'avez pas encore vu de pareils fruits ; l'oncle Éphrim les a cultivées dans la serre, car il prétend que les pêches ne poussent que dans les pays chauds, et que, chez nous, on ne peut les récolter que dans les serres.

– Et qu'est-ce qu'une serre ? demanda Volodia, le troisième fils de Tikhou.

– Une serre, c’est une grande maison dont les murs et le toit sont vitrés. L’oncle Éphrim m’a expliqué qu’on la construit ainsi pour que le soleil puisse réchauffer les plantes. L’hiver, au moyen d’un poêle particulier, on maintient la température au même degré.

« Voilà pour toi, femme, la plus grosse pêche, et ces quatre-là sont à vous, enfants.

– Eh bien ! demanda Tikhou le soir même, comment trouvez-vous ces fruits ?

– Ils ont un goût si fin, si savoureux, répondit Serge, que je veux planter le noyau dans un pot ; et il en poussera peut-être un arbre qui se développera dans l’isba.

– Tu serais peut-être un bon jardinier ; voilà que tu songes à faire pousser des arbres, reprit le père.

– Et moi, reprit le petit Vania, je l’ai trouvé si bonne, la pêche, que j’ai demandé à maman la moitié de la sienne ; mais le noyau, je l’ai jeté !

– Toi, tu es encore tout jeune, dit le père.

– Vania a jeté le noyau, dit le second fils,

Vasili ; moi, je l'ai ramassé ; il était bien dur ; il y avait dedans une amande qui avait le goût de la noix, mais plus amer. Quant à ma pêche, je l'ai vendue dix kopecks ; elle ne valait d'ailleurs pas davantage. »

Tikhou hocha la tête.

« C'est trop tôt pour toi de commencer à faire du commerce ; tu veux donc devenir un marchand ?

« Et toi, Volodia, tu ne dis rien. Eh bien ! demanda Tikhou à son troisième fils, ta pêche avait-elle bon goût ?

– Je ne sais pas ! répondit Volodia.

– Comment ! tu ne sais pas ? reprit le père... tu ne l'as donc pas mangée ?

– Je l'ai portée à Gucha, répondit Volodia ; il était malade ; je lui ai raconté ce que tu nous as dit à propos de ce fruit, et il ne faisait que contempler la pêche. Je la lui ai donnée ; mais Gucha ne voulait pas la prendre ; alors je l'ai posée près de lui et je me suis enfui. »

Le père mit la main sur la tête de son fils et lui dit : « Tu es bon et délicat. »

Lucerne

Récit d’un voyage que fit Tolstoï en 1857.

(Fragment des Mémoires du Prince Nekloudoff.)

8 juillet 1857.

Hier soir, je suis arrivé à Lucerne et me suis arrêté dans le meilleur hôtel, le Schweitzerhoff.

« Lucerne, la vieille ville cantonale, située au bord du lac des Quatre Cantons, est un des sites, dit Murray, les plus romantiques de la Suisse. Trois routes principales s'y croisent et à une heure de bateau se trouve le Rigi, d'où l'on voit un des plus grandioses paysages du monde. »

Vrai ou non, les autres guides affirment la même chose et c'est pourquoi les touristes de toutes nations, et particulièrement les Anglais, abondent à Lucerne. Le bel immeuble du Schweitzerhoff est construit sur le quai, au bord du lac, à l'endroit même où jadis courait tout tortueux un pont couvert en bois et, dans les coins, orné de chapelles et de saintes images.

Maintenant, grâce à l'invasion anglaise, à

leurs exigences, à leur goût et à leur argent, le vieux pont est disparu et à sa place s'étend un quai rectiligne. On y construit des maisons carrées, à cinq étages, et devant sont plantées deux rangées de tilleuls protégés par leurs tuteurs et, entre les tilleuls, comme il convient, des petits bancs verts. Cela s'appelle une promenade et c'est là que, de long en large, se promènent des Anglaises coiffées de chapeaux tyroliens, ainsi que des Anglais vêtus de costumes confortables et solides. El tous sont contents d'eux-mêmes.

Il se peut que tous ces quais, et ces maisons, et ces Anglais puissent faire fort bien quelque part. Mais assurément pas ici, dans cette nature étrangement grandiose et en même temps harmonieuse et douce. Quand je fus dans ma chambre et que j'eus ouvert ma fenêtre sur le lac, la beauté de ses eaux, des montagnes et du ciel m'éblouit d'abord et m'agita infiniment. Je ressentis une inquiétude intérieure et le besoin de dire à quelqu'un tout ce qui emplissait mon âme. Et j'eus voulu, à ce moment-là, presser quelqu'un sur ma poitrine, le presser, lui faire, à lui ou à moi, quelque chose d'extraordinaire.

Il était sept heures du soir. La pluie avait tombé toute la journée et maintenant seulement le ciel s'éclaircissait. Le lac, bleu comme la flamme du soufre, avec les points que formaient les bateaux, s'étendait immobile et comme bordé entre les rives vertes et variées. Il partait en avant, se serrant entre deux saillies de montagne ; puis, plus foncé, s'appuyait et disparaissait entre des roches, des nuages et des glaciers entassés les uns sur les autres.

Au premier plan, des rivages humides, vert clair, s'en allaient avec leurs roseaux, leurs prairies, leurs jardins, leurs villas. Plus loin, des saillies vert sombre portant des ruines féodales ; et tout au fond la montagne lointaine, d'un bleu mauve, avec l'étrangeté des cimes rocailleuses et d'un blanc mat. Le tout inondé de l'azur transparent et doux de l'atmosphère, et éclairé par les rayons chauds du couchant qui filtraient parmi les déchirures du ciel. Ni sur le lac, ni sur les montagnes, nulle part une ligne entière, nulle part une couleur entière, nulle part deux moments identiques : partout le mouvement, l'asymétrie, la bizarrerie, un mélange infini d'ombres et de

lignes et, en même temps, le calme, la douceur, l'unité et le désir d'un Beau absolu.

Et cependant, dans cette beauté indéterminée, enchevêtrée et libre, ici, devant mes fenêtres, s'allongeait stupidement, artificiellement, la blanche ligne du quai, les tuteurs des tilleuls, les bancs verts, toute l'œuvre humaine pauvre et bête. Bien loin de se perdre, comme les villas et les ruines, dans la belle harmonie de l'ensemble, tout cela allait grossièrement à l'encontre de cette harmonie.

Sans cesse et involontairement mon regard se heurtait à l'horreur de cette ligne droite ; j'eusse voulu l'anéantir, l'effacer comme on ferait pour une tache noire qu'on a sur le nez et qui vous fait clignoter. Mais le quai, avec les Anglais en promenade, restait bien là et malgré moi je cherchais un point de vue où il ne m'incommoderait pas. J'arrivai enfin à bien contempler et jusqu'au dîner je pus jouir de ce sentiment doucement languide, mais incomplet, qu'on éprouve dans la contemplation solitaire des beautés de la nature.

À 7 h. 30, on nous appela pour dîner. Dans une grande pièce lumineuse, deux longues tables de cent couverts étaient dressées. Les préparatifs durèrent trois minutes au moins : c'était le rassemblement des convives, le bruissement des robes, les pas légers, les conversations avec les maîtres d'hôtel d'ailleurs courtois et élégants. Les places étaient occupées par des hommes et des femmes mises selon le dernier cri ; comme partout d'ailleurs en Suisse, la majorité des convives était anglaise et, à cause de cela, d'une correction parfaite, mais peu communicative, non point par orgueil, mais parce qu'elle n'éprouvait aucun besoin de rapprochement. De tous côtés, on voyait resplendir les dentelles, les faux-cols, les dents, naturelles ou fausses, les visages et les mains. Mais ces visages, parfois très beaux, n'exprimaient que la conscience d'un bien-être personnel, et l'inattention complète pour tout le reste, si cela ne les intéressait pas directement. Aucun sentiment issu de l'âme ne se reflétait dans le geste de ces mains blanches, ornées de bagues et de mitaines. Elles ne paraissaient faites que pour réparer la position du faux-col, couper

la viande et verser du vin. Les familles échangeaient parfois, à voix basse, quelques appréciations sur le goût des mets ou sur le spectacle de beauté qui s'offre aux yeux du sommet du Rigi. Les voyageuses et les voyageurs isolés étaient assis côte à côte sans même se regarder. Et si, chose rare, deux de ces cent convives entraient en conversation, ils n'échangeaient d'autres propos que ceux concernant le temps ou l'ascension du sempiternel Rigi.

On entendait à peine couteaux et fourchettes toucher les assiettes. On se servait fort discrètement. Des maîtres d'hôtel, observant les règles de la taciturnité générale, chuchotaient en demandant quel vin on désirait prendre.

Ce genre de dîner me rend infiniment morose, désagréable et triste. Il me semble toujours que je me suis rendu coupable de quelque chose, que je suis puni et je me sens reporté aux jours de ma jeunesse où chacune de mes infractions était punie par un envoi dans le coin avec une interpellation ironique : « Repose-toi un peu, mon

petit. » Et, dans mes veines, mon jeune sang battait et dans la chambre voisine, on entendait la voix joyeuse de mes frères.

Longtemps j'ai cherché à réagir contre l'accablement de ces dîners ; mais en vain. Toutes ces figures muettes ont sur moi une influence à laquelle je ne puis échapper et je deviens aussi muet qu'elles. Je n'ai plus ni désir, ni pensée et même je n'observe plus. Autrefois, j'avais tenté de causer avec mes voisins ; mais, en dehors des phrases mille fois répétées, je n'ai jamais rien entendu à retenir. Et pourtant tous ces gens ne sont ni bêtes ni privés de sensibilité. Je suis même persuadé que beaucoup parmi ces êtres congelés ont une vie intérieure aussi active que la mienne ; chez beaucoup d'entre eux, plus complexe et plus intéressante. Pourquoi alors se privent-ils d'un des plus grands plaisirs de la vie, la communion avec tous les êtres ?

Combien loin je me trouvais de ma pension de famille parisienne où tous, vingt hommes de nations, de professions et de caractères différents, nous nous groupions à la table commune, sous la

bonne sociabilité française, comme pour un plaisir. C'était alors, d'un bout de la table à l'autre, une conversation entremêlée de plaisanteries et de calembours, bien que souvent dans une langue bizarre, qui nous prenait tous. Chacun alors, sans se soucier des conséquences possibles, bavardait à cœur ouvert. Nous avions notre philosophe, notre *bel esprit*, notre *plastron*, et tout était en commun. Et aussitôt le repas terminé, nous reculions la table et, sans souci de la mesure, nous dansions la polka sur un tapis poussiéreux. Nous étions là des gens très coquets, quoique bien peu intelligents, ni trop respectables. Il y avait parmi nous une comtesse espagnole aux romanesques aventures, un abbé italien qui déclamait après dîner, la Divine Comédie, et un docteur américain qui avait ses entrées aux Tuileries. Il y avait aussi un jeune dramaturge aux cheveux trop longs, une pianiste qui, disait-elle, avait composé la plus belle polka du monde et la veuve à la fatale beauté dont chaque doigt s'ornait de trois bagues. Nos relations mutuelles étaient humaines, encore qu'un peu superficielles ; nous nous traitions en

amis et chacun de nous emporta de ces souvenirs soit légers, soit profonds qui tous ravissent le cœur.

À cette table d'hôtes anglais, je pense au contraire souvent en regardant ces dentelles, ces rubans, ces bagues, ces cheveux pommadés et ces robes de soie, au nombre de femmes vivantes qui auraient pu être heureuses de tout cela et à celui des hommes dont elles auraient pu faire le bonheur. Et il me semble étonnant que ceux-là, assis côte à côte, ne s'aperçoivent même point qu'ils pourraient être aimés ou amants. Et Dieu sait pourquoi ils ne le seront jamais et ne se donneront jamais l'un à l'autre le bonheur qu'il est si facile de donner et qu'ils désirent tous.

Je sentis la tristesse habituelle à ce genre de dîner m'envahir et, sans terminer les desserts, je quittai la salle et partis en ville, toujours sous cette impression.

Les rues étroites, sales et mal éclairées, les boutiques qu'on fermait, les rencontres avec des ouvriers ivres, rien ne put la dissiper, pas même la vue des femmes qui allaient à l'eau ou celles

coiffées de chapeaux qui longeaient les murs et se glissaient dans les ruelles. Les rues étaient déjà sombres quand, sans regarder autour de moi et sans penser, je retournai vers l'hôtel, espérant que le sommeil allait me débarrasser de cette mélancolie. Je ressentais ce froid à l'âme qui accompagne le sentiment de solitude qu'on ressent sans cause apparente dans les déplacements.

Les yeux fixés sur mes pieds, je longeais le quai dans la direction du Schweitzerhoff, quand soudain j'entendis une musique agréable et douce dont les sons me réconfortèrent immédiatement. Je me sentis si bien et si gai qu'il me sembla qu'une lumière joyeuse et claire entrait dans mon âme. Mon attention endormie se fixa à nouveau sur les objets qui m'entouraient et la beauté de la nuit et du lac, auparavant indifférente, me frappèrent maintenant de ravissement. Instantanément et involontairement, j'eus le temps de remarquer le ciel d'un bleu sombre qu'éclairait la lune naissante et parcouru de lambeaux de nuages gris. Je voyais aussi le vert sombre du lac étale où des feux lointains se

reflétaient. Au lointain, vers les montagnes coiffées de brume, j'entendais le bruit des grenouilles du Freschenburg et le frais sifflement des cailles sur l'autre rive.

Juste en face de moi, à l'endroit d'où sortait la musique qui m'avait frappé et où mon attention restait fixée, je vis dans les ténèbres, au milieu de la rue, une foule qui s'était assemblée en demi-cercle. Devant elle et à quelque distance se tenait un tout petit homme vêtu de noir. Derrière la foule et l'homme, sur le ciel sombre, bleu, gris et déchiré quelques frondaisons noires se détachaient et des deux côtés de l'antique cathédrale se dressaient les deux pointes sévères des tours.

Je m'approchai et les sons devinrent plus clairs. Je distinguai de lointains accords de guitare qui passaient doucement dans l'air du soir. On eut dit que plusieurs voix, s'interrompant mutuellement, sans chercher à rendre le thème, chantaient des fragments de phrases et ainsi laissaient sentir ce thème qui était comme une agréable et gracieuse mazurka. Ces voix

semblaient tantôt lointaines, tantôt proches. On entendait tantôt le ténor, tantôt la basse, tantôt le fausset, le tout accompagné des roucoulements de la tyrolienne. Ce n'était point une chanson, mais la maîtresse esquisse d'une chanson. Je ne comprenais pas ce que c'était, mais c'était vraiment beau. Ces accords de guitare voluptueux et faibles, cette mélodie légère et tendre et cette minuscule figure solitaire du tout petit homme noir, dans l'entourage fantastique du lac ténébreux, de la lune à peine visible, des immenses pointes des tours silencieuses et des noires frondaisons du jardin, tout cela était indiciblement et étrangement beau ou du moins me l'avait paru.

Toutes les impressions complexes et involontaires de la vie prirent soudain pour moi une signification et une beauté inconnues. Fraîche et parfumée, une fleur, eut-on dit, était éclose en mon âme. La nécessité d'aimer, l'espoir et la seule joie d'être avait soudain remplacé en moi la fatigue, la distraction et l'indifférence envers le monde entier que j'avais éprouvées un instant auparavant.

– Que vouloir ? Que désirer ? quand de tous côtés je suis entouré de beauté et de poésie, me dis-je. Absorbe-la par profondes gorgées, de toutes tes forces, jouis-en, car que voudrais-tu de plus ? Tout ce bonheur est à toi.

Je m'approchai. Le petit homme était, comme je le sus plus tard, un Tyrolien ambulant. Son petit pied en avant, sa tête dressée en l'air, raclant sa guitare, il se tenait debout sous les fenêtres de l'hôtel, chantant à plusieurs voix sa gracieuse mélodie.

Aussitôt je ressentis de la tendresse et de la reconnaissance pour lui qui avait opéré un tel changement en moi. Autant que je pus le distinguer, il était vêtu d'une antique redingote et d'une vieille casquette bourgeoise et simple, des cheveux noirs, pas trop longs, s'échappaient. Son costume n'avait rien d'artistique, mais sa pose, puérilement fougueuse, contrastant avec la petitesse de sa taille, composait un spectacle drolatique et touchant tout ensemble. À l'entrée de l'hôtel, à ses fenêtres et sur ses balcons, se tenaient des dames en larges crinolines, des

messieurs avec des faux-cols d'une blancheur immaculée, le portier et les valets en livrées cousues d'or ; dans la rue, parmi la foule et plus loin, sous les tilleuls du boulevard s étaient arrêtés des garçons d'hôtel, élégants, des cuisiniers aux immenses bonnets blancs, des jeunes filles enlacées ainsi que des promeneurs de toutes sortes. Tous ces gens semblaient éprouver le même sentiment que moi car, en silence, ils entouraient le chanteur, l'écoutant attentivement.

Tout était silence ; et seul, dans les intervalles de la chanson, arrivaient comme glissant sur l'eau, le bruit d'une forge lointaine ; et de Freschenburg les trilles épars des grenouilles, interrompus seulement par le sifflement monotone des cailles.

Le petit homme, au milieu de la rue, dans les ténèbres, se répandait en vocalises de rossignol, le couplet suivant le couplet, la chanson, la chanson. Bien que je me fusse approché tout près de lui, son chant ne cessait de me procurer un immense plaisir. Sa petite voix était infiniment

agréable ; la tendresse, le goût et le sentiment de la mesure indiquaient un don de nature. Le refrain de chaque couplet était chanté d'une façon différente et l'on sentait que tous ces gracieux changements lui venaient librement et instantanément.

Dans la foule, sur les balcons du Schweitzerhoff, comme sur le boulevard, le silence respectueux était souvent interrompu par des chuchotements admiratifs. Les fenêtres de l'hôtel s'emplissaient de plus en plus de personnages importants ; des promeneurs s'arrêtaient et le quai en était couvert.

Tout près de moi, un cigare à la bouche, se tenait, un peu éloignés de la foule, l'aristocratique cuisinier et le maître d'hôtel. Le premier appréciait les beautés de la musique et à chaque note élevée, il hochait la tête d'un air mi-admiratif, mi-étonné et poussait du coude son voisin et semblait dire :

– Il chante, hein, celui-là !

Quant au maître d'hôtel, qui posait pour un homme ayant beaucoup vu et entendu, il

répondait aux coups de coude admiratifs du cuisinier par un haussement d'épaules qui en disait long. Pendant un temps d'arrêt, pendant lequel le chanteur toussota, je demandais au maître d'hôtel quel était cet homme et s'il venait souvent.

– Deux fois par été, répondit l'autre. Il est du canton d'Argovie et mendigote...

– Les gens comme lui sont-ils nombreux par ici ? demandai-je.

– Oui, oui, répondit-il, n'ayant pas compris ma question.

Puis il ajouta, ayant enfin compris :

– Oh ! non, je ne vois que lui par ici.

À ce moment le petit homme ayant terminé sa chanson, retourna sa guitare et dit dans son patois quelques mots qui provoquèrent le rire de la foule.

N'ayant pas compris, je demandai :

– Qu'a-t-il dit ?

– Il dit que son gosier est sec et qu'il voudrait

bien boire un verre de vin, traduisit le maître d'hôtel.

– Il aime à boire, sans doute ?

– Ils sont tous comme cela, répondit le valet en souriant avec un petit signe de la main.

Le chanteur ôta sa casquette et faisant tournoyer sa guitare s'approcha de l'hôtel. Le nez en l'air, il s'adressa aux voyageurs qui se tenaient aux fenêtres et aux balcons.

– *Messieurs et Mesdames*, dit-il dans son accent, mi-allemand, mi-italien, *si vous croyez que je gagne quelque chose, vous vous trompez, je ne suis qu'un pauvre tiaple.*

Ses intonations avaient quelque chose de ce ton qu'emploient les bateleurs en s'adressant au public qui les admire.

Il s'arrêta, se tut un instant, et comme on ne lui donnait rien, il fit pivoter encore sa guitare et annonça :

– *Maintenant, Messieurs et Mesdames, je vous*

chanterai l'air du Rigi.[1]

Le public élégant de l'hôtel ne dit rien, mais sans bouger attendit la nouvelle chanson, tandis qu'en bas retentissaient quelques rires, sans doute parce que sa façon de s'exprimer était bien drôle, ou peut-être encore parce qu'on ne lui avait rien donné.

Je lui donnai quelques sous qu'il fit passer adroitement d'une main dans l'autre, puis, les ayant mis dans son gousset, il chanta une nouvelle et gracieuse chanson du Tyrol, l'air du Rigi.

Ce morceau, qu'il devait sans doute garder pour la fin, était encore mieux que les autres et provoqua l'assentiment général. L'air terminé, encore une fois il tendit à nouveau sa casquette et répéta son incompréhensible phrase :

– *Messieurs et Mesdames, si vous croyez que je gagne quelque chose...*

Il continuait sans doute à la considérer comme

[1] En français dans le texte.

adroite et spirituelle, mais dans sa voix, je déchiffrais maintenant quelque indécision et un peu de timidité enfantine, ce qui s'accordait avec sa petite taille.

Le public élégant se tenait toujours au balcon, dans la lumière des fenêtres éclairées. Quelques-uns s'entretenaient, sur un ton correctement bas, du chanteur probablement. D'autres contemplaient avec curiosité sa petite silhouette noire et d'un des balcons fusa le rire joyeux d'une jeune fille.

Au-dessus de la foule du bas s'élevait le bruit des voix et des lazzis de plus en plus nombreux. D'une voix faiblissante, le chanteur répéta une troisième fois sa phrase et sans la terminer il tendit à nouveau sa casquette. Puis, sans attendre, il la remit sur sa tête. Toujours rien, et la foule impitoyable se mit à rire franchement.

Le chanteur, que je vis plus petit encore, souleva sa casquette, prit sa guitare et dit :

– Messieurs et Mesdames, je vous remercie et je vous souhaite une bonne nuit.

Un rire franc salua ce dernier geste. Les balcons commençant à se vider, les promeneurs se remirent en marche peu à peu, et le quai, jusqu'ici silencieux, s'anima à nouveau. J'entendis le petit homme grommeler quelques mots ; je le vis partir vers la ville et sa petite silhouette allait diminuant de plus en plus dans le clair de lune. Seuls quelques hommes, en riant, le suivirent à distance...

Je me sentis tout à fait confus, car je ne comprenais pas. Debout à ma place, je suivais sans pensée dans les ténèbres, ce petit homme qui allongeait le pas vers la ville et les promeneurs qui riaient derrière lui. Une douleur sourde montait en moi et comme une honte, pour le petit homme, pour la foule et pour moi-même. Et c'était comme si j'avais demandé de l'argent, qu'on ne m'eût rien donné et qu'on m'eût accablé de quolibets. Le cœur serré, sans me retourner, j'allai vers mon appartement et montai les marches du Schweitzerhoff sans me rendre compte du lourd sentiment qui m'écrasait.

Dans l'entrée toute resplendissante, le portier

galonné s'écarta poliment devant moi, ainsi que devant une famille anglaise qui venait en sens inverse. Un bel homme, grand, large, le visage orné de favoris anglais, un plaid et un rotin de bambou à la main s'avançait avec assurance, donnant le bras à une dame vêtue d'une robe de soie bariolée, couverte de rubans multicolores et de superbes dentelles. À leur côté marchait une jolie et fraîche jeune fille, coiffée d'un gracieux chapeau suisse orné d'une plume *à la mousquetaire*. Des boucles blondes entouraient sa jolie petite figure d'une blancheur liliale. Devant eux sautillait une fillette de dix ans, toute rosé, toute blonde, les genoux nus sous les dentelles.

– Quelle belle nuit ! disait la femme toute heureuse.

– Aoh ! meugla paresseusement l'Anglais, qui, dans sa vie heureuse, n'éprouvait même pas le besoin de parler.

Et on avait l'impression qu'ils ne pouvaient concevoir que le confort, la facilité, la tranquillité de vivre dans tout le monde. Dans leurs mouvements et sur leurs visages, on lisait une

telle indifférence pour la vie d'autrui et une telle assurance qu'on sentait immédiatement que le portier allait s'écarter en saluant, qu'ils trouveraient à leur retour des chambres aux lits confortables et propres, que tout cela fatalement devait être ainsi, car ils y avaient droit. Je leur opposais alors, en pensée, le chanteur ambulant qui, fatigué, affamé et honteux, fuyait la foule moqueuse, je compris alors le sentiment qui, comme une lourde plaie, m'écrasait le cœur et je sentis une indicible fureur contre ces riches Anglais.

Deux fois, je passai devant l'Anglais et à chaque fois le heurtai du coude avec un plaisir extrême et, descendant les marches, je courus à travers les ténèbres dans la direction de la ville.

Trois hommes ensemble me précédaient. Je leur demandai s'ils n'avaient pas vu le chanteur ; ils me le désignèrent en riant.

Il marchait tout seul, à pas vifs, paraissant toujours grommeler sourdement. Je le rejoignis et lui proposai d'aller quelque part prendre un verre de vin.

Mécontent, il me toisa sans ralentir le pas, mais ayant compris, il s'arrêta.

– Je ne refuserai pas, puisque vous avez cette bonté, dit-il. Il y a ici un tout petit café, simplet, ajouta-t-il, en désignant un débit encore ouvert.

Ce mot « simplet » me fit immédiatement songer que je ne devais pas l'emmener dans ce petit café, mais au Schweitzerhoff où se trouvaient ceux qui l'avaient entendu chanter. Et, malgré son timide émoi, se défendant de vouloir aller au Schweitzerhoff, endroit trop élégant, j'insistai. Alors, simulant la facilité des manières, il fit pirouetter sa guitare et, tout en sifflotant, m'accompagna au long du quai. Les quelques oisifs qui me virent parler au chanteur et écoutaient ce que nous disions, nous suivirent jusqu'à l'hôtel, attendant sans doute quelques nouvelles sérénades.

Dans le hall, j'avisai un maître d'hôtel et lui commandai une bouteille de vin. Le maître d'hôtel nous regarda en souriant et passa son chemin sans nous répondre. Le gérant à qui je m'adressai ensuite m'écouta très gravement et,

toisant des pieds à la tête mon timide compagnon, ordonna d'une voix sévère au portier de nous conduire dans la salle de gauche, débit destiné au petit peuple.

Dans un coin de cette pièce, meublée seulement de tables et de bancs de bois nu, une servante bossue lavait la vaisselle. Le garçon qui vint nous servir, en nous considérant avec un sourire mi-bénin, mi-moqueur, gardait ses mains aux poches et, tout en nous écoutant, continuait à causer avec la plongeuse. Il cherchait visiblement à nous faire comprendre que sa situation sociale était infiniment supérieure à celle de mon hôte, que non seulement il n'était pas offensé de nous servir, mais encore que c'était pour lui une plaisanterie charmante.

– Vous voulez du vin ordinaire ? dit-il d'un air entendu, faisant un clin d'œil à mon compagnon.

– Du champagne et du meilleur, fis-je, cherchant à prendre un air magnifique.

Mais ni le champagne, ni mon grand air n'eurent d'action sur le valet. Il sourit en nous regardant ; sans se presser, sortit de sa poche une

montre d’or, regarda l’heure et tout doucement, comme en se promenant, sortit de la pièce. Il revint bientôt, accompagné de deux autres garçons qui s’assirent près de la plongeuse, prêtant gaiement leur attention, tout souriants, à ce qu’ils considéraient comme un jeu. Ils étaient comme des parents qui s’amusent de voir leurs enfants jouer aimablement. Seule la servante bossue ne se moquait pas et nous regardait avec compassion.

Bien qu’il me fût difficile et désagréable de causer avec le chanteur et de le servir, sous le feu des yeux des valets, je faisais de mon mieux pour trouver l’allure aisée.

Maintenant, à la lumière, je l’étudiais mieux. Il était vraiment minuscule, presque un nain, mais cependant musclé et bien bâti. Ses cheveux noirs étaient durs comme des soies, ses grands yeux noirs sans cils semblaient toujours pleurer et sa bouche, très agréable, se courbait avec attendrissement. Il avait des petites pattes sur les joues, ses cheveux n’étaient pas trop longs, son costume était pauvre, fripé et avec son teint brûlé

par le soleil, il était bien plutôt un travailleur, un petit marchand ambulant, par exemple, qu'un artiste. Seuls les yeux humides et brillants et sa bouche petite lui accordaient un air original et touchant. On aurait pu lui donner de 25 à 40 ans, en réalité il en avait 38. Et voilà ce qu'il me conta avec un empressement très confiant et une franchise évidente.

Il venait d'Argovie. Il avait perdu très jeune père et mère et n'avait plus ni parents, ni bien. Bien qu'il eut appris le métier de menuisier, il ne pouvait y travailler, car une atrophie des os de la main évoluant depuis vingt ans l'en empêchait. Dès son enfance il avait aimé le chant et les étrangers lui donnaient souvent quelque argent. Aussi avait-il songé à s'en tenir à cette profession ; il avait acheté une guitare et, depuis dix-huit ans, il voyageait ainsi en Suisse et en Italie, chantant devant les hôtels. Il m'avoua que tout son bagage se composait de sa guitare et de sa bourse dans laquelle il n'y avait qu'un franc cinquante avec lesquels il devait dormir et manger ce soir.

Tous les ans – c'est-à-dire déjà dix-huit fois – il part et va dans tous les endroits les plus beaux et les plus fréquentés de la Suisse : Zurich, Lucerne, Interlaken, Chamonix, etc. Puis il pénètre en Italie par le col du Saint-Bernard et revient par le Saint-Gothard, ou par la Savoie. Maintenant, il commence à être fatigué, car il sent que son mal augmente chaque année et que ses yeux et sa voix deviennent de plus en plus faibles. Malgré cela, il partira encore à Interlaken, à Aix-les-Bains et de là en Italie qu'il aimait beaucoup.

En général, il semblait heureux de vivre. Comme je lui demandais pourquoi il retournait à sa maison, s'il y avait encore quelque attache, sa bouche se plissa légèrement dans un sourire et il me répondit :

– *... Oui, le sucre est bon et il est doux pour les enfants.*

Ce disant, il regardait le groupe des valets. Je n'avais rien compris, mais les valets s'esclaffèrent.

– Je n'ai rien, car si j'avais quelque chose,

vous ne me verriez pas courir ainsi. Mais si je retourne chez moi, c'est qu'il y a toujours quelque chose qui m'attire vers mon pays.

Il refit son sourire malin et très content répéta :

– *Oui, le sucre est bon...*

Son bon rire égaya les garçons qui, très heureux, riaient aux éclats. Seule la petite bossue regardait de ses grands bons yeux le petit homme, et comme il avait laissé tomber sa casquette, elle la lui ramassa.

J'avais remarqué que les chanteurs ambulants, les acrobates et les faiseurs de tours, aimaient le titre d'artiste. Aussi, je ne cessais d'attirer l'attention de mon compagnon sur cette qualité, mais lui ne se la reconnaissait pas et simplement il considérait son travail comme un moyen de vivre. Sur ma question : savoir s'il était l'auteur des chansons qu'il chantait, il répondit avec un étonnement visible en disant qu'il en était incapable et que c'étaient de vieux airs tyroliens.

– Mais, comment ? L'air du Rigi n'est pourtant pas ancien ? m'écriai-je.

– Ah ! celle-là, il n'y a que quinze ans qu'elle existe. Il y avait à Bâle un Allemand qui la composa. C'est une belle chanson ! Il l'avait inventée pour les touristes, et il me récita la chanson traduite en français :

Si tu veux aller sur Rigi,
Jusqu'à Vegiss tu n'as pas besoin de son bras,
Puisqu'on y va sur bateau à vapeur.
Mais à Vegiss prends une grande canne
Et aussi une fille sous ton bras,
Et prends aussi un verre de vin,
Mais n'en bois pas trop.
Car celui qui veut boire,
Doit le gagner auparavant...

– Ah ! la belle chanson !

Les valets l'avaient certainement trouvée très belle car ils s'approchèrent de nous.

– Qui donc a fait la musique ? demandai-je.

– Personne... C’est pour chanter, vous savez... devant les étrangers... il faut toujours du nouveau...

Quand on nous apporta de la glace et que je lui versai une coupe de champagne, il se sentit visiblement gêné. Nous heurtâmes nos verres à la santé des artistes et lui qui se tournait sans cesse vers les valets, vida la moitié de sa coupe. Puis les sourcils froncés, il eut l’air de songer.

– Il y a longtemps que je n’ai bu un vin pareil. Je ne vous dis que cela. En Italie, il y a le vin d’Asti qui est très bon, mais celui-là est meilleur. Ah ! l’Italie ! qu’il fait bon y vivre ! ajouta-t-il.

– On y sait apprécier la musique et les artistes. dis-je.

Je voulais le mener à son échec devant le Schweitzerhoff.

– Non, répondit-il. Ma musique ne peut plaire à personne. Les Italiens sont des musiciens comme il n’y en a pas au monde et moi je ne puis que chanter des airs tyroliens. Pour eux, c’est toujours une nouveauté.

– On y est certainement plus généreux qu'ici, continuai-je, voulant lui faire partager ma fureur contre les habitants du Schweitzerhoff. Ce qui est arrivé ici ne peut arriver là-bas. Que dans un immense hôtel où vivent des gens riches, cent hommes ayant entendu un artiste ne lui donnent rien.

Ma question eut un résultat opposé à celui que je présumais. Il n'avait même pas songé à leur en vouloir. Bien au contraire, dans ma remarque il vit comme un reproche pour son talent qui n'avait pas trouvé d'appréciateur. Aussi chercha-t-il à se justifier devant moi.

– Ce n'est pas chaque fois qu'on récolte, dit-il. Parfois la voix vous manque. Songez donc, je suis fatigué. J'ai marché neuf heures aujourd'hui et j'ai chanté presque toute la journée. C'est bien difficile, vous savez. Et ces messieurs les aristocrates ne veulent parfois pas écouter les airs tyroliens.

– Mais ne rien donner, c'est tout de même un peu fort.

Ma remarque resta incomprise.

– Ce n’est pas cela, dit-il. Ce qui est important ici, c’est qu’*on est très serré pour la police*. Voilà : d’après leurs lois républicaines, on ne peut chanter tandis qu’en Italie on peut le faire tant qu’on veut, pas âme ne vous dira mot. S’ils veulent bien vous autoriser, ils le font, mais parfois aussi, ils vous mettent en prison.

– Est-ce possible ?

– Parfaitement. On vous fait une observation et si vous continuez de chanter on vous emprisonne. J’y ai fait déjà trois mois, dit-il, en souriant, comme si c’était un des plus beaux souvenirs de sa vie.

– C’est terrible, m’écriai-je, mais pourquoi ?

– Ah ! cela, ce sont leurs nouvelles lois républicaines, poursuivit-il en s’animant. Ils ne veulent pas comprendre que le pauvre lui aussi est forcé de vivre n’importe comment. Si je n’étais pas infirme, je travaillerais. Et si je chante, mes chansons font-elles du mal à quelqu’un ? Les riches peuvent vivre comme ils veulent et un pauvre tiaple comme moi, cela ne lui est même pas permis ! Qu’est-ce que cette loi

républicaine ? Si cela est ainsi, nous ne voulons pas de république, n'est-ce pas, Monsieur ? Nous ne voulons pas de la république, mais nous voulons... nous voulons simplement... et nous voulons...

Il s'arrêta un peu gêné.

– ... Nous voulons des lois naturelles.

J'emplis sa coupe.

– Vous ne buvez pas, lui dis-je.

Il prit le verre et me saluant :

– Ah ! je sais ce que vous voulez, dit-il en clignant de l'œil et en me menaçant de son doigt. Vous voulez me faire boire pour voir ensuite ce que je vais devenir, mais cela ne vous réussira pas.

– Pourquoi voulez-vous que je vous enivre ? Je voulais simplement vous faire plaisir.

Il lui fut sans doute pénible de m'avoir offensé en interprétant mal mon intention, car un peu gêné, il se leva et me serra le coude.

– Non, non, dit-il, et le regard suppliant de ses

yeux humides se posa sur moi. Je n'ai voulu que plaisanter.

Après quoi, il prononça une phrase extrêmement embrouillée qui, dans son idée, devait indiquer que j'étais tout de même un bon garçon.

Et il conclut :

– *Je ne vous dis que ça.*

C'est de cette manière que nous continuâmes à boire et à causer, tandis que les valets nous regardaient tout en se moquant de nous. Je ne pus ne pas m'en apercevoir. Aussi ma colère monta-t-elle à son comble quand l'un d'eux s'approchant soudain du chanteur le fixa en souriant.

J'avais déjà une ample provision de colère contre les touristes du Schweitzerhoff que je n'avais pu déverser sur personne, et, je l'avoue, ce public de laquais commençait à m'énerver sérieusement.

Une circonstance inattendue vint encore précipiter le dénouement : sans ôter sa casquette, le portier entra dans la salle et les coudes sur la

table s’assit à côté de moi. Mon orgueil et mon amour-propre offensés éclatèrent et donnèrent libre cours à la colère qui s’était amassée pendant toute la soirée.

– Comment cela est-il possible que devant la porte il me salue jusqu’à terre, alors que, me voyant assis devant le pauvre chanteur, il s’assied grossièrement à mes côtés.

J’étais dominé par cette bouillante indignation que j’aime en moi et que je me plais parfois à provoquer, car elle agit sur moi comme un calmant tout en m’accordant pour quelque temps l’énergie, la force et la souplesse de toutes mes qualités physiques et morales.

Je me dressai d’un coup.

– Pourquoi riez-vous ? criai-je au garçon, en sentant pâlir mon visage et trembler mes lèvres.

– Je ne ris pas, répondit le valet en s’écartant de moi.

– Vous vous moquez de ce monsieur. De quel droit êtes-vous tous ici et assis devant des clients ? Je vous défends de rester assis, hurlai-je.

Le portier grogna, se leva et partit vers la porte.

– Quel droit avez-vous de vous moquer de ce monsieur, de vous asseoir auprès de lui quand lui est mon hôte et vous le valet. Pourquoi ne vous moquez-vous pas de moi en me servant au dîner et ne vous êtes-vous pas assis à mes côtés ? N'est-ce pas à cause de ses pauvres habits et parce qu'il est forcé de chanter dans les rues ? Tandis que moi, je suis richement habillé ? Lui est pauvre, mais vous vaut mille fois, car, j'en suis persuadé, il n'a jamais offensé personne ; tandis que vous, vous l'offensez.

– Mais je ne fais rien, répondit timidement le domestique. Je ne l'empêche pas de rester assis.

Le valet ne comprenait pas et mon allemand était employé en pure perte. Le gros portier prit le parti du garçon ; mais je lui tombai dessus avec tant de vivacité que, d'un geste désespéré de la main, il fit signe de ne pas me comprendre.

Je ne sais si la plongeuse bossue eut peur du scandale ou si elle partageait réellement mon opinion, mais se plaçant vivement entre moi et le

portier, elle se mit à le morigéner en m'approuvant et en me priant de me calmer.

« *Der Herr hat recht, Sie haben recht* », répétait-elle sans cesse. Quant au chanteur, il faisait une figure pitoyable et sans comprendre ma colère, me priait de partir avec lui au plus tôt. Mais mon désir d'épanchement s'intensifiant, je ne voulais plus rien écouter. Je me rappelai tout, la foule qui s'était moquée de lui et ne lui avait rien donné, et pour rien au monde je n'aurais voulu me calmer. Je crois même que si les garçons et le portier n'eussent eu tant de servilité, j'aurais été heureux de me colleter avec eux et même de frapper avec ma canne l'inoffensive demoiselle anglaise. Si, à ce moment-là, j'avais été à Sébastopol, c'est avec une joie indescriptible que je me serais lancé dans la tranchée anglaise pour sabrer.

Je saisis la main du portier, l'empêchant de sortir, et je lui demandai violemment :

– Pourquoi m'avez-vous amené avec ce monsieur ici et non dans l'autre salle ? Quel droit avez-vous de décider que tel homme doit être

dans telle salle ? Tous ceux qui paient doivent être traités à l'hôtel également, non seulement dans votre République, mais dans le monde entier. D'ailleurs, votre république de gâteux me dégoûte ! Voilà votre égalité ! Vous n'auriez pas osé amener ici vos Anglais, ces mêmes Anglais qui, en écoutant pour rien ce monsieur lui ont volé les quelques sous qu'il aurait dû gagner. Comment avez-vous osé nous désigner cette salle ?

– L'autre est fermée, répondit le portier.

– Non, m'écriai-je, ce n'est pas vrai, elle ne l'est pas.

– Vous le savez mieux que moi ?

– Je sais que vous êtes un menteur.

Le portier me tourna le dos en haussant les épaules.

– Que voulez-vous que je vous dise ? fit-il.

– Il n'y a pas de « Que voulez-vous que je vous dise ». Conduisez-nous immédiatement dans l'autre salle.

Malgré les supplications du chanteur et les

exhortations de la bonne, j'exigeai qu'on appelât le gérant et entraînai mon compagnon.

Le gérant, qui avait entendu la fureur de ma voix et qui vit ma figure courroucée, évita toute discussion et avec une politesse dédaigneuse me dit que je pouvais aller où je voulais. La preuve évidente du mensonge du portier ne put être faite, car ce dernier s'était éclipsé avant que nous fussions entrés dans la salle brillamment éclairée.

Derrière une table, un Anglais soupait en compagnie d'une dame. Le garçon eut beau nous désigner une table à part, j'empoignai mon chanteur tout loqueteux et nous nous assîmes à la table même de l'Anglais en ordonnant d'y apporter la bouteille commencée.

Les Anglais regardèrent d'abord avec étonnement le petit homme plus mort que vif. Puis, soudain furieux, ils se mirent à parler entre eux. La dame repoussa son assiette, dans le froufrou de sa robe de soie, se leva et tous deux disparurent.

À travers la porte vitrée, je voyais l'Anglais nous désigner au garçon en gesticulant.

J’attendais avec joie le moment où on allait venir nous expulser, ce qui me permettrait de donner libre cours à toute ma fureur. Maintenant, je constate avec plaisir – quoi qu’à ce moment ce me fut très désagréable – qu’on nous laissa tranquille.

Le chanteur qui, auparavant, avait refusé de boire, termina hâtivement le contenu de la bouteille, comme s’il eût voulu sortir au plus tôt d’une pénible situation. Je crois cependant que c’est avec une véritable gratitude qu’il me remerciait de mon invitation. Ses yeux larmoyants devinrent encore plus humides et plus brillants. Il cherchait à être loquace et prononça une phrase des plus étranges et des plus embrouillées. Cependant elle me fut agréable. Il voulait dire que si chacun traitait comme moi les artistes, la vie deviendrait meilleure. Après quoi, il me souhaita beaucoup de bonheur et nous passâmes dans le hall. Là, tout le personnel était réuni : gérant, garçons, portier, celui-ci me sembla-t-il, en train de se plaindre de moi. Ils me considéraient tous comme un fou. Arrivé à leur hauteur, très ostensiblement et avec toute la

déférence dont j'étais capable, j'enlevai mon chapeau, fis un long salut et serrai affectueusement la main mutilée du chanteur. Les garçons firent mine de ne pas nous voir. Un seul d'entre eux se permit un rire sardonique.

Quand le chanteur eut disparu dans les ténèbres après m'avoir salué de loin, je montai chez moi, désireux d'oublier dans le sommeil la colère enfantine qui m'avait envahie ; mais me sentant trop énervé, je descendis dans la rue pour marcher un peu. Je dois avouer que j'avais un vague espoir de trouver une occasion de querelle avec le portier, les garçons, l'Anglais pour leur démontrer l'inhumanité et l'injustice dont ils avaient fait preuve à l'égard du pauvre diable. Mais, sauf le portier qui s'était détourné à ma vue, je ne rencontrai personne et je dus seul arpenter le quai.

– Le voilà l'étrange sort de la poésie, songeai-je un peu calmé. Tous l'aiment, la recherchent dans la vie. Mais personne ne reconnaît sa force, n'apprécie cette grande félicité du monde et ne remercie ceux qui la lui offrent. Demandez à

n’importe lequel des hôtes du Schweitzerhoff quel est au monde le plus grand bonheur, chacun, prenant une expression sardonique, répondra : c’est l’argent.

« Peut-être cette idée ne vous plaît-elle pas et n’est pas conforme à vos idées élevées ? Mais que faire, si la vie humaine est ainsi faite que seul l’argent fait le bonheur. Je ne pourrai cependant pas empêcher mon esprit de voir la lumière, ajoutera-t-il.

« Pauvre est ton esprit, misérable est le bonheur que tu désires, toi qui ne sais même pas ce que tu veux... Pourquoi, vous tous, avez-vous quitté votre patrie, vos parents, vos occupations, vos affaires, pour vous réunir en cette petite ville suisse de Lucerne ?

« Pourquoi, vous tous, avez-vous encombré les balcons pour écouter dans un silence respectueux le chant d’un petit mendiant ? Et s’il avait voulu chanter encore vous l’auriez encore écouté en silence. Est-ce donc pour de l’argent qu’on vous a fait venir en ce lieu, en ce petit coin ? Est-ce encore pour de l’argent que vous

êtes restés debout et silencieux ? Non. Ce qui vous a poussés à cela et ce qui, plus fort que tout, vous poussera éternellement, c'est ce besoin de poésie dont vous ne voulez pas convenir, mais que vous sentirez tant que quelque chose d'humain sera en vous. Le mot « poésie » vous semble ridicule et vous l'employez comme un reproche railleur. Vous n'admettez l'amour du « poétique » que chez les enfants et les jeunes filles bébêtes. Pour vous, quelque chose de positif. Mais ce sont les enfants qui voient sainement la vie. Ils connaissent et aiment ce que devrait aimer l'homme et ce qui lui procurerait le bonheur. Mais vous que la vie a pervertis et pris dans son tourbillon, vous vous moquez de ce que vous aimez pour rechercher ce que vous haïssez et qui fait votre malheur.

« Comment vous, fils ou enfants d'un peuple libre et humanitaire, vous chrétiens ou seulement hommes, avez-vous osé répondre par de froides railleries à ce que ce malheureux vous a donné de pures joies ?

« Il a travaillé, il vous a réjouis, il vous a priés

de lui donner, pour son travail, un peu de votre surplus. Vous l'avez regardé avec un sourire glacé comme un phénomène et dans votre foule d'hommes riches et heureux, il ne s'en est pas trouvé un seul qui lui eût jeté quelque pièce ! Honteux il partit et la foule idiote en riant offensait, non vous cruels, froids et sans honneur, mais lui à qui vous avez volé la joie qu'il vous a donnée. »

Le 7 juillet 1857, à Lucerne, devant le Schweitzerhoff, habité par les gens les plus riches du monde, un pauvre chanteur ambulant a chanté pendant une demi-heure en jouant sur sa guitare. Une centaine de personnes l'ont écouté. Par trois fois, le chanteur pria qu'on lui donnât quelque chose. Mais nul ne mit la main à la poche et nombreux furent ceux qui le tournèrent en dérision.

Ce n'est pas une imagination, c'est un fait que chacun peut trouver dans les journaux de l'époque. On peut même y trouver les noms des étrangers qui, le 7 juillet, habitaient l'hôtel. Et voilà l'événement que les historiens de notre

époque doivent inscrire en lettres de feu. Ce fait est plus important et comporte plus de sens que les événements enregistrés quotidiennement dans les journaux et la chronique.

Que les Anglais aient tué mille Chinois parce que ceux-ci n'achètent pas argent comptant leur marchandise, que les Français aient tué mille Kabyles pour que le blé pousse bien en Afrique du Nord et qu'il est bon d'entretenir l'esprit militaire, que l'ambassadeur de Turquie à Naples ne puisse pas être Juif, que l'empereur Napoléon III se promène à Plombières et assure à son peuple, par la presse, qu'il ne gouverne que par la volonté nationale, tout cela ne sont que des mots qui cachent ou dévoilent des choses connues. Mais l'événement du 7 juillet à Lucerne, me semble nouveau, étrange et en rapport non avec l'éternelle précision de l'évolution sociale. Ce fait n'est pas destiné à l'histoire des actes humains, mais à l'histoire du progrès et de la civilisation.

Pourquoi ce fait inhumain, impossible en n'importe quel village d'Allemagne, de France

ou d'Italie, était-il possible ici où la civilisation, la liberté et l'égalité arrivent à leur point culminant et où s'assemblent les touristes les plus cultivés des nations les plus civilisées.

Pourquoi ces hommes cultivés, humanitaires, capables d'honnêtes sentiments n'ont-ils pas, réunis, un mouvement de cœur quand il s'agit d'un acte de bonté individuelle ?

Pourquoi les mêmes qui, confinés dans leurs palais, dans leurs meetings, dans leurs clubs s'occupent-ils chaleureusement de l'état des célibataires chinois, du développement du christianisme africain, de la fondation des sociétés favorisant le mieux-être de l'humanité, et pourquoi ne trouvent-ils pas en leur âme ce sentiment si simple et primitif qui rapproche l'homme de l'homme ?

Lequel des deux et donc l'homme et lequel est le barbare ? Est-ce le lord, qui voyant l'habit usagé du chanteur, quitta la table avec colère sans lui donner pour son travail la millionième partie de son revenu et qui, assis dans sa chambre, resplendissante et calme, juge les affaires de

Chine et justifie les meurtres qui s'y commettent, ou le petit chanteur qui, un franc en poche, sans avoir jamais fait de mal à personne, risque la prison et court par monts et par vaux pour consoler avec son chant et qui, humilié, fatigué, affamé, est maintenant allé dormir sur une paille malpropre.

C'est à ce moment que, dans le silence de la ville, j'entendis le son de la guitare du petit homme.

Une voix en moi me disait : Tu n'as pas le droit de la plaindre ni de t'indigner contre la richesse du lord. Qui donc a pesé le bonheur intérieur de chacun des êtres ? Il est assis là-bas sur un seuil quelconque et regardant le ciel lunaire il chante joyeusement dans la nuit douce et parfumée. Nul reproche, nulle colère, nul remords n'ont de place en son âme. Mais que se passe-t-il, en revanche, dans l'âme des hommes qui se cachent derrière ces murs lourds et épais ? Qui sait s'ils ont en eux autant d'insouciance et de joie de vivre et de concordance avec l'univers qu'il n'y a dans l'âme de ce petit homme ? La

sagesse est infinie de Celui qui a permis et ordonné l'existence de toutes ces contradictions. À toi seul, humble ver de terre, à toi seul qui, dans ta témérité, ose vouloir pénétrer ses lois et ses intentions, à toi seul elles semblent contradictoires. Dans sa mansuétude infinie, il regarde de ses sereines hauteurs, et se délecte de cette harmonie où vous vous agitez en sens opposés et où vous croyez voir des contradictions. Ton orgueil fut cause que tu voulus te soustraire à la loi commune. Non, toi-même avec ta petite et banale indignation contre les valets, toi aussi tu as répondu aux besoins de l'harmonie éternelle et infinie...

Table

Une tourmente de neige 4
Le petit cierge 76
Histoire vraie.....102
D'où vient le mal 122
Le filleul.....127
Les deux vieillards 168
Le grain de blé 218
Les pêches.....225
Lucerne 230